

91. Geographie

La Dobrogea Roumaine

ETUDES ET DOCUMENTS

PAR

N. IORGA.

JEAN N. ROMAN, Docteur en droit, ancien député de Constantza.

Dr. N. SADOVEANU, Sénateur de Constantza.

AL. LAPEDATU, Membre de l'Académie Roumaine.

G. MURGOCI, Professeur.

G. VALSAN, Professeur.

C. BRĂTESCU, Professeur.

etc.

Traduction du roumain par
M-me A. DEMETRESCU

(Extrait du „Bulletin de l'Institut pour l'étude de
l'Europe sud-orientale“).

BUÇAREST

1919

La Dobrogea Roumaine

ETUDES ET DOCUMENTS

PAR

N. IORGA.

JEAN N. ROMAN, Docteur en droit, ancien député de Constantza.

Dr. N. SADOVEANU, Sénateur de Constantza.

AL. LAPEDATU, Membre de l'Académie Roumaine.

G. MURGOCI, Professeur.

G. VALSAN, Professeur.

C. BRĂTESCU, Professeur.

etc.

Traduction du roumain par

M-me A. DEMETRESCU

(Extrait du „Bulletin de l'Institut pour l'étude de
l'Europe sud-orientale“).

BUCAREST

1919

1-ère PARTIE

ARTICLES

Devant une carte allemande

par N. IORGA.

Au moment où la „Dobroudja“, de Babadag envoyait par ses succursales helvétiques, des informations ethnographiques au monde entier, pour lui prouver que la Dobrogea, cette vieille terre bulgare, appartient de droit aujourd'hui encore à la Bulgarie, au moment où M. Milétitsch, le savant philologue de Sofia, est plus que jamais certain qu'au temps de Mircea nos boïars ne parlaient que le slavon, c'est-à-dire le bulgare — il l'affirma jadis —, et que, par leurs colonies de Vinga et de Cergău, les Bulgares ont des droits à faire valoir au Banat et en Transylvanie — il l'insinua également, — je ne puis détourner mes yeux d'une carte ethnographique où figure la Dobrogea.

Cette carte n'a point un Roumain pour auteur ; elle est annexée à mon article : „Le territoire national roumain et le développement d'Etat des Roumains“, article que me demanda, en 1915, un an avant la guerre, la grande, la plus grande revue allemande de géographie : „Petersmanns Mitteilungen“. La carte a été faite, *sans nulle communication de ma part*, — je ne l'ai connue qu'à l'apparition de la revue — par un des plus compétents auteurs de l'Allemagne, M. Paul Langhans, qui avait à sa disposition *la plus riche source d'informations, roumaine et non roumaine*.

Sur cette carte le vert-clair est réservé aux Bulgares, l'orange aux Turcs et le violet aux Roumains.

Voici ce qu'on peut y apprendre.

Les Bulgares forment, dans l'Est de la Dobrogea, trois groupes, les deux derniers étant reliés entre eux par une bande étroite. Dans le département de Tulcea, en dehors de la tache vert-clair de la ville même de Tulcea, nous trouvons un carré de la même couleur, s'étendant au Sud de la rivière de Telița jusqu'à Babadag, sur une largeur qui n'atteint point la moitié de la distance comprise entre le Danube et la mer. Puis, laissant à d'autres toutes les régions avoisinantes du grand lac de Razelm, les Bulgares n'existent qu'à l'Ouest des trois lacs, — plus petits, — qui communiquent avec la mer : Golovița, Zmeica, Sinoe. De là une bande qui pousse jusqu'au cap de Midia. En dehors de ces groupes, la carte ne nous indique qu'une tache près de Tuzla et cinq bandes étroites inégalement avancées vers le Sud, sur l'ancienne frontière (nous parlerons bientôt de la nouvelle).

On rencontre des Turcs près d'Isaccea, dans le cercle Ortachioiu-Atmagea-Cucurova, à l'Est de Babadag, pris entre les Roumains et les Lipovans; puis une chaîne ininterrompue qui relie Megidia à Constantza, par Hasancea et Murfatlar; enfin quelques rayures, orientées Sud-Ouest-Nord-Est, coupent la province.

Pour les Roumains, nous ne voyons ni taches ou oasis, ni régions mouchetées — représentant une population mêlée, de Roumains et de Turcs, — *mais des territoires compacts*. Les îles du delta, Chilia-Veche, Gura Chiliei, Caraharman, leur appartiennent; à eux également, tout le bras de Saint-Georges jusqu'à Mahmudia et, relié à cette région par une large bande ininterrompue, tout le territoire compris entre le cours principal du Danube et Babadag, ou plus exactement la diagonale Harșova-Babadag. Donc, *un bon tiers de la Dobrogea*. Sans parler des territoires où — jusqu'à la frontière de 1878 — Roumains et Turcs se succèdent.

Les Roumains de la Dobrogea représentent *l'expansion naturelle de notre peuple sur les deux rives du*

Danube ; cela résulte de la forme même des territoires qu'ils y occupent. Les Bulgares furent incapables de fournir une expansion parallèle pour une raison fort simple : même s'ils avaient été là, ils auraient disparu par suite des fortifications turques qui y furent construites aux XIV^e et XV^e s. pour la défense des frontières ; ils seraient partis sans espoir de retour, car il n'y avait point, à proximité, des masses bulgares puissantes et homogènes.

Les fondations turques du bord du Danube ont peu à peu disparu à notre avantage. Celles de l'intérieur, qui forment les mouchetures dont nous avons parlé, montrent clairement l'impulsion qui les y amena. Exception faite, bien entendu, des groupes tatares colonisés plus tard sous forme d'oasis ou de lignes de colonisation progressive, lignes qui ont réussi à avancer et à se maintenir, étant donnés les buts militaires visés.

Considérez, au contraire, les fondations bulgares. N'ayant point une source d'où ils se soient continuellement déversés, les Bulgares du département de Tulcea présentent le même caractère de colons venus pour obtenir des terres : ils ont évité le rivage du Danube, exposé aux inondations. Partis de Bessarabie pendant la première moitié du siècle dernier, ces laboureurs descendent jusqu'au cap de Midia, après avoir dépassé la ligne militaire turque de Babadag.¹

Plus au Sud, dans le département de Constantza, nous rencontrons encore quelques lignes de pénétration ; mais, de date récente, sans vigueur, elles ne réussissent pas. Leur source est dans la Dobrogea annexée par nous en 1913 et dans la Bulgarie Orientale. Mais cette source qui n'est pas reliée à la masse de la population bulgare de l'Ouest, dont elle est séparée par un formidable rassemblement turc, résistant à toutes les tentatives de dislocation, montre que la colonisation, appuyée par le gouvernement, se fit par coups, par sauts, non par une évolution historique naturelle. Les mouchetures vertes qui tachent le massif orange montrent la direction dans laquelle s'effectue de ce côté le refoulement ; il va du

Sud-Est au Nord-Ouest, en direction opposée aux rayures qui coupent la Dobrogea.

L'interprétation logique de ces éléments fournis par un étranger, par un allié des Bulgares, sujet de l'Empereur qui a promis la Dobrogea au Tzar bulgare, vaut, croyons-nous, toutes les argumentations.

(*Neamul Românesc*, année XIII, No. 19.)

Le dr. Rizov et le plébiscite en Dobrogea

par Jean N. Roman, docteur en droit, ancien député de Constantza.

On connaît les revendications des Bulgares dans la Péninsule Balkanique. Ils demandent: *la Dobrogea* aux Roumains; *les territoires macédoniens* aux Grecs; *la région de Niche* et *le bassin du Timoc* aux Serbes.

Tant que les annexions territoriales constituaient un *droit de la Force*, les Bulgares ne se donnèrent jamais la peine de justifier d'une autre manière leurs prétentions. Mais, depuis que les bolchévics ont compliqué la question en proclamant *la force du droit* qu'ont les nations des territoires contestés de décider de leur sort au moyen du plébiscite, les Bulgares s'efforcent de s'adapter à la nouvelle doctrine, d'autant plus qu'elle est en faveur auprès de nombreux socialistes d'Europe et qu'on crut à un moment donné qu'elle serait adoptée aussi par les Gouvernements.

C'est une semblable justification que tente feu le dr. Rizov, ancien ministre de Bulgarie à Berlin, dans un volume paru peu de temps avant sa mort.

Le volume est intitulé: „**Les Bulgares dans leurs frontières historiques et politiques**“. Il contient quarante cartes de différentes époques, accompagnées par les explications nécessaires et précédées d'une préface de vingt pages en allemand, anglais, français et bulgare.

Ce travail a pour but d'éclairer les hautes sphères conductrices de l'opinion publique européenne, sans indisposer l'opinion, moins haute, des classes socialistes : un travail habile qui voudrait concilier la rigide formule des plébiscitaires avec les intérêts bulgares anti-plébiscitaires, en remplaçant l'épreuve décisive du plébiscite par de captieuses apparences résultant de la simple considération d'un grand nombre de cartes polychromes et de l'insinuante énumération d'habiles arguments théoriques, imaginés pour les besoins de la cause.

Un tel travail devait être fait, non par un homme de science; mais par un diplomate et même par un habile diplomate; le dr. Rizov était tout indiqué.

* * *

Comment le diplomate bulgare s'y prend-il pour rejeter le plébiscite en ce qui concerne la Dobrogea ?

Il commence par reconnaître que „la plus grande partie des socialistes européens, dans leur tendance humanitaire et idéaliste de mettre fin à la grande guerre, recommandent *le plébiscite* comme le moyen le plus juste et le plus démocratique“ pour résoudre les différends sur les territoires qui ont été annexés dans le passé ou bien doivent être annexés à la fin de la guerre actuelle“; il ajoute qu'en principe, l'équité et le démocratisme de ce moyen sont hors de discussion“; „pourtant“ — observe-t-il aussitôt — „l'application de ce principe dans les circonstances actuelles à peine donnerait-elle les résultats sincères et justes qu'on attend d'un plébiscite“.

Ceci dit, l'auteur passe aux exemples et s'occupe de la Péninsule Balkanique, en commençant par la Dobrogea.

Nous citons textuellement l'argumentation de l'habile diplomate, qu'il est utile de connaître et de conserver, à titre de document :

«La Dobrogea, cédée à la Roumanie en 1878, est le pays où a été fondé en 679 le premier Royaume de Bulgarie. Depuis cette époque jusqu'en 1878 la Dobrogea entrainait toujours dans les frontières de la race bulgare, — même lorsque la Bulgarie était dominée par Byzance et la Turquie.

«Lors de son annexion à la Roumanie en 1878, la Dobrogea était

habité par quelques peuples à la tête desquels se trouvaient les Bulgares. Un plébiscite à cette époque-là aurait constaté dans la Dobrogea une majorité bulgare, forte dans sa conscience nationale et d'une plus haute culture que tous les autres peuples de cette province.

«La Turquie même avait avoué ce fait, en 1870, en reconnaissant comme bulgare l'éparchie de Tulcea, — l'unique éparchie dans la Dobrogea. Et la même chose fut reconnue par des Roumains, bons connaisseurs de la Dobrogea, tels que: Kogălniceanu, Roman, Luca Ionescu, Grigore Dănescu, Alexandre Sturdza, Nacian, etc., dont les ouvrages figurent dans notre *Bibliographie*. Il y a plus. Presque toute la presse roumaine de cette époque se prononça contre l'annexion de la Dobrogea, et même seize députés roumains déclarèrent publiquement alors que la Roumanie n'a aucun intérêt à annexer un territoire au-delà du Danube, ce qui serait la cause de futures complications et troubles. Tandis que les anciens ministres-présidents en Roumanie, feu D. Sturdza et M. Pierre Carp, qui est encore en vie, protestèrent éloquemment au Sénat contre l'annexion de la Dobrogea. Jusqu'à quel point la Dobrogea en 1878 était considérée comme pays bulgare en dit le fait significatif que la proclamation par laquelle le feu roi Carol annonça aux habitants de la Dobrogea qu'ils devenaient désormais des sujets roumains était écrite dans la langue officielle — le roumain — et dans la langue du pays — le bulgare.

«Mais, après l'annexion de la Dobrogea, le gouvernement roumain employa les trois moyens suivants pour changer sa physionomie ethnographique: il abolit l'autonomie scolaire et ecclésiastique des Bulgares dans la Dobrogea, il força des milliers d'indigènes bulgares, qui formaient l'élément intellectuel du pays, d'émigrer en Bulgarie et fit immigrer dans la Dobrogea plus de cent mille Roumains de la Roumanie même. Par ce moyen original la majorité bulgare du pays fut réduite à la minorité et sa place fut occupée par une majorité roumaine créée artificiellement. Il me semble que même le socialiste le plus doctrinaire reconnaîtra que par des procédés si arbitraires la physionomie ethnographique de chaque pays peut être modifiée; mais cela ne démontre encore nullement le véritable état national du pays.»

* * *

Avant de parler de la valeur et du bien-fondé de ces arguments, quelques mots sur l'étrange conception qui se dégage de ces lignes.

Ainsi donc l'humanité s'agite toujours et se démène dans une perpétuelle transformation; mais il existe un coin de terre enchanté, où rien ne change, rien ne se transforme, au cours de plus de douze siècles, depuis 679 à nos jours. Et ce coin n'est autre que la Dobrogea et quelques régions de la Péninsule Balkanique.

Ici „les frontières de la race bulgare“ restent éternelles, même si la race bulgare vient à disparaître, étant remplacée par d'autres races, par d'autres peuples.

Une fois cette particularité établie, de même que l'immutabilité des „frontières de la race bulgare“, on com-

prendra plus facilement les conséquences qui *logiquement* en découlent par rapport aux circonstances actuelles, à savoir

— Là-bas, dans la Dobrogea, dans la Macédoine, dans la région de Niche et le bassin du Timoc, le plébiscite sera „sincère“ et „juste“ s'il donne des résultats favorables aux Bulgares (les résultats que l'on attend d'un plébiscite); autrement il sera „non sincère“ et „inique“);

— Le plébiscite, „admissible“ à un certain moment (1878), lorsque personne ne le demanda, devient „inadmissible“ à un autre moment (1918), lorsque „la plus grande partie des socialistes de l'Europe“ le demandent, car dans le premier cas la majorité était bulgare, tandis que dans le second elle ne l'est plus;

— La physionomie ethnographique n'est, également, „vraie“ que dans le cas où elle est bulgare; elle est „changée“, „modifiée“, si elle ne l'est pas;

— L'État dominant, s'il n'est point l'État bulgare, n'a pas le droit de permettre à ses sujets de se fixer à l'intérieur des „frontières de la race bulgare“, car cela changerait la „physionomie ethnique“ primitive et déplacerait les „majorités“ de jadis...

Admirons, sans plus insister, ces conceptions qui ne sont point seulement de M. Rizov, mais que tous les bons „patriotes“ bulgares partagent entièrement; mais par respect pour la vérité tâchons de corriger les interprétations intéressées et de dévoiler les inventions audacieuses contenues dans le passage cité ci-dessus.

* * *

Le dr. Rizov ne peut nier que *la population roumaine de la Dobrogea est actuellement en majorité*, — ce qui est l'essentiel; mais il affirme qu'en 1878 cette majorité était détenue par les Bulgares, persécutés et forcés d'émigrer à la suite de l'annexion et remplacés par des Roumains; il en conclut qu'avec ces „majorités artificielles“ roumaines et avec la „physionomie ethnographique modifiée“ le plébiscite est inadmissible.

Examinons ces questions une à une.
Et d'abord la prétendue majorité des Bulgares en 1878.

Quelles sont les preuves de M. Rizov ?

Nulle preuve directe, nulle statistique, — mais la présomption qui découlerait de l'„aveu“ de la Turquie, des „écrits“ de certains auteurs roumains, de l'attitude de la presse et des hommes politiques, en 1878, lors de l'annexion de la Dobrogea, du fait, enfin, que le roi Charles publia la proclamation de l'annexion aussi dans „la langue du pays“ — le bulgare.

Or ces faits sont simplement *faux*.

En 1870 les Bulgares gagnèrent le diocèse de Tulcea par une scandaleuse corruption des magistrats turcs, dénoncée à temps par les Roumains ; ayant eu gain de cause dans ces étranges conditions, il ne saurait être question d'un „aveu de la Turquie“ si la Turquie avait eu quelque chose à dire, il faut pour le moins croire qu'elle aurait affirmé, non pas que la Dobrogea était pays bulgare ou habité par une population en majorité bulgare, mais que s'était une „province turque“ — c'était la vérité — à population en majorité musulmane (turque et tatare).

Parmi les écrivains roumains „bons connaisseurs de la Dobrogea“ cités par le dr. Rizov, aucun n'a reconnu que les Bulgares détenaient en 1878 la majorité de la population, et ils ne pouvaient le faire, car cette majorité bulgare n'a jamais existé ; bien au contraire, Luca Ionescu trouva à la préfecture de Tulcea, parmi d'autres vieux papiers, l'original de la statistique de Bielosercovitsch, pour 1878, — dont nous parlerons plus loin, — qui constitue un document précieux pour la thèse apposée¹⁾.

Ni la presse roumaine, ni les hommes politiques

1) Et ce qui me concerne, il suffit d'observer que j'emprunte la plupart des données statistiques de cet article à mes écrits sur la Dobrogea (*«Dobrogea și drepturile politice ale locuitorilor ei»*, p. 19 et suiv. et *«Studiu asupra proprietății rurale din Dobrogea»*, p. 79 et suiv., et l'on comprendra comment j'ai „reconnu“ la majorité des Bulgares en Dobrogea en 1878.

ne protestèrent, comme l'affirme M. Rizov, contre l'annexion de la Dobrogea, mais contre le rapt des trois districts de la Bessarabie rétrocedée.

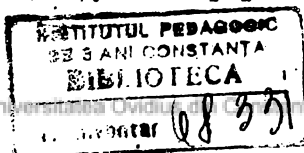
Enfin la proclamation que le roi Charles adressa de Brăila, le 14 novembre 1878, „aux habitants” de la Dobrogea *n'a pas été rédigée aussi en bulgare; mais seulement en roumain.*

L'affirmation du dr. Rizov, de la prédominance, en 1878, de l'élément bulgare n'est donc fondée que sur de pures inventions.

La vérité est que la majorité appartenait avant, pendant et après l'annexion, aux Roumains.

Avant l'annexion, en 1851, Jean Ionescu de la Brad constata l'établissement en Dobrogea de 3.656 familles roumaines et de 1.194 bulgares (outre 2.268 familles turques et 2.225 tatars), *donc une population roumaine trois fois plus importante que la population bulgare.*

En 1878, année de l'annexion, qui revient si souvent sous la plume de M. Rizov, Bieloserkovitsch, le gouverneur de la province pendant l'occupation provisoire russe, dressa, pour les besoins de son administration, une statistique qu'il ne termina malheureusement pas. Il fit néanmoins, avant l'occupation de la province par les autorités roumaines, le recensement des circonscriptions de Tulcea, Măcin, Hârşova, Babadag, Kustendsché, Megidia, et Sulina, qui, avec les circonscriptions de Mangalia, Cernavoda et Silistrie — où la statistique ne fut point dressée — constituaient, à l'époque de la domination turque, le „Sandjac de Tulcea”. Bieloserkovitsch a donc fait la statistique des régions du sandjac qui correspondent à l'actuel département de Tulcea, à une moitié de celui de Constantza, trouvant: 15.719 chefs de famille, dont 5.542 Roumains et 4.750 Bulgares, c'est-à-dire *une majorité roumaine.* Même dans la région qui correspond au département de Tulcea — là où, comme on le sait, les Bulgares sont plus nombreux qu'en d'autres régions de la Dobrogea — la statistique donne 3.973 chefs de famille Roumains (32% de la population totale du



département) et seulement *3.691 Bulgares* (29.7%). Il est sans doute regrettable que cette statistique ne soit point complète, surtout en ce qui concerne Cernavoda et Silistrie, où l'élément autochtone roumain (les anciens *Cicieni*) était fort important et avait une vieille organisation scolaire et religieuse, alors que les Bulgares n'y existaient presque pas. On aurait pu s'assurer mieux encore de la supériorité de l'élément roumain par rapport à l'élément bulgare.

Deux ans après l'annexion, en 1880, à l'époque, par conséquent, où la plupart des Musulmans fugitifs étaient rentrés dans leurs foyers et où il ne saurait encore être question d'une colonisation avec des Roumains de Roumanie, les autorités roumaines dressèrent une première statistique de la population et enregistrèrent: *43.671 Roumains* et *24.915 Bulgares*. A cette époque-là les Roumains sont toujours en tête, par rapport à toutes les autres nationalités de la Dobrogea, alors que les Bulgares cèdent le deuxième rang aux Tatars — 29.476 — et ne se placent qu'en troisième lieu.

Depuis, et surtout à partir de 1882, le nombre des Roumains augmenta beaucoup plus rapidement. La statistique de 1911 donne *186.334 Roumains* (54.7% de la population totale, qui est de 338.276 habitants) et *48.963* (14.3%) *Bulgares*; celle de 1913: *216.425* (56.9%) *Roumains* et *51.149* (13.4%) *Bulgares* sur la population totale de 390.430 habitants. En 1915 la population de la Dobrogea montait à 397.441 habitants; elle était plus de 400.000 en 1916 et la nombre des Roumains dépassait 220.000.

Les Roumains étaient donc quatre fois plus nombreux que les Bulgares et plus nombreux aussi que le reste des habitants de différentes origines, pris en bloc.

* * *

„Cette majorité est artificielle“, assure le dr. Rizov, — „elle a été acquise à la suite des persécutions de l'élément bulgare: en supprimant l'autonomie religieuse et

scolaire et en forçant des milliers d'indigènes bulgares à émigrer en Bulgarie».

Cela serait, en effet, condamnable, à condition que ce fût vrai. Or cette affirmation de M. Rizov n'est elle aussi qu'une méchante calomnie.

La „Constitution de la Dobrogea» du 3 mars 1880 assure la liberté des cultes et de l'enseignement dans la mesure où elle n'est point préjudiciable à l'ordre public et aux bonnes moeurs (art. 16—20). Les communautés bulgares fonctionnèrent toujours sans interruption depuis 1878 à nos jours, et entretenirent les églises et les écoles privées. Nulle autonomie ecclésiastique ou scolaire, qui aurait existé auparavant, ne fut supprimée, de droit ou de fait; aucun Bulgare — mais absolument aucun! — ne fut forcé de partir en Bulgarie, ce qui légalement aurait d'ailleurs été impossible, les Bulgares de la Dobrogea étant considérés et traités comme des citoyens roumains.

Si M. Rizov fait allusion à l'«abolition», dans les écoles privées de Tulcea des cartes suspendues aux murs qui, il y a vingt ans, représentaient la Dobrogea comme une province incorporée à la Bulgarie, il a raison. De même s'il pense à quelques instituteurs bulgares „patriotes“, envoyés de Sofia avec lesdites cartes et un autre matériel didactique de la même espèce, pour susciter chez les enfants bulgares des sentiments de haine contre les Roumains et des tendances irrédentistes, il ne se trompe que sur un point, à savoir les instigateurs ne furent pas „forcés» à émigrer, mais ils rentrèrent d'eux-mêmes à Sofia, dès qu'ils comprirent qu'à Tulcea leurs agissements n'avaient point de chances de réussite et qu'on enfreindrait leur «louable» oeuvre „patriotique“.

Si M. Rizov entend parler de ces choses, il aurait dû les présenter telles qu'elles furent en réalité et se garder de transformer un incident dont le chauvinisme bulgare était la cause en un acte de persécution de la part des autorités roumaines, et le retour à Sofia de quatre ou cinq agents «patriotes» semeurs de haine et de discorde parmi les sujets de l'État roumain, en une émigration «forcée» de

«milliers» de Bulgares «indigènes», «élément intellectuel du pays», etc.

* * *

«Mais, après l'annexion. l'État roumain fit immigrer dans la Dobrogea plus de cent mille Roumains de la Roumanie même». — A part l'exagération du chiffre, voici la seule affirmation exacte de M. Rizov.

En 1882, l'État roumain, héritier de l'État ottoman et, comme tel, possesseur de presque tout le territoire de la Dobrogea, décréta une loi sur la propriété immobilière rurale. Deux principes fondamentaux étaient à la base de cette loi : 1) l'unification du régime de la propriété dans la Dobrogea avec le régime de la Roumanie proprement dite, c'est-à-dire la transformation des anciennes emphytéoses („*mirié*“) en propriétés absolues, par le rachat de la „dîme“, et 2) la vente de cette propriété aux particuliers, de préférence aux laboureurs sans terre de la Dobrogea et du reste du pays, en lots jusqu'à 10 hectares.

Cette loi a permis, d'un côté, de simplifier une question tellement compliquée qu'était la question de la propriété dans la législation ottomane, et, d'autre part, de rendre propriétaires plus de 100.000 laboureurs sans terre, en commençant par ceux de la Dobrogea, sans distinction de nationalité. En même temps, la loi du 3 avril 1882 rendit possible la création dans la Dobrogea d'une puissante propriété moyenne, de 10 à 100 hectares, qui représente 40.2% de la surface cultivable de toute la province, alors que dans le reste du pays la propriété moyenne ne représente que 4.4%. Et de ces avantages ce sont surtout les Bulgares qui ont profité, ayant acquis beaucoup d'entre eux des grandes et moyennes propriétés.

Après avoir ainsi consolidé la propriété aux mains des anciens détenteurs, après avoir donné des terres, jusqu'à satiété, à tous les laboureurs de la Dobrogea (il existe au Ministère des Domaines des plaintes de la part des Bulgares de la région de Babadag, qui trouvent que nos commissions leur allouèrent de trop grands lots !), l'État roumain vendit, comme c'était son droit et son intérêt,

les lots disponibles aux laboureurs de Roumanie, qui n'y possédaient point de terres.

L'État roumain donna donc la plus sage et la plus satisfaisante solution à un problème économique de la plus grande importance pour la Dobrogea, et on ne saurait lui reprocher si l'une des conséquences de ces mesures fut l'immigration et la fixation dans la province d'un certain nombre de laboureurs venus de Roumanie, de même qu'on ne saurait lui reprocher la présence en Dobrogea des fonctionnaires et des professions libres, sans lesquels on ne saurait imaginer le fonctionnement normal du mécanisme social dans un État organisé.

Pour accomplir ce qu'il considérait comme un devoir, l'État roumain ne pouvait voir un obstacle dans la théorie de l'immutabilité des „frontières de la race bulgare“ il ne pourrait renoncer à donner des terres aux paysans roumains à la seule fin de ne point modifier „la physionomie ethnographique primitive“ et de ne pas créer une „majorité artificielle“, à cause de laquelle le plébiscite ne saurait donner „les résultats attendus“ par les „patriotes“ bulgares !

Il n'en est pas moins vrai que le fait qu'en Dobrogea 700.000 hectares constituent la propriété privée et que *les deux tiers de cette propriété sont détenus par les Roumains* est un fait réel, avec lequel on doit compter.

* * *

Après avoir rétabli la vérité quant à la prétendue majorité des Bulgares de Dobrogea, en 1878, il faudrait peut-être parler de l'ancienneté de leur fixation ici et de la haute culture que leur attribue le dr. Rizov. Nous y renonçons. Le public verra les études de MM. N. Iorga, G. Valsan et C. Brătescu ; quant à M. Rizov, s'il avait voulu dire la vérité sur l'ancienneté de l'élément bulgare de la Dobrogea en général, il aurait trouvé d'amples informations dans les écrits du professeur bulgare Milétitsch ¹⁾. Enfin on ne saurait sérieusement parler de la

1) Voir à ce sujet aussi notre „*Studiu asupra proprietății rurale din Dobrogea*“, p. 79.

„haute culture“ des Bulgares de la Dobrogea, car, exception faite pour la culture des légumes, où il sont, en effet, fort experts, un autre genre de culture, une culture intellectuelle, — et encore une „haute“ culture intellectuelle, — échappa jusqu'ici aux chercheurs les plus minutieux.

Il est intéressant cependant de savoir pour quels motifs les Bulgares refusent également la solution d'un plébiscite pour les autres régions de la Péninsule Balkanique, pour *les régions macédoniennes* détenues par les Grecs, pour *la région de Niche et le bassin du Timoc*; détenus par les Serbes, toutes „terres bulgares“, de l'avis de M. Rizov, comprises entre „les frontières de la race bulgare“ et comme telles présentées dans les nombreuses cartes ethnographiques du volume cité.

Les motifs sont les mêmes : *Les Bulgares ne sont pas en majorité dans ces régions par excellence bulgares, de sorte que le plébiscite ne saurait donner, là non plus, „les résultats que l'on en attend“.*

Les Grecs ont employé exactement les mêmes procédés que les Roumains pour déplacer la majorité bulgare du passé et modifier la physionomie ethnographique des territoires macédoniens. Ils ont fait venir tous les Grecs *enfuis* (Rizov ne nous dit pas *pourquoi* ? — et c'est dommage !) de la région d'Andrinople et de la Thrace bulgare et ont forcé des milliers de Bulgares indigènes d'émigrer en Bulgarie. Donc le même procédé, à une seule différence près, à savoir : les Grecs, gens plus expéditifs que les Roumains, ne mirent point, comme nous, quarante ans à transformer cette physionomie ethnographique ; deux ans (1912—1913) leur suffirent, avoue Rizov lui-même.

Le cas des Serbes est différent, et même plus amusant : Le gouvernement serbe ne dut pas se donner la peine de forcer les Bulgares à émigrer et à les remplacer par des Serbes venus d'ailleurs ; en effet, *„les Bulgares, Slaves (?) comme les Serbes, se serbisèrent!...“* Et le diplomate bulgare fournit des exemples saisissants à l'appui de son affirmation *M. Nicolas Passitsch, le ministre-président de la Serbie, est un Bulgare serbisé,*

né à Zaïtschar ; le général Missitsch, actuel commandant des armées serbes, est aussi un Bulgare serbisé, né à Veliki-Izvor, près de Zaïtschar. De sorte que, suspectant, à bon droit, les voix de M. Passitsch, Missitsch et autres Bulgares serbisés — capables de voter pour la Serbie !, — M. Rizov demande, d'un air triomphant, satisfait d'avoir démontré, jusqu'à l'évidence, sa thèse :

«Un plébiscite fait aujourd'hui dans ces pays et dans de telles conditions pourrait-il être juste ?»

Il répond

«Je suppose que tout socialiste consciencieux et impartial ne saurait donner à cette question qu'une réponse négative.»

Sans doute ! De plus, afin de compléter M. Rizov, le socialiste en question ajoutera :

„Déserbisons d'abord les Bulgares, rébulgarisons les, et procédons ensuite au plébiscite !

* * *

Sérieusement parlant, il est facile de comprendre pourquoi les Bulgares refusent d'accepter la solution du plébiscite en dans la Dobrogea.

Dans les quarante années de domination roumaine nous réalisaâmes là-bas une admirable oeuvre de civilisation.

Nous fondâmes de nouveaux villages et nous améliorâmes les conditions hygiéniques des villages déjà existants ; nous defrichâmes la steppe et en fîmes une belle et fertile plaine, en triplant la surface cultivable et en quintuplant le rendement du sol ; nous donnâmes un essor inconnu à l'industrie, au commerce et en général à tout genre de travail qui emploie la main d'oeuvre et augmente la richesse nationale, en procurant l'aisance aux habitants ; nous fondâmes 300 écoles primaires, nous introduisîmes, dans les deux départements, l'enseignement secondaire et professionnel et élevâmes plus de 150 églises ; nous bâtimes dans toutes les communes de beaux édifices pour les autorités, des hôpitaux-modèle et de nombreuses infirmeries ; — nous mîmes en valeur les pêcheries de Razelm et de Dunavăț, les carrières de

granit de Turcoaia et de Iacob-Deal, les mines de cuivre, de manganèse et de fer d'Altin-Tépé, Lozova et Cărapelit; nous multiplâmes les routes empierrées, que nous portâmes de 90 à 1.050 km., et les voies ferrées de 66 à 239 km.; nous fîmes les grands travaux nécessités par la construction du pont sur le Danube et du port de Constantza, la conduite de pétrole, les réservoirs et les magnifiques silos du port... En un mot, nous rendîmes la Dobrogea à une vie heureuse et prospère, et, sans oublier le passé, à la mémoire duquel nous consacraons de beaux monuments, nous préparâmes, grâce au concours de l'Etat et à l'admirable esprit de sacrifice des habitants, les plus belles perspectives d'un brillant avenir.

Mais nous fîmes encore plus.

Sous la protection de nos lois, garantis contre l'arbitraire de jadis, bons et tolérants, de moeurs douces, d'un caractère profondément chrétien, nous réussîmes à amalgamer le conglomérat de peuples que nous trouvâmes dans la Dobrogea et à faire de ce mélange *un peuple* qui présente toutes les qualités d'une parenté morale, ainsi que l'expression d'une même conscience nationale, *roumaine*.

Dans de telles conditions, malgré l'occupation de la Dobrogea par les Bulgares, le résultat d'un plébiscite ne saurait être douteux.

Les habitants de la Dobrogea, sans distinction d'origine — de nombreux Bulgares même — montreraient par l'éloquente et l'écrasante majorité de leurs voix qu'ils entendent, qu'ils désirent rester sujets de la Roumanie.

Voici pourquoi tous ces efforts, poussés jusqu'à l'absurdité, du diplomate bulgare de Berlin contre le plébiscite n'aboutissent à rien.

L'absurdité a parfois, elle aussi, sa logique.

(«Neamul Românesc», Nos. 141, 142, 143, du 24, 25 et 26 mai 1918.)

Comment nous sommes entrés dans la Dobrogea

par

N. IORGA

I.

Ainsi donc, de l'avis de M. Rizoy — que Dieu lui pardonne, — nous sommes allés, en 1878, dans la Dobrogea comme de véritables bandits, oppresseurs de nationalités. Nous nous immisçâmes dans la guerre qui mettait aux prises un puissant État avec un autre, que, seuls, nous n'aurions jamais pu vaincre, nous nous jetâmes sur lui à la suite des autres et, après avoir commis un nombre d'inutiles atrocités, nous nous vantâmes d'avoir conquis une province à la possession de laquelle nous n'avions nul droit, pour y reprendre ensuite une oeuvre de véritable dénationalisation. Les premiers jours nous débutâmes en rédigeant en bulgare des proclamations fort civiles à l'égard de la seule nationalité chrétienne plus importante de la province; ce qui ne nous empêcha point, le lendemain, d'expulser des milliers „d'intellectuels bulgares“ puis de faire venir une colonie de 100.000 Roumains. Aujourd'hui, enfin, nous avons l'audace de parler de nos droits ethniques et historiques sur la Dobrogea. M. J. N. Roman a répondu comme il convient à ces affirmations gratuites, en montrant qu'elles ne contiennent aucun élément de vérité et n'ont pour fondement que la plus absolue mauvaise foi; une diplomatie un peu plus fine aurait su du moins se dresser un échafaudage qui ne s'écroulât point à la première chiquenaude.

Nous ajouterons quelques éclaircissements subsidiaires, puisés dans les mémoires du roi Carol, dans les pages sumises à notre disposition par M. Brutus Cotovu, ancien instituteur de Tulcea, et dans les notes tirées, il y a quelques années, des Archives du Ministère des Affaires Etrangères de Bucarest.

J'ai montré ailleurs (*„Droits des Roumains sur la*

Dobrogea, Jassy 1917), l'ancienneté de l'établissement des Roumains dans la Dobrogea, en prouvant *qu'à aucun moment notre nation ne cessa de fournir une importante population à cette province*, — ce qui n'est point le cas, ni pour les Bulgares, ni pour la population musulmane, autrefois en majorité. En ce qui concerne une époque plus récente, l'époque de l'Union des Principautés, notamment, nous ne saurions trop insister sur le précieux carnet, trouvé dans l'église d'Azacław, où un instituteur, qui avait appris le roumain là-bas sans passer en Roumanie—on le reconnaîtra à l'orthographe,—note les sommes recueillies dans chaque village, pour la construction d'une église roumaine. Je demandais la publication de ce carnet. Les précieux services qu'il nous aurait maintenant rendus! Encore une fois j'insiste à demander sa publication.

Avant la guerre, nous avions à Tulcea--car Constantza, créée par nous, n'était qu'une misérable bourgade avant 1877,—seule ville de la Dobrogea, refaite, de l'avis de MM. Côtovu et C. Teodorescu, par les habitants roumains des villages voisins, Bechtépé et Prislava, une puissante base ethnique roumaine. Les commerçants étaient des Roumains originaires de Transylvanie; les Bulgares venus s'y fixer travaillaient surtout aux bateaux du Danube.

Ce ne fut qu'après 1828 qu'un puissant mouvement d'émigration porta les paysans des colonies bulgares de la Bessarabie dominée par les Russes vers la nouvelle ville de Tulcea, relevée de ses ruines. Ces Bulgares, venus alors en foule, n'apportaient sans doute nul droit avec eux. La prospérité croissante de ce centre de la Dobrogea, ainsi que le désir de la Turquie—menacée de perdre le delta au profit de la Moldavie—d'y consolider sa domination de manière à n'en plus être éloignée, eurent pour conséquence la création d'un pachalic turc vers 1860. Le Pacha représentait, en même temps, la Turquie à la Commission danubienne, alors instituée.

Malgré la résistance turque, la Roumanie y envoya—et non seulement pour la forme—un consul, Stoianovici. On bâtit l'église roumaine de St. Nicolas, à une époque

où les Bulgares n'avaient pas la leur. En 1867, raconte M. Cotovu, Carol I-er, en route pour Constantinople, invité à visiter la ville, fit de beaux présents à l'église en construction et lui donna cent ducats, étant pour cela inscrit sur la liste des donateurs. Si les Bulgares envoyèrent ici Grégoire, évêque de Roustschouk, il eut à lutter *pour l'église roumaine* contre l'évêque grec Denis, qui après la création, à la suite de l'insistance russe, de l'Exarcate slavo-bulgare des Balkans, représenta l'orthodoxie constantinopolitaine contre le schisme (l'évêché canonique date, dit M. Cotovu, de 1828). Enfin, si Grégoire trouva un appui chez les Roumains, c'est que, dans son désir de grouper autour de lui un grand nombre de fidèles, il accepta l'existence de l'école roumaine, résolument refusée par Denis, — car, en fait, chacune de ces autorités ecclésiastiques travaillait pour un but national contraire aux droits nationaux roumains.

L'école roumaine prospéra avec, comme maîtres, Jean Filofteiu, C. Andrian et C. Costescu, envoyés dès 1860-1870 par l'évêque Melchisédec et grâce aux efforts de N. Balăşescu, — mort en 1880, originaire de Sibii, bien connu pendant la révolution roumaine de Transylvanie, en 1848; il fut chargé par le prince Ştirbei d'élaborer un dictionnaire latin-roumain, dont on publia une partie; à l'époque de l'union des Principautés, le même Balăşescu annonçait la publication d'un autre dictionnaire, français-roumain. Cet homme intelligent et cultivé, mais malheureusement adonné aux vices, était le bienvenu, en tant qu'homme d'école, *auprès de ses compatriotes venus de Transylvanie, gens aisés, qui voulaient avoir leur école roumaine*. Pour avoir une école bulgare à Tulcea, on dut — notre église de St. Nicolas, précédée elle aussi par une autre petite église roumaine en bois, était depuis longtemps terminée — construire l'église schismatique des Saints Empereurs. Les Roumains n'y allèrent point, et, malgré le refus de Denis de secourir l'école roumaine, ils lui restèrent fidèles, parce qu'il avait permis qu'on officiat en roumain.

En ce qui concerne les fonctionnaires turcs, allèrent gar-

dèrent jusqu'aux révoltes bulgares d'avant 1878 une attitude hostile à l'égard des Roumains, qu'ils considéraient comme de sérieux adversaires. Le Pachâ Fachri en particulier ne cacha jamais ses sentiments. Aussi ne faut-il point s'étonner de le voir, en décembre 1876, appeler les notables bulgares à fêter la proclamation de la Constitution turque; mais ceux-ci, attendant *autre chose*, s'abstinrent. Quant aux Roumains, on savait fort bien de quel côté ils dirigeaient leurs espérances

II.

Les Russes, commandés par Zimmermann, passèrent le Danube à Brăila, le 10 avril 1877, et occupèrent la Dobrogea, abandonnée sans résistance par les Turcs. Pendant l'été de la même année, ayant vu tant de difficultés se dresser devant lui, le ministre Kogălniceanu regretta de n'avoir point fait occuper par les troupes roumaines une province qui sous tant de rapports revenait de droit à la Roumanie.

Et ce ministre roumain des Affaires Étrangères ignorait, au moment où il formulait son regret, l'oeuvre que les occupants de la Dobrogea y avaient entreprise. A l'époque où les âmes russes étaient toutes plus ou moins dominées par le panslavisme qui avait provoqué la guerre, contre la volonté du Tzar et de ses diplomates, tous ces officiers n'avaient qu'un but : faire prospérer le slavisme dans les Balkans par la protection accordée aux „petits frères“ — „bratouchki“ —, qui devaient être „restitués dans leurs droits“. Tout à fait significatif à cet égard est le choix du gouverneur de la province, dans la personne de Biélosercovitsch, ancien consul à Tulcea, qui ne tarda pas à s'entourer de Bulgares, jusqu'alors employés dans les agissements contre la Turquie; il promettait un puissant appui à la „cause slave“, car c'était pour elle, et non pour nous, dédaignés et haïs, qu'on avait déployé les aigles. La visite du Grand-Duc Alexis, fils d'Alexandre II, ne fit qu'aviver ces sentiments.

Le traité russo-turc de San-Stefano — aux négocia-

tions duquel les Roumains n'avaient point été admis — accordait la Dobrogea au Tzar, qui pouvait, comme il en avait l'intention, l'échanger contre les trois districts de la Bessarabie méridionale. On sait que la Roumanie n'admit pas cette solution et que les représentants de l'Europe, assemblés à Berlin pour la révision du traité ou plutôt pour reprendre les discussions sur tous les points contestés, se contentèrent de donner à la Russie les trois districts bessarabiens et à nous la Dobrogea, jusqu'à une ligne qui allait ultérieurement être fixée ; cela, *sans donner le moins du monde à ces modifications de frontières le caractère d'une échange.*

De notre côté, *sans jamais parapher de notre signature un renoncement quelconque, nous retirâmes purement et simplement nos autorités de la Bessarabie ; quant à la Dobrogea, personne ne nous en fit le présent, mais, avec un mandat de la part de l'Europe, nous l'occupâmes militairement au vu et au su de armées russes, fortes encore de 10.000 hommes ; ces dernières ne nous la livrèrent point, comme d'ailleurs nous ne leur demandions pas de le faire.*

C'est ainsi que nous devons interpréter l'annexion en 1879 à la Roumanie de cette vieille province d'expansion ethnique, et parfois politique, roumaine. Andrassy, directeur de conscience exclusif, à cette époque-là, de notre politique, pensait que notre entrée dans la Dobrogea ressemblerait à l'occupation — à la suite de tant d'efforts — et de sacrifices, au milieu des massacres et des incendies, — de la Bosnie-Herzégovine par les troupes austro-hongroises. Tous ses conseils l'indiquaient : il fallait nous hâter, préparer une puissante armée, nous montrer forts et pleins d'énergie. Mais, contre l'attente du chancelier, la Dobrogea ne devait pas avoir un Hadschi-Loïa.

Tout d'abord une commission effectua pendant un mois des recherches locales ; elle rencontra partout *le meilleur accueil auprès de la population musulmane, cruellement maltraitée et honteusement dépouillée* — selon un procédé fort répandu dans toute la Bulgarie — par les Bulgares, empressés de prendre une inique vengeance

de leur récent esclavage. Nous aurions dû publier depuis longtemps le rapport du colonel Fălcoianu. Dans les Mémoires du roi Carol nous lisons : *„J'ai reçu une députation turque de la Dobrogea, qui me pria d'occuper rapidement ce pays et de permettre la retour de la population turque et tatare, — ce qui, naturellement, a été accordé“* („Aus dem Leben König Karls“, IV, p. 123 : octobre). Peu après, les nouveaux maîtres prélevaient une dime, qui ne frappait point les Turcs (*ibid.* p. 137).

Le général Georges Angelescu fut chargé de faire passer ses troupes dans la Dobrogea, par le point où un an auparavant avaient passé les Russes. La société autrichienne de navigation sur le Danube s'empressa de mettre ses bâtiments à notre disposition. Au moment où nos hussards, nos chasseurs, un régiment de ligne et une batterie passaient le Danube, le prince Carol donnait une proclamation dont le contenu est tout différent de celui que lui attribuent M. Rizov et les partisans de la spoliation d'aujourd'hui. La Dobrogea y est appelée *„la Roumanie nouvelle“* et est considérée *comme un héritage des anciens Voévodes de Valachie, qui redevient terre roumaine. Quant à la population, on y dit clairement que, pour la plupart, elle n'a pas besoin d'être roumanisée, étant roumaine ; on considère les habitants comme des „frères“, même s'ils sont de nationalité et de religion différentes des nôtres* (14 novembre).

A Tulcea, nos soldats furent reçus avec la plus grande sympathie, le clergé se plaçant à la tête des diverses communautés religieuses et nationales. Un Roumain de Tulcea, le vieux Boambă, originaire de Transylvanie, souhaita la bienvenue aux troupes, en leur présentant le pain et le sel. Il parla de nos droits historiques et du sang versé pour les faire valoir. Nos drapeaux furent chargés de couronnes fleuries. Le consul français, Langlé, se tenait à la tête des manifestants. „On ne saurait imaginer“, dit M. Cotovu, „le bel enthousiasme qui s'empara du peuple au moment où nos troupes se mirent en marche“.

Il en fut de même partout, d'un bout à l'autre de la

province, où nous fûmes reçus comme les messagers de la liberté et de la civilisation. Les Russes de Tulcea, de Babadag, Sulina et Kustendsché, qui dès le début cherchèrent à transformer les débats relatifs à la délimitation des frontières du côté de Silistrie en un antagonisme entre la Roumanie et la jeune Bulgarie ressuscitée — on nous avait indirectement offert la rive du Danube, que nous refusâmes (voy. notre „Politica exterioară a regelui Carol“, p. 243) — s'efforcèrent en vain d'exciter les esprits.

Lors de l'occupation de la Dobrogea, payée par le sang roumain versé dans les luttes contre l'ennemi des chrétiens, il ne coula, donc, point une goutte du sang de ses habitants.

(„Neamul Românesc“.)

Comment les Bulgares se forgent des „droits“ sur la Dobrogea

par N. IORGA,

Nous avons eu l'occasion de lire deux des nombreux chapitres qui composent le gros volume appelé à faire valoir les droits bulgares sur la Dobrogea, volume édité par le journal allemand de Sofia et rédigé par un groupe de „savants, littérateurs et artistes bulgares“ (Verband der bulgarischen Gelehrten, Schriftsteller und Künstler).

Nous sommes donc en mesure de répondre, partiellement du moins, à ce qui semble à nos collègues de Sofia constituer des arguments — entendez: des arguments scientifiques — d'une infaillible authenticité et d'un inmanquable enchaînement logique.

Nous retrouvons d'abord le géographe Ichircov, brave homme qui semble ne pas pouvoir se décider à fausser

les faits et à en inventer d'autres, bien que la patrie le lui enjoigne, celui-là même qui eut jadis le courage d'avouer combien peu de ses compatriotes se trouvent dans la Dobrogea et de reconnaître, par suite, l'inanité de leurs prétentions sur cette province.

M. Ichircov se contente d'affirmer — ce que tous les géologues se refusent à admettre — que „la Dobrogea se rattache à la Bulgarie danubienne et constitue, au point de vue historique“ (M. Ichircov est-il compétent en cette matière?), „géographique, ethnographique et économique, une partie intégrante de la Bulgarie“. Et, pour raffermir le fondement mal assuré de ces „droits“, qu'il reste à démontrer, le géographe bulgare ajoute que, de tout temps, de nombreux cartographes englobèrent la Dobrogea dans l'ensemble de territoires qu'ils désignent sous le nom de Bulgarie.

C'est tout. M. Ichircov reconnaît, d'ailleurs, que les Mocans, de même que ses compatriotes de Cotel — et, ajoutons-nous, en une beaucoup plus large mesure — réalisèrent là-bas une importante oeuvre de colonisation; que l'administration roumaine travailla pour boiser un pays couvert par endroits de roches arides, où l'agriculture, à cause de l'absence de toute végétation, était constamment menacée de sécheresse. Il avoue également que c'est grâce aux recherches faites par des Roumains que l'on doit de connaître scientifiquement et sous tous ses aspects la Dobrogea et, enfin, que la ligne Cernavoda-Constantza, avec la bande de territoire qu'elle traverse sur le plus court trajet, est d'une grande importance pour l'exportation et l'importation roumaines, car c'est de là que l'on défend les bouches du Danube; d'ailleurs, ajoute M. Ichircov, „le gouvernement roumain s'efforça de rendre cette voie utilisable pour tout l'Occident et le centre de l'Europe“.

* * *

M. Zlatarski, connu par ses minutieuses recherches sur les époques les plus reculées de l'histoire bulgare, a une tout autre conception sur le devoir et la dignité de

l'homme de science, libre, certes, et obligé même de se vouer à la défense et à la réalisation des aspirations de son pays, mais tenu néanmoins à se garder de tremper dans tout ce qui ressemblerait à une falsification et à une mystification.

L'historien bulgare, dont la compétence ne porte que sur les premiers points de son exposition, présente tout d'abord une bizarre théorie. A l'entendre, toutes les races huniques qui traversèrent la région des bouches de Danube et la steppe russe, Utrigoures, Coutrigoures — exception faite seulement pour les Khazars et les Turcs — sont des „Bulgares huniques“, „de la branche d'Occident ou de la branche d'Orient“; et, puisqu'il en est ainsi, M. Zlatarski s'empresse de les fixer sur ces terres, bien qu'ils ne se souciaient point d'agriculture et ne songeaient nullement à choisir une demeure stable. „Huno-Bulgares“, „Bulgaro-Huns“, aujourd'hui, Bulgares, tout court, demain, ne réclamerait-on pas bientôt Budapest pour la Grande Bulgarie?

Et, *pour ne point briser la continuité*, Ispérich est présenté, non pas comme un simple chef de bande de pillards, mais comme le prince des „Unogoundours“. Il „organise“ à l'instar de nos meilleurs organisateurs d'aujourd'hui; et ce farouche chef d'une troupe de barbares a une capitale, comme Clovis ne peut se vanter d'en avoir eu, près de Niculițel... En voulez-vous la preuve? Il existe un vallum à proximité! Et, comme il en existe un second, de Cernavoda à Constantza, il doit avoir appartenu, lui aussi, à Ispérich, qui devient ainsi „prince autonome de la Dobrogea“.

Après avoir résolu les problèmes d'ordre intérieur, cet extraordinaire rejeton des Huns réalise „une alliance politique entre la Bulgarie et les Slaves et fonde un nouvel Etat fédéraliste bulgaro-slave“. Ispérich, le fédéraliste de Niculițel, enfermé entre ses deux vallum — pour ne pas porter plus loin ses pillages peut-être? —, eh bien rêvons-nous, mon cher collègue?

Mais ce n'est pas tout. La Dobrogea de M. Zlatarski n'est pas une province frontière au Nord de la Bulgarie;

Ispérich règne *jusqu'au Dniester, jusqu'au Dniéper*, (l'Ukraine amie n'a qu'à bien se tenir...), la Bessarabie est une partie de son „Ostgebiet“. Mais la Dobrogea constitue „le point central de l'unité“ bulgare!

Plus tard, il est vrai, on perdit la Bessarabie et l'Ukraine. La Dobrogea reste cependant „un fidèle poste de défense de la Bulgarie pendant tout le moyen-âge“. Ce n'est que vers l'an 1000 que les Russes de Sviatoslav s'efforcent de s'emparer de la province et se montrent „fort cruels pour la population“! Les Pétschénegues, venus plus tard, furent des alliés.

Les Byzantins seuls, avec leur „cruauté“ de — barbares, dérangent un peu cette harmonieuse civilisation. Mais du fond de la Macédoine se lève Samuel, pour „libérer“ la Dobrogea; il répond, sans doute, à l'appel des „citoyens“... Quand aux Cumans, leur alliance avec les Assénides de Trnovo rend possible la „réunion de la Dobrogea à la Bulgarie“. Et d'ailleurs qu'est-ce que les Cumans? De simples successeurs, de purs „continueurs de la tradition bulgare“. Ils étaient „vassaux“ du Tzar de Trnovo... Voici, enfin, Théodore Sviatoslav venant de loin, de Vidin, pour „réunir“ — une seconde fois — „la Dobrogea à la Bulgarie“. Cuman aussi le Roumain Balica, qui, „en fait de politique extérieure, suit de près la politique bulgare de son temps“

Notre Mircea-le-Vieux — qui devient, sous la plume de M. Zlatarski Mirtsch, Mirtscho — ne serait-il pas, lui aussi, un de ces Cumans à „politique extérieure bulgare“?

Ces *visions malades* — que nul texte honnêtement interprété ne vient confirmer — constituent l'histoire de la Dobrogea. Oui, telle est bien, pour les savants historiens de Sofia, toute l'histoire de la Dobrogea, — car il n'est point question de l'époque romaine et encore moins de l'époque roumaine; le nom même de Roumain semble effrayer singulièrement M. Zlatarski, qui se garde bien de le prononcer et ne parle que du „reste de la population chrétienne“ (sonstige christliche Bevölkerung).

Quelle autre meilleure preuve de l'inanité de certaines prétentions que cette *caricature de l'histoire*, à laquelle on a recours, pour les faire valoir aux yeux du monde?

„(„Neamul Românesc“).

Encore un Bulgare qui nous méprise

— M. le professeur docteur LIUBOMIR MILÉTITSCH —

Écrire un livre sur la Dobrogea en collaboration avec tous les savants, écrivains et artistes dont dispose la Bulgarie, le faire éditer par la „Balkan-Zeitung“ de Sofia, c'est une idée comme une autre. Libre à quiconque de se convaincre, s'il y trouve son intérêt, qu'Ispérich fut un grand général, un inimitable organisateur „fédéraliste“, un prince, un roi, le fondateur d'un empire, et que la Bulgarie d'il y a *mille deux cents ans* s'étendait jusqu'au Dniéper (comme notre Rome byzantine s'étendait jusqu'à l'Euphrate, que nous n'oublierons point d'inscrire dans le programme des futures conquêtes nationales roumaines).

Mais l'admirable sens de proportion et de mesure, qui caractérise la plupart des intellectuels d'outre-Danube, ne se contente pas de ce que peuvent dire de la „Dobroudscha“ ces flambeaux de la nation ; ils tiennent, en outre, à „prouver“ que les Roumains, „usurpateurs“, détenteurs sans nul droit de la Dobrogea, sont de pauvres créatures inférieures, dépourvues de toute intelligence, fermées à toute culture, qui vécurent des restes de la civilisation bulgare, presque deux fois millénaire, et que les défauts et les travers de ces primitifs autorisent quiconque à les voler, à les piller, comme et tant que bon lui semble, et à les outrager avec toute la grossièreté que la nature donna à chacun en partage.

On choisit donc un spécialiste, compétent en matière de rapports „intellectuels-historiques“ roumano-bulgares ; j'ai nommé M. Lioubomir Milétitsch, docteur d'une quelconque Université d'Autriche, professeur à l'Université de Sofia, scrutateur méticuleux de la vie des Bulgares du Banat et

de la Transylvanie--archi-vieux habitants, héritiers indiqués de ce pays (jusqu'à Bude, vieux centre bulgare), M. Milétitsch, enfin, qui publia avec feu Agură (brave homme, et si modeste!) les documents, écrits en slavon, de l'époque des premiers princes roumains-de la Valachie.

M. Milétitsch, qui pense depuis longtemps que notre stupidité constitue une souillure pour les Balcans, s'empressa de satisfaire toutes les exigences.

Nous avons sa brochure sous les yeux. Une cinquantaine de pages d'insultes destinées à prouver que, nous mettant sur les rangs bien tard, à une époque où „le peuple bulgare avait déjà derrière lui de glorieux siècles d'exploits guerriers et de manifestations intellectuelles d'une importance mondiale“, nous ne nous montrâmes capables que d'„adopter exclusivement la culture bulgare du moyen-âge, sous le double point de vue matériel et moral“, en leur empruntant la langue littéraire—d'autant plus facilement que „le peuple lui-même n'était pas en petite partie de race bulgare“ — et jusqu'à l'alphabet. D'ailleurs les Bulgares se trouvaient encore chez nous en 1486; la chronique slavone affirme, en effet, qu'il y a eu alors „une lutte livrée par les Bulgares, au Séreth“ (il s'agit en réalité du combat de Şcheia, entre Étienne—le—Grand et les Turcs,—Şcheia, que l'on traduit d'une manière erronée en slavon par „Bulgares“, qu'il s'agisse de Şcheia Sucevei ou des Şcheii de Braşov). Cet état de choses se prolongea jusqu'à l'apparition récente d'une littérature nationale roumaine. Puis, à l'instigation des idées fausses que cette dernière propagea, les impertinents parvenus que nous sommes se mirent „à croire qu'ils appartenaient à une nation de haute culture“, „oubliant totalement leur modeste passé et la prépondérance politique et intellectuelle, plusieurs fois séculaire, des Bulgares“.

En 38 pages M. Milétitsch réduit à néant tous nos rêves de grandomanie outrée.

Point n'est besoin de reproduire le jabâchage du

professeur de Sofia, d'après Jirecek et autres slavistes, qu'il interprète à sa manière. Il nous suffira de dire que *toute cette fastidieuse argumentation, couverte du vernis de la science, n'apporte pas un seul fait, pas une seule idée nouvelle*, sinon l'affirmation que l'Olténie fut, de tout temps, une terre bulgare. C'est pour *ce motif* que l'auteur admet le double qualificatif de „bulgaro-valaque“ pour l'empire des Assénides. La principauté de Valachie n'est qu'un pendant de cette dernière province bulgare ; „Mirtschiou“ (Mircea-le-Vieux) est à moitié bulgare par l'éducation, comme le sont tous, d'ailleurs, chez nous, etc. Mettre en avant une affirmation sans la démontrer et repousser sans justification l'affirmation documentée fournie par les autres, tel est le système de cette malheureuse école.

Mais, puisqu'il a été question d'un seul fait *réel*, l'alphabet slave, chez nous — comme chez les Russes, les Serbes, les Dalmates, etc.—ainsi que de la langue officielle slave (nous ne parlons pas des mots slaves *qui ne sont pas de l'ère bulgare*), nous dirions à M. Milétitsch, s'il n'était qu'un petit écolier intelligent, au lieu d'être un si imposant professeur

Dans le Sud-Est de l'Europe, il n'y a eu, au moyen-âge, qu'une seule civilisation : la civilisation byzantine. Tant que nous fûmes le peuple le plus rapproché du foyer de cette civilisation, nous pûmes transmettre certains de ses éléments aux Slaves qui se trouvèrent derrière nous ; lorsque les Slaves s'interposèrent entre nous et le foyer byzantin, *romain*, de la civilisation, ce furent eux qui y puisèrent et nous transmittèrent, ensuite, à nous leur langue, leur alphabet, qui ne furent qu'un *canal de transmission*.

La preuve c'est que, par eux-mêmes, *les Bulgares ne créèrent rien, absolument rien, ne furent jamais capables de donner quoi que ce soit*, alors que nous, à l'époque moderne, avec les influences *occidentales* et *orientales* et avec *notre propre fonds*, nous créâmes notre civilisation roumaine.

Un enfant, certes, comprendrait ; M. Milétitsch, jamais.

La Question de la Dobrogea

Réponse à M. le professeur Milétitsch

par C. Brătescu, professeur à
l'École Normale de Constantza

Nous avons connu dans M. Milétitsch deux hypostases : celui du chercheur objectif, modeste, acharné au travail, amoureux de la vérité méthodiquement, scientifiquement acquise, tel en un mot que devait être ce professeur de philologie bulgare de l'Université de Sofia, et celui de l'homme politique révélé par un article paru dans la „Vossische Zeitung“, qui lui ouvre une large hospitalité, tout en réservant son avis sur les conclusions du savant professeur de Sofia.

Dans l'article en question, M. Milétitsch est d'idée que la Dobrogea doit être annexée à la Bulgarie pour les motifs suivants :

1) Radoslavov l'a décidé dans ses nombreux discours ;
2) Les journaux roumains se sont élevés, en 1878, contre l'échange d'une province roumaine (la Bessarabie) contre la Dobrogea polyglotte ;

3) Il n'y aurait pas plus de quinze villages roumains dans toute cette province.

4) Depuis la prise de possession de la Dobrogea les Roumains n'ont rien fait pour cette province ; Constantza elle-même ne serait qu'un port nécessaire à l'exploitation du pétrole et de ses dérivés ;

5) Enfin, argument suprême et décisif, la Dobrogea doit être incorporée à la Bulgarie, parce que celle-ci veut s'étendre du Danube jusqu'à Sérès et Cavala, de Varna jusqu'aux provinces macédoniennes roumano-serbes, étant reliée à la Hongrie par une zone de territoire appuyée au Danube, habitée en majorité par des Roumains.

Vu l'absence de sérieux et de toute compréhension psychologique, vu la mégalomanie aiguë, exaspérée par une chance inouïe, qui inspire les arguments — désirs

plutôt qu'arguments — exprimés aux points 1, 2, 5, nous nous dispensons de nous y arrêter et passons aux points 3 et 3, à la discussion desquels semble nous inviter la figure, quelque peu plus sympathique, du savant qui est en M. Milétitsch.

Il n'y aurait pas plus de quinze villages roumains dans toute la Dobrogea...

On n'aurait rien fait pour cette province depuis que les Roumains en ont pris possession...

Il est parfois utile de savoir ce qui se passe dans la maison de celui qui trouve que tout est mauvais dans la vôtre. Et, puisque M. Milétitsch est un guide compétent pour tout ce qui concerne la Bulgarie orientale, nous aurons recours à ses recherches pour nous documenter sur l'ethnographie du pays voisin; ensuite, nous le promènerons à notre tour dans la Dobrogea roumaine, nous lui montrerons l'importance et l'ancienneté de l'élément roumain fixé dans ces régions daco-romaines et tâcherons de nous rendre compte de ce que réalisa dans ces parages l'industriel esprit roumain, par rapport aux résultats atteints, dans le même intervalle, au sein du Quadrilatère et plus loin dans les régions occidentales de la Bulgarie.

En 1903, M. le dr. professeur Liubomir Milétitsch a fait paraître à Vienne, sous les auspices de l'Académie Impériale, un volume de recherches fort circonstanciées sur les dialectes de la Bulgarie orientale: „Südslavische Dialektstudien: das Ostbulgarische“

M. Milétitsch écrit qu'il avait d'abord l'intention d'étudier seulement les dialectes bulgares rencontrés sur le littoral de la Mer Noire; mais il se trouva devant une telle variété dialectologique, „résultat d'une perpétuelle migration, en cours depuis un siècle et demi surtout, et allant du Sud vers le Nord et inversement“ (p. 2), qu'il se vit obligé d'étendre ses recherches vers les régions occidentales voisines, pour pouvoir expliquer les conditions linguistiques des régions maritimes. „Grâce aux multiples colonisations de date plus ou moins récente, de toutes les régions de la Bulgarie orientale, presque tous les dialectes

orientaux bulgares se trouvent aujourd'hui représentés là-bas; il ne saurait donc être question d'un seul dialecte unitaire" (p. 2). Et pour poser, malgré tout, l'existence d'une population bulgare ancienne, antérieure aux colonisations récentes, M. Milétitsch assure que „les restes des aborigènes sont tout à fait insignifiants sur le littoral „dass die Reste der altansässigen Bevölkerung im Küstenlande überhaupt sehr unbedeutend sind“ (p. 2). En revanche, les Turcs forment des masses compactes dans toute la moitié orientale de la Bulgarie, ainsi que dans la Roumélie Orientale, et cela à partir de la rivière d'Iantra vers l'Est. En 1881, année de la première statistique bulgare, il y avait 482.349 Turcs et 477.132 Bulgares (p. 11), et, malgré l'émigration „en masse“ des Turcs: „trotz massenhafter Auswanderung“ pendant la guerre de 1877 et pendant l'occupation russe, ils restèrent encore, en pour-cent 1):

Dans le district Osman-Pazar	85.1%	Turcs	et	12.5	Bulgares.
Haskeui (Silistrie)	83.9	„	8.6		
„ Balbounar	78.7	„	17.8		
„ Bazaourt	75.2	„	14		
„ Choumla	69.5	„	24.3		
„ Eski-Dschoumaïa	73	„	23.1		

On ne se croirait donc pas en Bulgarie, mais bien au coeur de la Turquie. M. Milétitsch ajoute que, dans certains de ces districts, plus de la moitié des habitants bulgares qui fournissent ces faibles pour-centages sont fixés dans les grands centres, tels Choumla, Osman-Pazar, Eski-Dschoumaïa: „in einigen von diesen Bezirken mehr als die Hälfte der Bulgaren lebt in den Centralstädten“ (p. 11); c'est donc tout le contraire de ce que l'on observe dans la Bulgarie Occidentale, où les villages sont presque tous entièrement bulgares. D'où l'on peut conclure que les Bulgares sont là véritablement chez eux, et que les Turcs, venus après coup pour s'y établir, se fixèrent dans les villes.

¹⁾ La toponymie turque de la Bulgarie Orientale mérite toute l'attention du lecteur.

Nous voilà donc édifiés quant à l'importance numérique des divers éléments qui constituent la population de la Bulgarie Orientale.

En ce qui concerne l'ancienneté de leur fixation dans cette province, M. Milétitsch pense que les Turcs sont venus, par masses, coloniser le pays après la bataille de Varna (1444) probablement et voici ses conclusions, quant à l'élément chrétien :

Il y a trois catégories d'aborigènes chrétiens dans les régions orientales de la Bulgarie :

I. Les *Gagovtzi*, peu nombreux, habitent quelques villages du littoral surtout „vor allem muss betont werden dass alle Gagauzen ausnahmslos sich als alte Bewohner (erli, aborigène, en turc) bekennen und als solche von der Volkstradition anerkannt werden“ (p. 17). Il entend par *Gagovtzi*, roum. *Găgăutzi*, les chrétiens qui parlent la langue turque. On distingue : les vrais *Gagovtzi*—Chasil-Gagovtzi—, qui se refusent à être considérés comme des Bulgares, „die als ganz fremde Nation betrachtet werden soll, so wie dieselben auch selbst als nicht Bulgaren sich fühlen und ausgeben“ (p. 18) et les *Gagovtzi bulgares*, d'origine bulgare, mais qui ont perdu leur langue, tout en conservant leur religion. M. Milétitsch ne peut fournir que peu d'exemples sûrs de cette catégorie 1).

II. M. Milétitsch compte également comme population aborigène certains Grecs qui habitent les ports de la Mer Noire.

III. Enfin une troisième catégorie est formée par les *Erlis* (en turc aborigène), connus aussi sous le nom, bizarre pour M. Milétitsch, de *Hircoï* ou *Ircoï*, «mit einer eigenen, recht sonderbar klingenden Benennung *Hircoï* oder genauer *Ircoï*“ Il parlent un dialecte bulgare, mais leur costume diffère de celui des colons bulgares : les hommes, les *Hircoï*, portent des pantalons très étroits, blancs, serrés, appelés „birdenci“ „birenci“, en „bene-

1) M. Murgoci a trouvé dans le village Guiaour-Souiodschouc une population qui, par l'aspect extérieur, ressemble aux Roumains ; les enfants comptaient en roumain. Je connais moi-même quelques cas de Roumains turquisés avant 1877, et quelques cas de Roumains transylvains (originaires des régions montagneuses occidentales), bulgarisés.

vreci“ ; les colons, eux, portent des „chalvars“, pantalons larges bouffants, noirs ou de couleur foncée, qui leur ont valu le sobriquet de „Bulgares noirs“ ; les femmes, les „Hircoïki“, portent, comme certaines des paysannes roumaines, deux tabliers (fota, en roumain), l'un devant, l'autre derrière, alors que le reste des femmes bulgares portent la jupe faite d'une seule pièce. Ces aborigènes manifestent quelque fierté à se dire „Hircoï“, mais le mot prend dans la bouche des Bulgares, habitants des villes, un sens péjoratif ; „hircoï“ c'est le rustre, le nigaud „Dummkopf“. Dans la région de Vidin, le mot a le même sens persifleur. On ne rencontre guère, surtout dans certaines régions, des mariages entre Hircoï et Bulgares.

M. Milétitsch déclare qu'il ignore l'étymologie de ce mot : „Die Etymologie des Wortes ist dunkel“ (pp. 21-22).

Ces Hircoï, au dialecte bulgare, intéressent au plus haut degré M. Milétitsch, car ils ne sont, à son avis, que le reste de l'ancienne population autochtone bulgare, des campagnes septentrionales de son pays.

Les Hircoï, population clairsemée, occupent généralement le Nord-Est de la Bulgarie, s'étendant à l'Ouest jusqu'aux approches de Sichtov et, au Sud, jusqu'à une ligne qui de Trnovo irait à Varna, étant empiétée sur certains de ses points.

Mais il existe, à l'Est de la Bulgarie, une région où M. Milétitsch ne parvient à découvrir nulle trace de l'élément autochtone bulgare des Hircoï. Cette région est limitée au Sud par la vallée de la Provadia, à l'Ouest par une ligne qui de la vallée de la Provadia monte directement vers le Nord, jusqu'au Danube, enfin, au Nord et à l'Est, par le Danube et par la Mer : „Man kann die besagte neucolonisierte Gegend genauer begrenzen, wenn man das Thal von Provadia vom Meere bis zur Stadt Provadia, als südliche, eine verticale Linie gezogen von der Donau bis zur Stadt Provadia als westliche, und die Donau selbst und das Schwarze Meer als nördliche und östliche Grenze ansetzt“ (p. 19).

Autrement dit, c'est notre Dobrogea elle-même, avec quelques kilomètres en plus !

n

Enfin, à l'Ouest même de cette région, c'est-à-dire jusqu'à la voie ferrée Rouïtschouc-Varna, M. Milétitsch affirme ne pas pouvoir trouver trace de l'élément autochtone bulgare (p. 20). Ce n'est qu'au Sud de la voie ferrée Varna-Razgrad qu'il rencontre çà et là quelques vestiges des Hircoï: „Erst südlich von dem Provadiathale oder besser gesagt von der Eisenbahnlinie zwischen Varna und Razgrad, haben sich *hie und da* Reste der alteinheimischen bulgarischen Bevölkerung erhalten“ (p. 20). M. Milétitsch donne des éclaircissements complets et circonstanciés pour chaque village dans sa „Staroto nasélnié ve severoïztotschina Boulgaria“, qui traite de l'ancienne population du Nord-Est de la Bulgarie.

Avant 1877, l'élément bulgare était absolument insignifiant dans les districts d'Osman-Pazar et d'Eski-Dschoumaïa „das bulgarische Element in diesen Bezirken war vor dem letzten türkischen Kriege *ganz unbedeutend*: *nur hie und da hat er sich zwischen den Türken erhalten können*“ (p. 25) il ne put persister que çà et là parmi les Turcs.

Il en est de même dans le district de Popovo: „auch in diesem Bezirke ist das altansässige bulgarische Element *sehr unbedeutend*“ (p. 25).

Dans les districts de Varna et de Baltschik, la population bulgare descend des colons, originaires de Thrace et des Balcans, venus s'établir dans ces régions à partir de la fin du XVIII-e siècle „*besteht die ganze bulgarische Bevölkerung aus Colonisten die sich nach und nach vom Ende des XVIII. Jahrhundert aus Thracien und aus dem Balkan angesiedelt haben*“ (p. 26).

Dans le département de Dobritsch, les Bulgares, originaires de Thrace et des Balcans, sont venus s'établir lors des colonisations récentes „In diesem Bezirke konnte ich keine Spuren des o-Dialektes entdecken, und das erklärt sich durch die oben hervorgehobene Thatsache, dass *die Bevölkerung hier aus lauter neuen Colonisten vom Balkan und Thracien her besteht*“ (p. 27).

Dans les circonscriptions de Silistrie, Courtbounar, Accadinlar et Turtucaia, on rencontre, à côté des masses tur-

ques, un certain nombre de Bulgares fixés depuis peu dans la région „*lauter neuieren Datums*“ (p. 27) Ce sont les Bulgares jadis réfugiés en Russie et retournés ensuite ici. Leur langage est fort mélangé, car ils viennent de partout: de Iamboli et d'Andrinople, des Balcans, de Razgrad, Choumla et Provadia.

A son grand étonnement, „*zu meiner Verwunderung*“ (p. 28), M. Milétitsch découvre quelques restes de Hircoï, connus ici sous le nom de *Grebenci*, ainsi appelés d'après le nom d'une parure que les femmes portent dans leurs cheveux. Malheureusement ce ne sont point des indigènes, mais des immigrés. Certains viennent de Roumanie, du village de Ciocăneștii-Sirbi, département de Ialomitza, d'où ils ont passé, après 1877, dans les villages de Haskioï et Dëimouzlar. On rencontre également des Hircoï d'une immigration récente dans certains villages du Quadrilatère, tels: Popina, Vetreni, Srebrna, Aïdemir, Calipé-trovo, Keutschuk-Kaïnardschi; enfin à Almaliu, dép. de Constantza. Toujours dans le Quadrilatère — village de Toptschi et Hadir-Tschébi — les Hircoï sont allés se fixer dans les maisons des Turcs qui abandonnaient le pays; il en fut de même à Garvan et Hodschakeui (circonscription Acadinlar) et à Caraorman (dép. de Silistrie). Dans la circonscription de Turtucaia on rencontre des Hircoï dans les villages suivants Cadikeui, Starsmil, Sarsinlar, Bélitza et Dénizler; il y en a quelques uns à Spantschévo et Breslen. (p. 29).

En ce qui concerne la *Dobrogea roumaine*, M. Milétitsch affirme que tous les Bulgares qui l'habitent sont originaires de diverses régions „*dass die ganze bulgarische Bevölkerung Dobrudjas aus verschiedenen Colonisten besteht*“ (p. 30). Certains sont originaires des environs de Varna, de Choumla, de Provadia, Preslav et Razgrad. M. Milétitsch trouve des Hircoï — *Grebenci* et des *Sicovci* — à Almaliu (Constantza); il y a de *Sicovci* aussi à Esehioiu; à Galitza ils sont mélangés avec des émigrés de la région de Sliven. Dans le département de Tulcea, il y a à Congaz, nous dit M. Milétitsch, des *Sicovci*, dont certains sont originaires de Gébéné; près de Varna, certains autres de Cercovnia

(distr. de Provadia). A Cerna, il y a des Bulgares de Dragoïévo (distr. de Preslav), de Smiadovo et de Rich. A Ceamurlia-de-sus ils viennent de Crivna et de Ravna, dans les Balcans; à Ceamurlia-de-jos, de Dragoïévo (Preslav) et de Iambol (Thrace). A Paşa-Cișla et Casapchioiu ils viennent également de Dragoïévo, Smiadovo et de Thrace. Il y a enfin des Bulgares Sicovci aussi à Sarighiol.

Mais M. Milétitsch n'arrive à découvrir nulle part, dans la Dobrogea roumaine, des Bulgares aborigènes, ce qui est d'ailleurs naturel, étant donné qu'on n'en trouve pas—ou si peu—dans le Quadrilatère et le Nord-Est de la Bulgarie. En effet, M. Milétitsch donne pour absolument certain (p. 19) le fait qu'en dehors des Gagovtzi et des Grecs, tout le reste de la population chrétienne des districts de Varna, Baltschik, Dobrici et en grande partie celle de Novi-Pazar, Provadia, Courtbounar et Silistrie, de même que celle de toute la Dobrogea (nous verrons plus loin s'il en est ainsi), est une population de colonisation récente: „Es ist aber Thatsache, dass ausser diesen Gagauzen, ausgenommen noch die wenigen griechischen Colonien, die ganze christliche Bevölkerung in den Bezirken von Varna, Balcik, Dobrici, und zum grossen Theil in Novi-Pazar, Provadija Kurtbunar und Silistra, sowie in ganz Dobrudza, sich als neu colonisiert erweist“

Les Bulgares qui habitent le Nord-Est de la Bulgarie, sont tous originaires de Roumélie, de Thrace et des Balcans, comme l'affirme M. Milétitsch lui-même. „So geschah es dass die bulgarische Bevölkerung in Nord-Ost Bulgariens, speciell in Dobrudza und in den Kreisen Varna, Silistra und Sumen, überwiegend aus Süd-Bulgarien und den Balkangebirgsgegenden (Stara Planina) her stammt“ (p. 13).

Nous devons donc remercier M. Milétitsch de nous avoir rendu un grand service en nous apprenant que „surtout en Dobrogea et dans les cercles de Varna, Silistrie et Chotmla“ les Bulgares sont venus après coup autour d'une population aborigène, formée, dans le Quadrilatère, de Gagovtzi, Grecs et Turcs, et dans la Dobrogea, en tant que population chrétienne, des anciens habitants rou-

ainsi de la province, comme nous l'avons montré dans un article sur la toponymie de la Dobrogea. En effet, en dehors des villages à noms roumains, nous trouvons dans l'ancienne toponymie de notre Dobrogea encore 1.200 noms de collines, vallées, cours d'eau, forêts, croix il n'y a que 27 noms bulgares, dont certains ne sont que les formes bulgarisées des noms turcs, certains autres sont à moitié turcs et d'autres enfin sont sujets à discussion. Cela confirme les affirmations de M. Milétitsch ; cela prouve, encore un fois, que dans la Dobrogea les Bulgares sont hôtes dans un pays où les Roumains et les Turcs constituent la population aborigène.

Ajoutons pour notre édification que toute la moitié orientale de la Bulgarie et de la Roumélie, à quelques exceptions près — celles-là aussi de date toute récente —, a une toponymie exclusivement turque.

En ce qui concerne le nombre des villages roumains de la Dobrogea, M. Milétitsch aurait pu prendre ses informations dans les statistiques publiées par nos préfectures départementales celle du département de Tulcea est la meilleure du pays, paraissant régulièrement tous les ans. Pour 54^o/_o Roumains — dont bon nombre sont des éléments aborigènes, comme l'indiquent la toponymie, le costume, le dialecte et les traditions —, nous trouvons 14^o/_o Bulgares à peine, habitant une région dont la toponymie est turco-roumaine ¹⁾. Avec le reste de la population slave — Russes et Lipovans —, ils fournissent le quart à peine de la population de Dobrogea.

Sur 74 villages roumains du département de Tulcea, 19 sont — abstraction faite d'une ou deux familles d'origine étrangère — entièrement roumains 55 ont une majorité d'habitants roumains, par rapport au reste de la population prise en bloc par contre, il n'y a pas de villages entièrement bulgares ; il n'y a que 16 dont la population soit en majorité bulgare. Quant aux autres villages du département, on ne rencontre, pourrait-on dire, aucun

1) Je cite le cas du village roumain Frecățel, où les Bulgares, venus en nombre de plus en plus grand, ont fini par former la majorité.

dont la population ne comprenne une minorité roumaine ; par endroits, cette minorité égale presque la moitié de la population totale. Le département de Constantza est un département roumain de notre pays ; sa situation, à ce point de vue, n'est pas inférieure à celle d'Ifov, par exemple, de Bacău, ou de Roman. Le nombre des villages purement roumains et de ceux dont la population est en majorité formée par des Roumains, est considérablement plus grand que celui du département de Tulcea. L'élément bulgare y est presque imperceptible. On ne le trouve que dans quelques villages du Nord-Est du département, sur la route qui mène à Babadag, puis à Tuzla, sur le bord de la Mer, et dans quelques villages situés dans le coin avancé de Silistrie. Partout ailleurs, rien que des Roumains ; en outre les misérables villages tartares, à population insignifiante, du côté de la Mer, et les quelques colonies dispersées d'Allemands.

Dans ses recherches philologiques M. Milétitsch aurait pu trouver la vérité il l'aurait trouvée aussi dans la carte ethnographique allemande publiée, au cours de la guerre actuelle, par la plus importante revue géographique de l'Allemagne „Petermanns Mitteilungen“. En prenant mieux ses informations, M. Milétitsch, le savant-professeur de Sofia, n'aurait plus risqué de voir la rédaction de la „Vossische Zeitung“ faire ses plus expresses réserves en publiant son article, l'article aux 15 villages roumains dans toute la Dobrogea !

Et, maintenant, M. Milétitsch, permettez-nous de vous montrer le travail accompli par les Roumains dans la province. Voici d'abord le Quadrilatère que de changements dans les trois ans de domination roumaine ! Toute la région fut douée de routes—et des meilleures—, comme il n'y en eut point pendant les trente-cinq ans d'administration bulgare ; une nouvelle voie ferrée, puis partout dans les villes des constructions, des édifices, qui n'existaient pas, que je sache, avant 1913. Tout cela est le fruit de notre travail, dans un intervalle de trois ans à peine. Mais passez l'ancienne frontière de la Dobrogea. Qu'est-ce donc que je vois ? diriez-vous. Est-ce un miracle ? Un pont fantastique, une immense dentelle accrochée par un

bout au Bărăgan et par l'autre aux rochers des hauteurs de Cernavoda : c'est le deuxième pont du monde, en ce qui concerne la longueur. Il y a quelques années, avant que l'Amérique eût pris les devants, il était le premier au monde. Mais quelle est cette ville florissante, bâtie sur cette pointe avancée dans la Mer ? C'est Constantza, c'est la ville qui, de toutes les villes roumaines prospéra le plus rapidement sous notre administration. Jadis, ce n'était qu'une bourgade turque, aculée à la Mer, sans commerce, sans un seul édifice important, battue par les vagues aujourd'hui Constantza est une parure pour la Roumanie. Et les beaux palais qui se mirent dans l'eau ? Là, avant l'annexion, un pauvre Turc battait avec nonchalance quelques épis égrenés par le vent. Et les magnifiques silos du port, et la haute digue de pierre qui arrête la furie destructrice des vagues ? Regardez aussi la plaine et comptez-y les centaines de voies ferrées avant nous, ce n'était qu'un borbier. Les bords croulants des côtes alimentaient cette masse de fange. Plus loin, les gros piliers de béton attendaient les bâtisses monumentales, demandées par l'essor de notre économie nationale, auquel votre convoitise veut maintenant couper les ailes. Le bon Dieu, dans sa miséricorde, vous donna un port beaucoup plus favorisé que notre Constantza c'est Varna. Qu'en avez-vous fait au cours des quarante années que vous le possédâtes ? Je ne sais qu'une chose : c'est que Varna ne saurait même de loin être comparée à Constantza, qui, elle, osa suivre les traces d'Odessa.

Considérons aussi l'intérieur de la province. Les hautes tours des églises du département de Tulcea font penser aux monastères ou aux cathédrales. Or, ce ne sont que les saintes demeures, pieux hommages de reconnaissance que nos paysans consacrèrent à Dieu, pour le remercier du bien-être dont ils jouissent. Il y a aussi le vieux monastère de Cocos, situé dans la belle région des vignobles et des sites enchanteurs ancienne fondation roumaine avec des inscriptions sur les grosses plaques de pierre ; les moines y prient dans la langue de leurs ancêtres de pure race roumaine. Les routes sont admirables : blanches et unies, elles s'étendent au loin comme d'ivamen-

ses bandes de toile. Ce sont les meilleures routes du royaume de Roumanie. Les paysans sont sains, travailleurs et patriotes ; les appétits des pays voisins les épouvantent. Quelques départements seulement du reste du royaume ont proportionnellement moins d'illettrés que la Dobrogea, et tous les paysans ont leur terre, leur bien et sont d'excellents citoyens roumains.

Faut-il encore parler du travail intellectuel qui y fut dépensé ? Il n'y a pas une région en Roumanie qui ait attiré plus de chercheurs que la Dobrogea. Des archéologues qui mettent au jour les traces d'une ancienne civilisation gréco-latine et les vestiges des villages daces, des „davae“ de nos ancêtres, jusqu'aux géologues, économistes et géographes, qui viennent en foule étudier le passé et le présent de cette terre, ses richesses matérielles et l'âme de ses habitants, tout montre combien profondément la Dobrogea est entrée dans notre coeur, quels torrents de haine, quelle soif de vengeance nous mettraient dans l'âme ceux qui oseraient nous l'arracher.

En résumé, nous venons de voir le résultat de notre travail là-bas.

Nous n'avons rien rencontré de pareil dans le Quadrilatère, qui fut pendant trente-cinq ans aux mains des Bulgares, et nous pensons que M Milétitsch lui-même n'a rien vu de pareil dans la région où ses compatriotes sont venus s'établir après-coup, autour des masses aborigènes des Turcs, des Gagovtzi et des Grecs.

C'est pourquoi nous avons raison de dire qu'il est parfois du plus grand intérêt de savoir ce qui se passe dans la maison d'un homme qui trouve que tout va mal dans la vôtre !

*

„Parce que *rien* n'a été fait pour cette province depuis l'occupation roumaine...

Nous ajoutons

...parce que, ce n'est pas pour les mieux administrer qu'un bandit vous dépouille de vos biens...

...parce que notre Dobrogea est absolument étrangère et à votre pays et à votre peuple.

2-ème PARTIE

ÉTUDES

La Dobrogea pour la Bulgarie et pour la Roumanie

par G. VĂLSAN, Professeur à l'Université de Jassy

La Dobrogea, comme unité géographique, n'est que la Scythie Mineure des anciens, c'est-à-dire la province comprise entre la Mer Noire et le Danube, limitée au Sud par les vallées de Provadia et du Lom-Blanc (ligne Varna-Roustschouk) ; c'est un plateau qui, dans son centre (ligne Cernavoda-Constantza), ne mesure pas 80 m. de hauteur et qui, vers le Nord et vers le Sud, s'élève à 500 m. Cet immense siège étrusque est formé au Nord par une chaîne de montagnes fortement corrodées — la chaîne hercynienne des géologues, — indépendante de toutes les régions montagneuses les plus proches. Il s'appuie au Sud d'un anticlinal dont la voûte a été percée par les eaux de la Provadia, du Camtschic et du Lom-Blanc : ces derniers, avec leurs affluents, ont creusé une forte dépression qui borde le plateau de la Dobrogea. Le voyageur qui, venant du Sud, a passé le cours marécageux du Camtschic, rencontre une falaise boisée, haute de 150 à 300 mètres, à peine entamée par les quelques petits torrents, affluents de la Provadia. La direction des cours d'eau indique, elle aussi, que l'on se trouve aux abords d'une région nouvelle ; en effet, alors que le Camtschic, la Provadia et le Lom-Blanc coulent presque de l'Est à l'Ouest, sitôt que l'on s'avance sur ce plateau de la Dobrogea, les vallées se dirigent surtout vers le Nord, perpendiculairement aux premières ¹).

1) Le nom de Dobrogea n'a jamais été donné à tout le territoire que nous venons de décrire. Vers 1350 „Terra Dobroticii“ désigne plutôt les régions méridionales de la Scythie Mineure. La population

La situation de la Dobrogea, ainsi que sa physionomie géographique sont d'une grande importance pour le rôle que cette province peut jouer dans la vie des deux pays voisins : la Bulgarie et la Roumanie.

Pour la Bulgarie, qui possède à la Mer Noire une longue côte garnie de golfes profonds parfaitement abrités, et à la Mer Egée une façade sur l'une des zones d'intense circulation du monde, la Dobrogea n'est qu'une péninsule isolée, excentrique, une étroite pointe avancée de 150 km. entre la Roumanie et la Mer. La côte de la Dobrogea, lisse, presque partout ensablée, est loin d'avoir la valeur de la côte orientale, si bien articulée, de la Bulgarie. De plus, les communications entre la Bulgarie et la Dobrogea sont rendues difficiles, du côté de la Mer, par la falaise qui limite la province sur les trois quarts de sa largeur, et, du côté du Danube, là où cette falaise descend jusqu'à disparaître, par de nombreuses vallées assez profondes pour constituer un obstacle à toute route qui, de Bulgarie, viendrait aboutir de ce côté-ci.

A supposer que ces obstacles seraient surmontés, la Dobrogea, par sa position excentrique à la Bulgarie, ne sera jamais réellement, organiquement reliée à ce dernier pays. Toutes les lignes de navigation de la Mer Noire étant dirigées vers le Bosphore, la Bulgarie devrait faire un grand détour pour utiliser Constantza ; elle préférera le port de Varna (situé à 120 km. plus au Sud), et celui

appelé „Dobrogea“ la steppe du centre — on rencontre la même acception, vers 1677, dans le Palatinat de Kulm — ; les hautes régions boisées du Nord et du Sud portent l'ancien nom turc de Déliorman.

Voy. les articles de M. Brătescu, dans ce même recueil. Ce n'est qu'aux discussions de San-Stefano, que la Russie offrait à la Roumanie la Dobrogea, dans l'acception morphologique du terme, c'est-à-dire jusqu'à la ligne Roustschouk-Varna. Le traité de Berlin donne le nom de Dobrogea à la province limitée au Sud par la ligne conventionnelle Silistrie-Ilanlic ; enfin le traité de Bucarest porte cette frontière plus au Sud, jusqu'à la ligne Turtucaia-Écréné.

La Dobrogea, telle que nous la possédâmes de 1878 à 19'6, a une superficie de 15.536 kmc. dont le delta, compris entre les bras de Chilia et de St. Georges, 2.690 kmc. La paix de Bucarest arrachait à la Roumanie outre le quadrilatère acquis par la paix de 1913 (7.609 kmc. avec 230.883 habitants — en 1915 —, en majorité Turcs et Tatars), 12.846 kmc., avec 400.000 habitants environ — en 1915 —, en majorité Roumains.

de Bourgas (à 200 km. au Sud de Constantza). En ce qui concerne les communications avec la Russie, la voie du Danube et la voie maritime par Varna et Bourgas demanderont toujours beaucoup moins de frais que la voie, en grande partie continentale, de Constantza. Le port de Constantza, qui, dans notre possession, est le débouché de toute la Roumanie — nous en avons fait le second port de la Mer Noire —, perdra sa prospérité par la force même des choses, étant réduit à jouer le rôle de débouché pour la seule zone comprise entre la Mer et le Danube, et encore fortement concurrencé par Varna ¹⁾.

Si l'importance de la Dobrogea pour la Bulgarie est presque nulle (nous ne nous occupons pas pour le moment de la solution transitoire d'un condominium des Puissances Centrales), la possession de cette province est une condition essentielle du développement normal de la Roumanie. La Dobrogea est le support fixe de toute la bande de territoire adossée aux Carpathes, qui constitue le reste du royaume. Pour peu que l'on considère l'histoire de ces régions, l'importance de la Dobrogea pour notre pays apparaît d'une manière indubitable. Les Grecs, premiers commerçants du monde, puis les Romains, les Byzantins et finalement les Turcs, qui possédèrent tour à tour le littoral et le bord du Danube de l'ancienne Scythie Mineure, dominèrent et eurent en mains tout le commerce des pays compris entre le Danube, les Carpathes et le Dniester. Et l'on ne saurait parler d'une réelle indépendance économique de ces régions qu'à partir de l'époque où la Dobrogea leur fut réunie. Cet argument prend d'autant plus de force, que la Mer est d'une importance capitale dans la vie des États modernes. Elle offre le plus avantageux moyen de transport que l'on connaisse jusqu'à nos jours; elle est une immense route libre, ouverte à tous les navires commerciaux du monde. Les

1) L'argument bulgare selon lequel la Bulgarie n'aurait point la circulation assurée sur le Danube, tombe par l'internationalisation du fleuve, ouvert à toutes les flottes commerciales. Jamais la Roumanie ne manifesta le moindre désir d'accaparer cette voie fluviale, et depuis qu'il existe, dans la question du Danube, une politique roumaine, nous demandâmes toujours l'internationalisation.

États privés d'accès direct à la Mer sont condamnés à être les satellites de leurs voisins plus favorisés.

La Dobrogea constitue un facteur essentiel dans le rapide développement de la Roumanie moderne. C'est, pour notre pays, l'unique issue possible vers le reste du monde. Et tel est le rôle que cette province est appelée à jouer, tout aussi bien en vertu de sa position de terre comprise entre la Mer et le reste du territoire roumain, qu'en vertu de sa conformation géographique. En effet, la chaîne montagneuse du Nord et la falaise du Sud constituent une réelle défense pour le centre, plus bas, à l'endroit même où la Dobrogea est plus étroite et où la vallée la plus profonde de toute la province, celle de Cara-Sou, offre un excellent passage entre les plaines roumaines et *le seul point* du littoral où il était possible de créer un port: Constantza¹⁾. L'obstacle entre le reste de la Roumanie et la Dobrogea, c'est-à-dire la zone inondable du Danube, a été surmonté par notre persévérance. Le beau pont de Cernavoda constitue un lien indissoluble entre la Dobrogea et le reste du pays.

La Roumanie ne saurait trouver en Bessarabie un port de compensation pour la perte de Constantza. La côte bessarabienne est presque complètement ensablée. Le seul port un peu plus important, Cetatea-Albă (Akkerman), est, non seulement placé sur une frontière qui peut devenir hostile, mais se trouve au fond d'un hâvre (liman), peu profond, presque bloqué par le sable à son entrée de plus, la proximité d'un grand port étranger (Odessa), pourvu de tous les perfectionnements de la technique moderne, lui serait d'une concurrence redoutable.

D'ailleurs, Cetatea-Albă, aussi bien que tout autre port que l'on pourrait créer sur la côte bessarabienne, présente d'autres nombreux inconvénients. Cetatea-Albă

¹⁾ D'Odessa à Varna, tout le long de la côte ensablée et inaccessible aux gros bâtiments, on ne trouve pas, en dehors de Constantza, un seul emplacement favorable à la création d'un port (voy. les articles de M. Brătescu). Même celui de Constantza, à peine protégé par un petit cap, où s'élève un seul quartier de l'actuelle ville, est assez médiocre. C'est uniquement le travail et la dépense roumaine qui firent de Constantza ce qu'elle est aujourd'hui.

se trouve à 250 km. au Nord de Constantza; l'extrémité sud de la côte bessarabienne est à 190 km. de Constantza. De sorte que, pour arriver à un port roumain, l'entière production de la Valachie, qui serait forcée d'emprunter la voie continentale — la seule possible à l'époque du gel du Danube — devrait faire un détour de plusieurs centaines de kilomètres. La difficulté est d'autant plus grande, qu'il n'existe pas une voie ferrée qui traverse le Sud de la Bessarabie; la construction d'une telle voie demanderait d'énormes sacrifices, car elle devrait couper le lit si large du Pruth et les nombreuses vallées du Boudschac. Cetatea-Albă ne saurait desservir avec avantage que les trois quarts, tout au plus, de la Bessarabie et un quart du Nord de la Moldavie. Pour le reste de la Bessarabie, la voie du Danube est préférable; quant au reste de la Moldavie et toute la Valachie, tous leurs produits ne sauraient s'écouler normalement par les vallées et le réseau ferré existant, que vers un seul port, celui de Constantza.

La Roumanie, si on lui arrache la Dobrogea et si elle ne peut pas utiliser librement la voie du Danube — soit à cause des obstacles naturels, soit par suite d'un régime qui ne serait point strictement international, — n'a plus devant elle que deux possibilités; recommencer un long et rude travail pour créer de toutes pièces un réseau ferré approprié et un nouveau port pourvu de l'outillage moderne, sur une côte défavorable — port qui ne desservirait qu'un tiers du territoire roumain le plus pauvre — ou bien de faire passer ses richesses sur le pont de Cernavoda et de les envoyer vers le port moderne de Constantza, créés tous les deux par nous, au cours de vingt années de travail, et actuellement convoités par un État pour lequel la Dobrogea n'e serait qu'une annexe dépourvue d'articulation.

Nous arracher la Dobrogea, ce n'est pas seulement vouloir ignorer tous les droits historiques, ethniques et de civilisation, c'est vouloir atteindre la vitalité même du peuple roumain.

(«Neamul Românesc.»)

Droits bulgares et roumains sur la Dobrogea

par G. VÂLSAN, Professeur à l'Université de Jassy

I. Droits historiques

L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ne pouvaient invoquer, ni l'une, ni l'autre des droits à la possession de la Dobrogea. Les quelques villages habités par des agriculteurs allemands (8.490 habitants en 1911), de colonisation récente, n'exercèrent aucune influence ni au point de vue ethnique, ni au point de vue de la civilisation. Le rôle de l'Autriche-Hongrie dans les affaires de cette province se borna à la protection accordée par le consul autrichien de Hirşova aux bergers roumains de Transylvanie, attirés par les beaux pâturages de la province. La Turquie, qui eut la Dobrogea pendant cinq cents ans et la colonisa avec des Turcs et de Tatars, s'en trouve aujourd'hui séparée par toute l'étendue de l'État bulgare. Au cours des cinq siècles de sa domination, la Turquie fit de la Dobrogea un poste avancé, d'où elle pût en même temps surveiller et exploiter les Principautés roumaines. Si l'ancienne domination gréco-romaine laissa à la terre de la Dobrogea des vestiges que l'on rencontre à chaque pas, tels les monuments, les routes, les ruines de belles cités, qui lui donnent un certain aspect classique, les cinq cents ans de domination turque ne lui laissèrent, véridique symbole d'une pareille domination!, que les innombrables cimetières qui couvrent de leur tristesse les côtes brûlées par le soleil, et quelques rares fontaines, dont les dalles sculptées en feuilles d'acanthé portent des inscriptions grecques et romaines, dalles trouvées au gré des fouilles et réveillées après le sommeil de siècles que leur accorda la nature.

Ainsi donc, par suite de leur voisinage immédiat et de leurs relations avec cette province, seules la Roumanie et la Bulgarie peuvent parler de leurs droits à la possession de la Dobrogea. Nous examinerons quels sont

les droits de ces deux pays, *au point de vue historique*.

Nous ne remontons point à l'époque reculée des Daces et à celles des Gréco-Romains. Remarquons cependant que, si l'on peut parler d'un héritage des Daces et des Romains, ce n'est assurément pas aux Bulgares qu'il revient.

La Dobrogea, de même que la Transcaucasie, fut au moyen-âge, par sa situation même, un lieu de passage des septentrionaux vers la lumière éclatante de Byzance.

Comme tant d'autres barbares, les Bulgares *passèrent* par ici (678) ¹⁾, pour aller s'établir dans la région de Varna d'abord, autour de Preslav ensuite, et plus au Sud encore, près d'Ochrida. Leur première apparition dans la Scythie Mineure et leur fixation dans les régions Nord-Est de la Péninsule balcanique eurent pour conséquence l'appellation de ces régions, au moyen-âge, du nom de Bulgarie. Mais on peut facilement comprendre que la Dobrogea n'exerçait aucun attrait sur ces hordes de guerriers qui n'avaient d'yeux que pour le mirage de la ville impériale, au copieux butin possible. Le passage des Bulgares eut si peu d'importance politique qu'immédiatement après, la Dobrogea apparaît avec la même organisation militaire, commerciale et même religieuse byzantine. Les cités qui jalonnent le Danube et la Mer continuent, bien qu'avec moins de vigueur, leur vie grecque. Un „commandant des villes de l'Istros“, byzantin a cent vaisseaux à sa disposition. Après l'ancien évêché de Tomis, on trouve une Métropole grecque à Silistrie. La domination byzantine, réorganisée, réapparaît pour la dernière fois en 1150, mais même après cette date les traces de cette domination persistent dans l'organisation religieuse. Varna, Gérania-Dichpoudac, Écréné, Cavarna, Chilia, Silistrie sont des possessions du Patriarche de Constantinople, qui jouit du revenu de ces villes jusqu'au XV-e siècle. Dès que la ville de Silistrie tombe dans la domination du Tzarat bulgare (XIII-e s.), la Métropole de cette ville trouve une

1) C'est ce passage qui donna le motif aux historiens bulgares de considérer la Dobrogea comme „berceau du peuple bulgare“. Voy. „Les Bulgares dans leurs frontières historiques, ethnographiques et politiques, Atlas, avec préface de D. Rizoff“, Berlin, 1917.

rivale dans l'évêché de Vicina, près des bouches du Danube, évêché qui a les deux rives du fleuve et est en relations directes avec l'Empereur byzantin et le Patriarche —, ce qui prouve que ni à cette époque-là la Dobrogea septentrionale ne dépend pas des Bulgares ¹⁾.

Aucun des Tzarats bulgares — y compris le Tzarat „roumano-bulgare“ — *ne laissa des traces d'une réelle domination dans la Dobrogea*. Et, même si l'on rencontre, non pas dans cette Dobrogea, mais dans les régions voisines, quelque „seigneur“ d'origine bulgare, il est toujours dans la dépendance de l'Empereur byzantin. Citons, par exemple, Myltzès, seigneur de Mésembrie et d'Anchiale (sur le golfe de Bourgas): il dépend de l'empereur et, à sa mort, ses possessions reviennent à la Couronne byzantine. Telle fut également la situation de Dobrotitsch, à partir de 1350 environ. Il est appelé „despote“ de Varna et des alentours, titre que pouvait lui donner seul l'empereur. Ivanco, le fils de Dobrotitsch, n'a plus le droit de s'intituler „despote“ il perd Silistrie et Varna, qui sont incorporées au Tzarat bulgare de Trnovo, et ne garde qu'une faible portion du littoral, dont la population mélangée est formée en premier lieu par des Grecs.

La persistance d'une population roumaine et d'une *domination* roumaine n'est point rare, même à cette époque reculée où la Dobrogea traverse une phase de petits Voévodats semblables à ceux qui peuvent être certifiés historiquement au XIII-e siècle dans les pays roumains de la rive gauche du Danube.

Parmi les seigneurs de la Dobrogea, au XI-e siècle, les sources byzantines parlent d'un Satza-Saccea, seigneur du voisinage de Vicina. Que cette Vicina fût située sur l'emplacement de l'actuel Măcin ou sur celui de Tulcea, Isaccea n'en était pas du tout éloignée. Et il est fort probable, comme le croit M. Iorga, que le nom d'Isaccea vient plutôt de celui de Saccea, que de celui d'Isac. Citons à l'appui, le nom que lui donne en 1595 Paul Giorgio: Sassancci (sans l'i initial) et celui sous lequel

1) Voir N. Iorga, „Droits nationaux et politiques des Roumains dans la Dobrogea“, Jassy 1917.

la désigne en 1850 J. Ionescu de la Brad: *Saktscha*, ainsi que le nom que lui donnent aujourd'hui encore bon nombre de Roumains de la Dobrogea: *Saccea* ¹⁾).

Un autre seigneur de même origine est Tatos, maître de Silistrie, qui n'est, semble-t-il, différent de *Tatul*, nom actuel de certaines familles roumaines de Dobrogea (cf. le village de Tătulești, dans le département de l'Olt). Anne Comnène parle, en 1096, d'un „Budilă, seigneur des Valaques“, qui avertit l'empereur Alexios que les Cumans ont passé le Danube. Ailleurs nous trouvons le nom d'un Chrysos, Hirsu, de nationalité valaque (Nicétas Choniatès, en 1197) que l'Empereur veut arrêter parce qu'il pille avec les Scythes les villes thraces. M. Iorga rapproche la nom de Hirsu de celui de Hirșova. Un fait également caractéristique est qu'en 1166 (date corrigée par M. Oniciu) l'empereur Manuel Comnène voulant attaquer la Hongrie, divise ses armées en deux groupes et destine à l'attaque qui devait avoir pour base „les régions voisines de la Mer Noire“ les groupes dont faisaient partie „un nombre énorme de Valaques, qui, dit-on, sont des colons des Italiens“ (Cinnamos) ²⁾. En effet, ces Valaques connaissaient mieux la région qu'ils l'habitaient et y avaient leurs propres organisations.

Au Nord des Balkans, sans autre indication plus précise, — donc aussi dans la Dobrogea —, les Valaques sont fort souvent cités par Anne Comnène, par Cinnamos, Nicétas Choniatès, Villehardouin, les voyageurs arabes, etc. Villehardouin par exemple, contemporain de Joannice, empereur des Roumains et des Bulgares, décrivant l'armée de ce dernier, ne donne aucune indication exacte sur les éléments qui la composent, ou bien note seulement qu'elle était formée de Valaques et de Cumans (qui habitaient au Nord du Danube). Une seule fois il dit que cette armée était formée de Valaques et de Bulgares. Il ne cite qu'une fois les Bulgares seuls, en précisant bien la région les Monts Rhodope. M. Philippide, auquel nous empruntons ces observations (ouvr. cit., p.

1) De la même famille de noms que *Dracea*, *Stârcea* ?

2) Nos empruntons la traduction de A. Philippide, „Barangii în Istoria Românilor, „Viața Românească“, LX (1916), p. 234.

235), conclut : „On a l'impression que la population bulgare était fort rare entre le Danube et les Balcans, que ces régions étaient surtout habitées par des Roumains, que l'on ne donnait à Joannice le titre de roi de Bulgarie à côté de celui de la Valachie que parce qu'il possédait des territoires aussi au Sud des Balcans“. Ajoutons qu'au XIV-e siècle *Balica*, dont le nom est, semble-t-il, roumain, était seigneur de Cavarna et qu'à Vicina l'évêque se trouvait à la tête d'une colonie d'„Alani“, que M. Iorga considère comme Valaques.

Ainsi donc Mircea, le Voévode qui vers 1390 est „maître des deux rives du Danube jusqu'à la Mer, prince de Silistrie et despote des terres de Dobrotitsch“, réalisait, non seulement une acquisition politique nécessaire à son pays, mais, peut-être aussi, une conquête justifiée par l'extension ethnique antérieure du peuple roumain. Ces titres sont décernés à Mircea dans les papiers officiels, jusqu'en 1409, et son successeur le porte nominalement jusqu'en 1428.

Mais peut-on tirer de cette époque troublée et obscure des droits historiques réels sur la Dobrogea ? Personne n'exerça sur cette terre, où tout le monde passait et où les populations se mélangeaient, une domination effective et prolongée. L'unique domination bulgare un peu plus importante, celle de Dobrotitsch — despote byzantin, ne l'oublions pas, — ne dura qu'une quarantaine d'années, et rien n'indique qu'elle se fût étendue à la Dobrogea septentrionale¹⁾. Le Tzarat de Trnovo ne réussit pas à prolonger de ce côté sa domination ; il n'eut que Silistrie et Varna, pour fort peu de temps. D'après tout ce que l'histoire nous a enseigné comme vrai, le seul maître de toute la Dobrogea, avec Silistrie et toutes les possessions de Dobrotitsch, fut, lui aussi pour un court intervalle de temps, Mircea, le Voévode de la Valachie, qui était également maître de la Bessarabie méridionale.

De tout ce qui vient d'être dit on peut juger si les

¹⁾ Dobrotitsch réussit, à un moment donné, à prendre Chilia aux Génois, qui la reconquirent aussitôt. Voir N. Iorga „Venise dans la Mer Noire“, dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, année 1914.

droits politiques et historiques des Bulgares sur la Dobrogea sont plus justifiés que les nôtres: En 1393, lorsque Mircea conserve tous ses titres, le dernier des Tzarats bulgares est complètement anéanti par les Turcs. A partir de cette date et jusqu'en 1878, année qui vit naître, avec le concours de la Roumanie moderne, une nouvelle Bulgarie, il ne saurait être question ni d'un État bulgare, ni de droits historiques et politiques bulgares en Dobrogea. Alors que les Roumains ne cessent de combattre contre les Turcs, passent le Danube et détruisent les forteresses ottomanes de la Dobrogea, au temps de Dan II, Vlad Țepeș, Michel-le-Brave, Radu Șerban, en conquérant parfois (sous Michel et Șerban, par exemple) toute la province, les Bulgares n'opposent plus la moindre résistance. Le peuple bulgare, retiré surtout dans les vallées des Balcons, vit d'une vie lente, effacée, sans intérêt historique et, à partir d'une date aussi reculée que 1393, on ne saurait parler tout au plus que de droits *ethniques* bulgares dans la Dobrogea.

Enfin, si, en fouillant les temps les plus éloignés, on croirait trouver des documents à l'appui du „droit historique“, il faut bien se dire que la conquête et la domination *à elles seules* ne sauraient constituer un droit. Si elles ne s'accompagnent pas d'une œuvre de colonisation ou de culture — de civilisation en général — la conquête ou la domination, pour évidentes et pour prolongées qu'elles soient, pour consolidées qu'on veuille les rendre par les traités et leurs signatures, ne constituent qu'un droit fondé sur la force, donc sur la violence et l'injustice.

A ce point de vue, on peut parler d'un droit historique et politique grec, romain, byzantin et roumain moderne en Dobrogea, car les époques de domination de ces peuples marquèrent un progrès et donnèrent une physionomie civilisée à la Dobrogea. Ni les Bulgares, ni les Turcs ne sauraient invoquer un tel droit, car leur domination, factice ou réelle, n'eut d'autre résultat que de détruire la civilisation antérieure, de perpétuer et même d'accentuer un état de demi-barbarie.

Droits bulgares et roumains sur la Dobrogea

II. Droits ethniques

Quel est le fondement des droits ethniques bulgares sur la Dobrogea, et dans quelle mesure sont-ils plus justifiés que les droits ethniques roumains ?

Les vieilles sources historiques ne nous éclairent pas beaucoup à ce sujet. Les vagues indications données par quelque voyageur qui, au gré des routes, regarde autour de lui et note hâtivement ses impressions, ne sauraient nous renseigner sur le caractère ethnique de toute une époque et de toute une province. Elles peuvent tout au plus laisser entrevoir le caractère ethnique général que la Dobrogea garda toujours, à savoir un pays maintes fois transformé en un „desertum“, et, à des époques plus tranquilles, un pays à population variée, mêlée, qui change de physionomie à la suite de chaque invasion. Les voyageurs accordent plus d'attention aux „chrétiens“ qu'aux nationalités. S'ils mentionnent les Bulgares, ils mentionnent simultanément les Roumains, les Grecs, les Arméniens, les Juifs et surtout les Turcs et les Tatars. Il est manifeste que ces derniers constituent la majorité de la population.

Cependant, même dans ces brèves notes de voyageurs, *les Roumains sont mentionnés avant les Bulgares*. Pour 1603, le texte d'Alvise Radibrati nous informe que sur la rive du Danube il n'y a pas d'autres habitants que „dans le village qui s'appelle Dâieni, qu'on peut comparer à une véritable ville, où se sont rassemblés des milliers de Valaques avec leurs familles ¹⁾“.

En 1612, Thomas Alberti parle de *Straggia* (Straja).

¹⁾ J'emprunte beaucoup de ces données à l'ouvrage de N. Iorga „Droits nationaux et politiques des Roumains dans la Dobrogea“, Jassy

„villa grandissima abitata la più parte da Valachi“ et située à l'intérieur de la Dobrogea ¹⁾.

Les Bulgares ne sont pas cités—dans les sources que nous possédons, du moins—jusqu'à Paul d'Alep (1650 environ), si la traduction anglaise, du syriaque, est toutefois exacte. Mention en est faite, d'une manière qui ne soit pas sujette à caution, par un auteur un peu moins ancien, Philippe Stanislavitsch, qui cite les Bulgares de Babadag, à côté des Grecs et, aussi, *des Roumains*.

Il faut d'ailleurs reconnaître que de telles sources sont absolument insuffisantes pour décider s'il y a eu prépondérance des Roumains ou des Bulgares dans la Dobrogea. Mais certaines considérations géographiques et ethnographiques, fondées sur des données permanentes, sont, croyons-nous, susceptibles de jeter quelque lumière sur cette question.

* *

La domination turque dans les Balkans donne une nouvelle orientation à la Dobrogea. La rive droite du Danube reste, comme à l'époque romaine et byzantine, une ligne de défense jalonnée de forteresses—ce sont pour la plupart les forteresses romaines et byzantines, — mais le rôle de cette ligne n'est plus seulement de surveiller, mais surtout de menacer la rive gauche du fleuve. La Dobrogea devient un vaste camp militaire, où une armée se tient prête à envahir à tout moment la Valachie ou le Moldavie, entre lesquelles la province s'enclasse. Ce rôle offensif que l'on donne, pour ainsi dire, à la Dobrogea, n'est pas sans une grande importance au point de vue ethnique. Afin de pouvoir alimenter sans cesse l'armée qui y est nécessaire, on commence dans les régions centrales comprises entre le Danube et la Mer, mais sur-

1917. Je m'excuse de ne point citer cet ouvrage pour ne pas alourdir la lecture de ce chapitre, chaque fois que j'y ai recours.

¹⁾ J. Ionescu, „Excursion agricole dans la plaine de la Dobrogea“. Constantinople, 1850, cite une Straja parmi les villages disparus de la Dobrogea.

tout dans la Dobrogea méridionale et dans toute la Bulgarie orientale, une vaste colonisation avec des Turcs et des Tatars. Les régions de colonisation ne sont point choisies au hasard. Leur choix est déterminé par l'importance stratégique de Silistrie, ancienne place qui devient le centre de toute l'organisation militaire, ce qui montre de quel côté étaient dirigées les visées offensives. En effet Silistrie, située dans le coude Sud-Est du Danube, appuyée en même temps à la Dobrogea et à la Bulgarie — c'est-à-dire à tout le territoire de colonisation ottomane, — défendait la route Choumla-Bazardschic-Carassou-Isaccea (voie de communication avec les steppes tatares de la Russie méridionale) et commandait toute la plaine roumaine ¹⁾. Les autres forteresses turques importantes de la Dobrogea sont Hirşova, Măcin et Isaccea (Oblucița), toutes situées aux importants points de passage en Valachie, Moldavie et Bessarabie. Les places du littoral, ainsi que les ports, perdent leur importance. *Au temps de la domination turque, la Dobrogea n'a de façade que sur le Danube.* Toute l'activité, toute la vie se concentrent de ce côté-ci. Le littoral délaissé, presque désert, n'est plus touché que par de rares bateaux. Il faut que cinq siècles s'écoulent pour que la domination moderne de la Roumanie mette en valeur la côte de la Dobrogea.

Une conséquence importante de la colonisation ottomane est la suivante: le peuple bulgare, déjà éloigné de la Dobrogea vers la fin du XIV-e siècle, fut poussé

1) Le choix de ce centre était également indiqué par la prudence. Tout autre centre de la Dobrogea risquait de voir sa retraite coupée par une incursion dans les forêts du Déliorman, alors que Silistrie, en cas de danger, avait une retraite vers les Balcans, assurée par les mêmes forêts. Aussi, tant qu'une menace directe, de la part des Voévodes roumains, ou indirecte, de la part des Hongrois, Autrichiens, Polonais, ou des Russes, fut possible, Silistrie garda toute son importance. Mais, dès que les Turcs se sentirent à l'abri de toute surprise, c'est-à-dire dès qu'ils réussirent à étendre leur domination à une bonne partie de la rive gauche du Danube, dès que les Voévodats roumains affaiblis n'eurent plus d'armée, et les projets turcs d'encerclément de la Mer Noire furent réalisés par la conquête de Chilia et de Cetatea-Albă (1484), puis par la colonisation du Boudschac de la Bessarabie avec des Tatars (XVII-e siècle), Silistrie céda la place à Babadag, ville sainte des musulmans, située dans la Dobrogea septentrionale: cette fois Babadag devint un centre, non seulement de la Dobrogea, mais aussi du Boudschac.

vers le Sud-Ouest et complètement séparé de cette province, par une importante masse ethnique, tout à fait hétérogène. Tous les voyageurs qui traversent ces régions sont unanimes à dire que la Dobrogea méridionale et la Bulgarie orientale sont habitées par des Turcs et des Tatars. Les cartes ethnographiques modernes, à commencer par celle de Lejean (1861) 1), montrent que les populations musulmanes atteignaient le versant Sud des Balcans et les approches de la ligne Trnovo-Roustchouk, à l'Ouest. En 1880, la première statistique bulgare compte 482.349 musulmans; en 1905, il y en a encore presque 500.000 2). Une population au milieu de laquelle les Bulgares ne pouvaient jouir de conditions de vie favorables — à cause de la religion, de la langue, des moeurs et de la situation sociale, — se maintient donc dans ces régions pendant cinq cents ans. La Bulgarie orientale et une grande partie de la Dobrogea deviennent musulmanes et par l'aspect et par la toponymie.

* * *

Y avait-il des Bulgares dans la Dobrogea au cours des colonisations turco-tatares? Nous n'en savons rien. En tout cas, s'il y en avait, ce ne pouvaient être que des infimes restes, épars dans quelques localités, un peu plus nombreux peut-être que les Grecs, les Arméniens et les Juifs. Et il est évident qu'après la colonisation, ces restes ne pouvaient que difficilement se maintenir et recevoir des forces nouvelles de la masse du peuple bulgare, acculé aux Balcans. Nul motif, nul fait n'était de nature à attirer un plus grand nombre de Bulgares en Dobrogea. En tant que camp avancé, la Dobrogea était une région

1) Nous ne parlons que des cartes ethnographiques qui constituent de vrais documents. Citons dans cette catégorie la carte ethnographique russe, de Mircowicz, la carte Mackensie-Irby (1837), celle de Kiepert (1876): Il n'en est pas de même des cartes de Schafarik (1842) et d'Ami Boué (1847), dressées, en ce qui concerne les Balcans orientaux, d'après des informations vagues, bien souvent étrangères à la réalité.

2) I. Ichirkov, „Die Bevölkerung in Bulgarien“ (Petermann's Mitteilungen, sept. 1911): 488.458 Turcs, 603.867 Mahométans (Turcs Tatars, Tourlacs).

exposée aux invasions qui, de fait, la ravagèrent à plusieurs reprises. Beaucoup plus proche, beaucoup plus ouverte à une expansion ethnique, la plateforme pré-balcanique jusqu'au Danube, libre d'une dense population turco-tatare, offrait d'admirables prairies et de riches terrains cultivables ; les Bulgares réussirent cependant à la coloniser que tard et sans homogénéité. Le peuple bulgare, même de nos jours, n'a pas une grande importance numérique ; rien n'indique qu'il l'eût jamais.

La transhumance pastorale, qui exista dans les Balcons comme dans les Carpathes, ne pouvait prendre, à cette époque-là, de grandes proportions, car elle se serait heurtée à l'entière fondation — pastorale elle aussi — turco-tatare. Les événements politiques et sociaux n'étaient pas de nature à attirer les Bulgares là plus qu'ailleurs ; la Dobrogea ne jouit jamais d'un régime différent de celui de tous les vilayets turcs de la Péninsule balcanique.

Examinons la situation de la Dobrogea par rapport au peuple roumain. Les Turco-Tatars occupaient surtout le centre et le Sud. Ils n'empêchaient donc pas les relations naturelles entre les Roumains et la rive danubienne de cette province intercalée entre la Valachie et la Moldavie. En dehors des colonisations musulmanes, la population de la Dobrogea ne pouvait recevoir de nouveaux apports que des Principautés. Les ports du littoral étaient en pleine décadence, et ce n'est certainement pas de ce côté que de nouveaux éléments pouvaient arriver. La route qui coupait longitudinalement le pays était fréquentée par des commerçants et des hommes d'affaires turcs et autres, qui conduisaient leurs convois *vers le Sud*. Ces commerçants pouvaient tout au plus fournir quelques éléments bariolés à la population des petites villes ¹⁾. Par contre, l'organisation turco-tatare du centre

1) Il y avait probablement des Bulgares et des Roumains parmi eux. Un fait caractéristique est que les Bulgares sont très rarement mentionnés parmi l'élément rural de la province jusqu'au XVIII-e siècle.

ét du Sud constituait un sérieux obstacle pour tout élément qui des Balcans, où la population était d'ailleurs peu dense, aurait essayé de pénétrer dans la province. *La rive droite du Danube se trouve donc sous l'influence directe du peuple roumain.*

En effet, depuis les temps les plus reculés il existait sur la rive opposée du fleuve des villes et des villages roumains. Ceci implique un perpétuel échange, une circulation et une colonisation que ne pouvait fournir nul autre peuple. Les régions des marais de la Ialomitza et de Brăila recevaient les bergers roumains. Au cours des XVII-e et XVIII-e siècles nous voyons les Voévodes roumains confirmer les privilèges accordés aux pères mocans venus de Transylvanie, dans les marais et la Dobrogea. Le Danube, les nombreux lacs et cours d'eau fréquentés par les pêcheurs roumains, doivent à ces pêcheurs leur toponymie roumaine. Les gués de Silistrie, Vadul-Oilor (Hirşova), Macin, Lăţimea et Isaccea facilitaient les communications entre les deux rives. De belles cités florissantes s'élevaient depuis longtemps dans ces régions. (Cetatea-de-Floci, Brăila, Galaţi, Chilia). D'importantes routes fréquentées par les commerçants et les bergers y aboutissaient et portaient les richesses de notre pays vers le Danube; et, plus les Turcs étaient exigeants, l'affaiblissement des Principautés aidant, plus ces routes voyaient passer nos richesses! *Tous ces courants de circulation convergent vers la Dobrogea*, comme d'ailleurs les plus importantes de nos rivières : la Ialomitza, le Sêreth, le Pruth dont les vallées recevaient le surplus de la population des régions montagneuses et le conduisaient vers les steppes.

Cette situation devait avoir, évidemment, une grande influence sur la physionomie ethnique de la Dobrogea. Si les villes gardaient leur population bariolée et mêlée — les notes des voyageurs prouvent que l'élément roumain n'en était point absent —, les fondations rurales, tout le long du Danube, étaient presque exclusivement roumaines. C'est ce qui explique l'existence de gros villages que l'on prendrait pour des villes, habités par des milliers de Roumains et mentionnés à partir de 1600, tels

Dăieni et Straja. N'oublions pas que ces immigrations roumaines dans la Dobrogea n'étaient pas seulement naturelles et dues au déversement du surplus de la population, mais aussi *forcées*. Les incursions des Turcs de la Dobrogea dans les pays roumains n'avaient pas seulement le pillage pour but; ils ramenaient également des *esclaves* roumains qui colonisaient ainsi jusqu'aux régions centrales de la Dobrogea,

Diverses autres considérations aboutissent aux mêmes conclusions. Depuis l'époque de Michel-le-Brave, les conditions de vie du paysan roumain deviennent de plus en plus difficiles, si bien que ce dernier en est réduit parfois à passer le Danube, à plier sous la domination ottomane, qui n'exigeait de lui que l'habituelle dime. C'est ainsi que de nombreux villages roumains se fondent tout le long de la rive droite du Danube, et même plus loin à l'intérieur de la Serbie et de la Bulgarie, à une époque où les Bulgares s'efforcent de coloniser les vallées qui, des Balkans, descendent vers le grand fleuve. Les raïas que les Sultans avaient peu à peu réussi à établir sur la rive gauche du Danube (la raïa de Braïla, en face de la Dobrogea, est la plus importante, s'étendant au XVIII^e siècle sur plus de la moitié du département actuel de Braïla) présentent les mêmes conditions plus favorables de vie. Les Turcs, trop contents de s'assurer la main d'œuvre dont ils avaient besoin dans la raïa, accueillaient tous les fuyards, même les criminels et les vagabonds, en leur assurant l'impunité. Aussi les villages et les parcs à moutons se multipliaient-ils à vue d'œil, sur toute l'étendue des raïa 1). Le passage du Danube n'était donc plus gêné par une frontière politique. Les habitants de la Dobrogea passaient dans la raïa et ceux de la raïa dans la Dobrogea, au mieux de leurs intérêts.

La situation de la Dobrogea, placée entre les deux Principautés roumaines, l'absence d'une barrière ethnique étrangère qui les séparât, le fait que le Danube, malgré

1) Voir la carte du général Bauer, de 1780, et ses „Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie“, 1778.

ses vastes prairies, ne constituait pas un obstacle à une infiltration lente, étant la région préférée des bergers et des pêcheurs roumains, voilà l'ensemble des conditions grâce auxquelles la population roumaine, si elle se renouvela sans cesse par suite de perpétuelles dévastations, réussit néanmoins à transmettre de génération en génération et d'une rive à l'autre une *tradition locale* parfois fort ancienne.

Eu voici quelques preuves :

Seuls les Roumains surent conserver à Silistrie le nom de *Dristor* (d'où des noms tels que Dristoreanu, Dristorian), qui n'est que l'ancien Durostorum. Ils conservèrent de même le nom de *Peceneaga* (village et rivière), qui n'est qu'une vieille forme roumaine du nom des Pétschénègues. *Isaccea* (Saccea) évoque le Voievode Saccea du XII^e siècle. *Hirşova*, si elle ne vient pas de l'ancien Carsum, rappelle ce „Hirsu, de nationalité valaque“ cité en 1197 par Nicéas Choniates. *Chilia* a conservé son nom, dans sa forme presque intacte, du XII^e siècle. Le détroit par lequel le lac de Razelm communique avec la mer, s'appelle *Portiţa* (petite porte). Le nom de *Sulina* lui-même, bien que grec (canal), fait partie du vocabulaire de l'ancien roumain (Varlaam, 1732 : „pre sulinare ducindu-se apa“). Ici comme dans d'autres régions roumaines, nous conservâmes d'anciens noms slaves ou roumains avec la terminaison slavonne en *ina* (Oltina, Crapina, Babina) et *-ova* (Rasova, Blasova, Lozova, Gorgova, Cranova). Les vieilles formes roumaines tombées en désuétude ne sont pas rares : Vederoasa, Turcoaia, Pirjoaia, Gurgoaia, Ciupitoaia, Băroiu. Toutes ces vieilles appellations se trouvent localisées dans les régions voisines de la rive droite du Danube, c'est-à-dire dans la zone d'influence roumaine.

C'est à la même tradition locale de la Dobrogea que nous devons la riche littérature populaire à caractère local, dont les nombreuses ballades, remplies de vieux souvenirs, évoquent toute la valeur de l'élément roumain qui poussait jadis jusqu'à la mer, et nous laissent deviner

une ancienne vie roumaine aisée et relativement libre, qui fut étouffée dans la Dobrogea des derniers siècles.

„Domnul Constantin, boïar de Măcin“ admoneste un

Ai socotit că am să mor
Și-am să mă cobor,
Din a mea Domnie
Și-a mea boierie ¹⁾ ?

(T. Burada, „O călătorie în Dobrogea“, Jassy, 1880, p. 92). Un certain Niță veut

Să-i dea Turcii vadurile
Și Frincii corăbiile.
S'a certat,
Le-a luat,
De cea parte le-a cărat
De cea parte'n Dalbănași ²⁾ (p. 78.)

On cite les Frinci (Italiens, avant tout) encore dans d'autres ballades (ouvr. cité pp. 97 et 134); ailleurs (p. 211) on parle de la fille du riche „Latin“, Sava, de la „ville de Dobrogea“. Les „boïars de la Dobrogea“ sont mis en opposition avec les „aïans de Kustendsché“ (p. 121). Des troupes de Moldavie, d'Olténie et de Valachie poussent *jusqu'à la Mer*, pour demander à „messire Basile“ son fils Nistor, dont elles veulent faire leur prince (p. 82). Les Grecs qui touchent à terre, avec leurs embarcations marines, payent des droits de douane à un Roumain (p. 65); un autre Roumain se promène en caïque „à l'embouchure du fleuve“ („pe voazul Mării“ p. 134).

Une ballade, connue également sur la rive gauche du Danube, évoque Etienne-le-Grand:

Ștefan-Vodă cel vestit
Cum nu s'a mai pomenit ³⁾ (p. 139)

¹⁾ As-tu pensé que je mourai, et que je pourrais déchoir de mon trône et de mon rang ?

²⁾ Que les Turcs lui cèdent les gués et les Francs les vaisseaux. Il se prit de querelle, s'en saisit et les transporta de l'autre côté, chez les Albanais.

³⁾ Étienne le prince le célèbre, dont on ne trouve pas le pareil.

Une autre parle d'un auroch noir qui nage au milieu de la rivière (p. 102). On le chasse au fancon et on y emploie les flèches (p. 55). Les ballades parlent souvent du bord de la Mer (pp. 48, 65, 82, 134), puis des „cyprès au deux parfum“ (p. 50), des „raisins savoureux“, d'„oranges“ (p. 136), fruits du Midi, étrangers à la Dobrogea, qui semblent évoquer l'ancienne extension des „Valaques“ de la Mer Noire vers le Sud.

Un fait essentiel, ici même relevé par M. C. Brătescu, est tout à fait significatif en ce qui concerne l'ancienneté de l'élément roumain dans la Dobrogea et les proportions que prennent les colonisations roumaines dans cette province. Une large bande de territoire qui longe le Danube et de vastes étendues à l'intérieur de la province ont une toponymie exclusivement roumaine. Sur les 3.776 noms relevés — peu de temps après l'annexion — sur les cartes de la Dobrogea, 2.338 sont turco-tatares et 1.260 roumains, — la plupart si simples et si beaux ! — ; on n'en trouve que 28 bulgares, dont certains sujets à caution. Le tiers de la toponymie est par conséquent purement roumaine, et cette roumanisation ne pouvait s'accomplir ni en un court intervalle de temps, ni par une population peu nombreuse. En ce qui concerne les Bulgares, les régions mêmes où ils sont aujourd'hui en masses plus compactes *n'ont pas une toponymie bulgare* ; ils ont adopté la toponymie turco-tatare, comme le firent aussi les Roumains dans les régions de colonisation plus récente 1).

La terre de la Dobrogea porte donc sous tous ses aspects, dans ses chansons, de même que dans ses villes, dans ses

1) On trouve d'intéressantes observations sur la toponymie de la Dobrogea dans la „Dobrogea“ de Baboianu Droce (1907) et la „Dobrogea“ de Sandovici (1908). La première montre que du côté de la frontière bulgare la toponymie n'est nulle part bulgare. De la seconde je cite : „Les ouvrages ottomans montrent que de nombreux villages, rivières et hauteurs portent des noms roumains, les Roumains paraissant constituer la presque totalité de la population de la Dobrogea ; les Bulgares qui voudraient passer pour autochtones, n'apparaissent, dans les statistiques ottomanes, qu'en un nombre infime, tout comme les autres étrangers ; nulle part nous ne rencontrons le moindre ravin portant un nom bulgare“. Je ne connais ces travaux que d'après les extraits parus dans „Dobrogea“, essai historique et géographique, Bucarest 1913, p. 52.

villages, rivières, lacs, monts et forêts une vieille empreinte roumaine. Elle parlait pour nous, elle nous défendait nous et nos droits, alors même que la douleur étouffait la voix du peuple roumain.

* * *

La situation en Dobrogea a toujours été favorable à la colonisation roumaine. Elle n'a été favorable aux Bulgares qu'à partir de la fin du XVIII^e siècle, après les guerres de cette époque-là surtout. La population turco-tatare, en décadence, vivant dans de misérables villages, devient de plus en plus rare et n'inspire plus, comme jadis, de la crainte. Les Russes, en pénétrant dans la Dobrogea, chassent et massacrent une bonne partie de cette population. Les restes commencent à émigrer en Turquie. *La barrière ethnique qui sépare les Bulgares de la Dobrogea faiblit.* Un vide apparaît, qui attire la population des Balkans, appelée aussi par les Russes, pour coloniser les steppes du Dniéper.

C'est le *premier* mouvement des Bulgares vers le Nord, enregistré comme tel par les ethnographes bulgares, eux-mêmes. En ce qui concerne la Dobrogea, ce mouvement commence après 1773 (paix de Keutschuc-Kaïnardschi). A ce moment-là, la colonisation roumaine est si avancée¹⁾, que les princes roumains s'y intéressent, dans la mesure où ils pouvaient le faire : Ghica I^{er} (1660—1664) bâtit la Métropole de Silistrie, restaurée par Grégoire Ghica II (1748—1752) et réparée par Ypsilanti, en 1777. Le même Ypsilanti, se conformant en cela, dit le document, à *une vieille tradition*, accorde des revenus aux églises roumaines de Cernavoda et de Babadag. Moruzi se montre encore plus généreux en 1793, de même que Caragea en 1814²⁾. Il ne faut d'ailleurs pas oublier qu'en ce qui concerne la religion, la population chrétienne de

¹⁾ Même dans le Delta. Voir les Cartes autrichiennes et le mémoire de Michanovitsch, publié par M. Docan (*Analele Academiei Române*, vol. XXXVI); nous trouvons dans le Delta, entre Saint-Georges et Suolina, la rivière de *Rusca-Veche*.

²⁾ V. A. Urechiá, „Istoria Românilor“, VI, pp. 60—63; I, pp. 243—246; X, p. 237.

la Dobrogea a été, depuis des temps reculés, dans la dépendance du Métropolite de Braïla, et les églises de la Dobrogea se servaient de livres roumains. (N. Iorga, „Droits nationax“, p. 75). Rien de semblable chez les Bulgares de la Dobrogea.

Le mouvement d'émigration bulgare vers le Nord ne prend quelque ampleur qu'à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e, lorsque la Bulgarie du Nord, des Balcans, était le théâtre de continuels massacres et dévastations de la part des bandes de pillards (kirdschalis), que l'administration turque se montrait impuissante à exterminer. *Mais ce mouvement n'avait point la Dobrogea pour but*; les émigrants bulgares allaient se fixer dans la Russie et la Bessarabie méridionales, où ils se plaçaient sous l'autorité d'une Puissance chrétienne, qui s'était montrée capable de vaincre les Turcs et avait tout intérêt à encourager ces émigrations.

Le Boudschac de Bessarabie se trouvait dépeuplé à la suite de la retraite des Tatars; il en était de même des steppes russes d'au-delà du Dniester. La Russie organisa la colonisation de ces régions. Et, pour réussir, elle mit en œuvre, non seulement les procédés d'une propagande ordinaire, mais aussi la *force*. Au cours des guerres balcaniques, la population bulgare fut transportée, par masses, en Russie. On estime à des *dizaines de milliers* le nombre des Bulgares qui émigrèrent dans ces conditions (A. P. Arbore, „Așezările Bulgarilor“, dans „Archiva Dobrogii“, 1916). La route que les émigrants empruntaient pour aller en Russie traversait la Dobrogea, et il ne faut pas s'étonner si certains s'arrêtèrent dans cette province, dévastée en 1812, puis en 1828, mais offrant néanmoins d'admirables terrains de culture. Cette première colonisation bulgare de la Dobrogea se vit renforcée par un courant inverse, venu de Bessarabie, où les Bulgares, attirés par les promesses russes, n'avaient cependant trouvé qu'une terre aride, manquant de rivières et complètement déboisée. Les recherches faites par les ethnographes bulgares eux-mêmes ont montré que la majeure partie de la population bulgare de la Dobrogea provient de ces émigrants venus de Bessarabie.

Il faut également remarquer les régions choisies par les Bulgares dans la Dobrogea. Ils ne s'établirent ni dans la steppe aride et déboisée, ouverte à toutes les incursions, ni sur le bord du Danube ou dans la région montagneuse du Nord, arrosée par de nombreux cours d'eau, boisée et offrant, en cas de danger, des facilités de passage sur la rive opposée. Ils ne choisissent pas la première à cause des conditions défavorables qu'elle présente ; leur choix ne porte pas sur la seconde, sans doute *parce qu'elle n'est pas disponible*. Aux premiers signes précurseurs d'une invasion, la population des villages du bord du Danube cherche un refuge sur la rive opposée — ce qui explique les doublets toponymiques de la lisière du Bărăgan ; les noms de ces villages prouvent qu'ils furent fondés par les fuyards roumains de Dobrogea — puis, dès que la calme revient, cette population, intacte rentre, dans ses foyers). Les Bulgares trouvent donc toujours tout le long du Danube une population roumaine assez compacte, à laquelle ils ne réussissent que fort rarement à se superposer. Sauf pour des cas exceptionnels (Frecăței, village autrefois roumain, et un Satu-Nou, dans le département de Tulcea), les Bulgares ne s'établirent donc que dans les régions abandonnées par les Turcs et les Tatars. Ils choisirent ce qu'il y avait de mieux parmi ces dernières, le bassin de la Taița et de la Slava, rivières qui ne tarissent pres que jamais et qui arrosent une région de collines boisées, riche en sources et en terrains cultivables. Cette région offrait, en outre, le grand avantage d'être proche de la Russie protectrice, où, en cas de besoin, on pouvait se réfugier.

On trouve une preuve de ce que nous venons d'affirmer dans ce fait que *la plupart des villages actuellement habités par les Bulgares ont des noms turcs*, ce qui indique que les Bulgares sont des hôtes de fraîche date, venus remplir les vides laissés par les Turcs et les Tataes. Aussi rencontrons-nous d'anciens villages turcs, qu'une carte statistique russe de 1835 présente comme dépeuplés (Ciamurlia, Caramichioiu, Potur, Beidaüt, Casimcea, Caranasuf), aujourd'hui presque exclusivement habités par une population bulgare.

D'ailleurs nous ne sommes pas les seuls à constater l'origine récente des Bulgares dans la Dobrogea. Laissons parler un spécialiste bulgare, M. Milétitsch :

„De nombreuses fondations nouvelles de la Dobrogea et du district de Silistrie ont été fondées par les émigrants des régions voisines de Choumla, Provadia et Rasgrad, *au commencement du XIX^e siècle*, et même après la guerre russo-turque de 1828“ („Das Ost-bulgarische“, Schriften der Balkan-Kommission. Ling. Abth., Vienne 1903, col. 23).

A part les Gagovtzi ¹⁾ et les peu nombreuses colonies grecques, tout le reste de la population chrétienne des districts de Varna, Balcic, Dobrici et en grande partie de ceux de Novi-Bazar, Provadia, Courtbounar et Silistrie, ainsi que *de toute la Dobrogea, est de colonisation récente, ne remontant pas à plus de cent ans*, et, dans des cas extrêmement rares, à cent cinquante ans (*ibid.*, col. 19).

„Dans la Dobrogea roumaine la population bulgare est due aux colonisations récentes de la fin du siècle précédent (XVIII^e), et même de l'époque de la guerre russo-roumano-turque“ („Staroto blgarsko nasélanie v sévroiztotschina Bulgaria“, Sofia, 1902, p. 6 ; cité d'après A. P. Arbore).

„Croire que dans la Dobrogea il y a, exception faite pour les villes, une vieille population bulgare, ce serait nous tromper nous-mêmes“ (*ibid.*, p. 168). Sur ce point M. Milétitsch se trouve donc d'accord avec J. Ionescu, qui constatait, en 1850, que „Les Bulgares sont venus dans la Dobrogea depuis une vingtaine d'années, abandonnant des terres ingrates pour celles bien plus fertiles qu'ils ont trouvées dans ce pays“ („Excursion agricole“, p. 82).

On pourrait nous objecter : si les Bulgares de la Dobrogea sont de colonisation récente, avant l'annexion de cette province à la Roumanie, ils étaient peut-être plus nombreux que les Roumains, — ce qui constituerait un réel droit ethnique bulgare.

Pour les quarante années qui précédèrent l'annexion,

¹⁾ Qui ne sont pas Bulgares. Les Gagovtzi sont des chrétiens qui parlent le turc. Ils protestent quand on les confond avec les Bulgares. Jireèk pense que ce sont les restes des anciens Cumans. Les dernières recherches feraient plutôt croire que ce sont des Grecs turquisés.

nous avons heureusement à notre disposition des dates très précises sur les proportions et l'extension des populations de la Dobrogea.

Vers 1839, en route pour le Mont Athos, le moine russe Parthénien est conseillé à Măcin, ville habitée par des Roumains, „de suivre la route qui longe le Danube, jusqu'à Roustschouk, route qui ne traverse que des régions peuplées de Roumains. A partir de Roustschouk, vous trouverez des Bulgares“ (ouvr. cité, p. 40). Par conséquent, dix ans après la guerre de 1828—1829, qui avait ravagé la Dobrogea, toute la rive droite du Danube était peuplée de Roumains.

La première carte ethnographique et la première statistique sérieuses de la Dobrogea furent dressées par un Roumain, chargé par les autorités turques de faire des recherches agronomiques dans la province. (J. Ionescu, „Excursion agricole dans la plaine de la Dobrodja, avec une carte ethnographique et topographique“, Constantinople, Imprimerie du Journal de Constantinople, 1850). La Bulgarie n'existait pas à cette époque-là et, dans les Principautés, personne ne songeait à l'annexion de la Dobrogea, de sorte qu'on ne saurait accuser l'auteur de partialité, dans des recherches faites à l'intention d'un gouvernement étranger. Le nombre des familles bulgares est de 2.214. Mais il faut remarquer que ce chiffre englobe aussi les circonscriptions (cazas) de Balcic et de Bazargic, qui ne furent point annexées en 1878. Ces circonscriptions exclues (Balcic avec 482 familles bulgares et Bazargic avec 538), le nombre des familles bulgares du territoire ultérieurement annexé à la Roumanie, n'est que de 1.194. Par contre, on compte, dans ce même territoire, 3.656 familles roumaines, nombre trois fois supérieur à celui des Bulgares¹⁾. Le tableau ci-dessous donne d'après J. Ionescu la situation des nationalités dans la Dobrogea annexée :

¹⁾ Même si l'on tenait pour exacts les chiffres donnés par le journal „Tzarigadsco Vestnic“, 1850, No. 9 (voir Milétitsch, „Staroto“, etc., pp. 169—170), à savoir : 3.734 familles bulgares (dont 682 dans la circonscription de Balcic et 932 dans celle de Bazargic), le nombre des Bulgares dans la Dobrogea annexée serait de 2.120 familles, c'est-à-dire les deux tiers de la population roumaine trouvée par J. Ionescu.

Nombre des villages	Circon- scriptions	Roumains	%	Bulgares	%	Turcs	Tatars	Lipovans	Cosaques	Grecs	Tziganes	Allemands	Arméniens	Juifs	Total
9	Tulcea	1290	436	200	68	105	—	250	787	200	20	50	30	30	2.962
11	Isaccea	363	47,7	—	—	183	—	—	163	29	23	—	3	20	784
18	Macin	591	43,3	92	68	501	15	93	25	20	23	1	3	—	1.364
38	Hirşova	406	364	—	—	165	688	—	—	—	6	8	—	—	1.363
71	Babadag	674	190	871	24,6	557	1.075	40	117	1	100	—	40	69	3.544
57	Chiustenge	242	169	26	1,8	325	442	364	—	—	—	—	—	—	1.426
36	Marǵalia	—	—	5	1,2	405	5	—	—	—	—	—	—	—	415
215	Total (familles)	2.656	308	1.194	100	4.268	2.225	747	1.092	250	172	59	76	119	11.568

En publiant sa carte ethnographique de la Turquie d'Europe en 1861 („Ethographie de la Turquie d'Europe“ Petermann's Mitteilungen, Ergänzungsheft 4, 1861) le Français *Lejean* proteste, en ce qui concerne la Dobrogea, contre les cartes de Schafarik et d'Ami Boué et affirme avec insistance que dans ce pays les Bulgares ne forment „qu'une très faible minorité“ (p. 1). Sa carte, suffisamment claire, note la présence des Bulgares dans quatre localités du département de Constantza, puis à Cerna et, d'une manière plus compacte, autour du lac Razelm. C'est tout. Les Roumains occupent le Nord de la Dobrogea et toute la rive droite du Danube jusqu'à Silistrie (avec trois interruptions de peu d'importance); ils occupent aussi une portion du centre de la Dobrogea, au milieu des Tatars¹⁾ et une autre, au milieu des Bulgares, près du lac Razelm. Pour mieux mettre en évidence ces rapports ethniques, Lejean ajoute un carton pour le Nord de la Dobrogea — le dr. Rizov se garde bien de le reproduire — où, sur une largeur d'environ 85 km., la rive droite du Danube est presque exclusivement peuplée de Roumains („Moldaves“).

En 1867 est publiée une „carte ethnographique des nations slaves“ (par le professeur russe M. F. Mircovitsch), carte qui fit „une grande impression“, assure M. Rizov. Bien que les régions bulgares se multiplient (il y aurait des Bulgares même à Hirşova et Megidia!) l'élément roumain se voit attribuer *des régions encore plus vastes que celles de la carte Lejean*. Ce qui n'empêche pas le commentateur de cette carte dans l'atlas du dr. Rizov d'affirmer que la Dobrogea „entre dans les frontières de la race bulgare“.

Il en est de même de la carte anglaise *Mackensie-Irby* („Map of the South Slavonic Countries“ 1867). Elle indique la présence des Bulgares autour du lac Razelm et sur une étroite bande de territoire longeant l'ancienne

¹⁾ Lejean observe qu'alors qu'en Bulgarie orientale les Turcs apprennent le bulgare, en Dobrogea ils apprennent le roumain (p. 32), ce qui prouve à quel point la pénétration de l'élément roumain dans la Dobrogea était avancée.

frontière Sud de la Dobrogea; l'espace blanc réservé aux Roumains occupe le Nord de la Dobrogea, la rive droite du Danube, de Turtucaia à Hirşova, et une région qui, du Nord de Cernavoda, s'étend jusqu'à Silistrie. Le commentateur de M. Rizov est néanmoins d'avis que cette carte prouve, elle aussi, que la Dobrogea „entre dans les frontières de la race bulgare“ ¹⁾!

La célèbre carte de l'Allemand A. Kiepert, de 1876 (Ethnographische Uebersicht des Europäischen Orients) réduit de beaucoup la région bulgare de Razelm, en la séparant en deux; elle ajoute un petit îlot au Nord de Constantza et indique une population bulgare clairsemée dans les masses turques au Sud de Constantza sur le littoral, et à Cuzgun sur le bord du Danube. Les Roumains occupent, cette fois encore, le Nord de la Dobrogea — sauf quelques taches réservées aux Russes et aux Turcs —, le delta jusqu'au Sud de l'embouchure du Razelm, poussant loin au Sud de Babadag; puis, sur une large bande, le bord du Danube, de Dăieni à Silistrie, s'avancant à l'intérieur assez loin au Sud de Rasova. D'après cette carte, tenue en grande estime par Bismarck, *les Bulgares n'occupent pas même le quart de l'étendue de territoire occupée par les Roumains.*

La carte du consul autrichien Karl von Sax (Ethnogra-

¹⁾ Les procédés du dr. Rizov ne sont rien moins que suspects, surtout en ce qui concerne „la carte des Nations Slaves“ (1890) des Sociétés de propagande panslaviste de Pétersbourg. Cette dernière n'enregistre au Sud du Danube que les peuples slaves, en deux tons dont l'un est réservé à une densité slave supérieure à 75% et l'autre à une densité inférieure à 50%. C'est donc plutôt une carte de la densité des peuples slaves. Ce qui n'est point slave entre dans la seconde ton. Aussi voyons-nous disparaître l'entière masse ethnique turque de la Bulgarie orientale et, naturellement, toute masse ethnique non-bulgare de la Dobrogea — jusqu'aux Russes et aux Lipovans —, qui passent toutes sous la nuance bulgare des „moins de 50%“. Le commentateur ne donne pas l'explication de la légende écrite en russe, et laisse croire au lecteur que la Dobrogea est entièrement peuplée de Bulgares. Mais, après avoir décerné toutes sortes d'éloges à cette carte „dressée après consultation des professeurs slavistes“, après compulsion „d'une énorme littérature“, „recherches faites sur place“ et „riches matériaux“ des Ministères et Ambassades russes, on conclut: cette carte „présente des rectifications importantes de la carte russe de 1867, principalement par rapport à l'étendue des Bulgares en Thrace méridionale, Déliorman et Dobrogea“. En vérité, cette carte d'inspiration tendencieuse est dépourvue de toute valeur scientifique.

phische Karte der Europäischen Türkei, 1878) porte, en outre, les Bulgares à Tulcea et, à l'intérieur, sur quelques points où ils n'ont jamais été (mais elle les oublie à Cerna); puis, sur une assez grande région à Cernavoda (?). Cependant les Roumains occupent, ici encore, presque toute la rive droite du Danube, avec de longues pointes avancées à l'intérieur, et le delta jusqu'à Portița. Les Roumains ne sont donc pas inférieurs aux Bulgares.

Je viens de citer toutes les cartes ethnographiques sérieuses, dressées avant l'annexion de la Dobrogea. *Elles établissent toutes la supériorité de l'élément roumain sur l'élément bulgare.*

Dira-t-on maintenant que les cartes ethnographiques des spécialistes, de nationalités si différentes, laissent encore subsister des doutes, malgré la méticulosité et l'impartialité qui auraient présidé à leur travail, malgré l'unanimité de leurs conclusions? Pour convaincre les plus exigeants, nous faisons encore une fois appel aux chiffres.

Pendant la guerre russo-roumano-turque, *Biélosercovitsch*, le gouverneur russe de la Dobrogea, dresse une statistique de la province. Il ne la termine que dans les circonscriptions de Tulcea, Măcin, Hirșova, Babadag, Constantza, Megidie et Sulina. Lucas Ionescu, préfet de Tulcea, trouve cette statistique et la fait publier (Luca Ionescu, „Județul Tulcea, dare de seamă... pe anul 1904“, p. 26 et suivantes). Sur 15.719 chefs de famille, la statistique donne 5.542 Roumains et 4.750 Bulgares, le reste étant fourni par huit autres nationalités. *Une statistique officielle russe reconnaît donc que les Roumains fournissent le plus grand nombre d'habitants à la population des circonscriptions où le recensement a été fait.*

En février 1879, le baron W. d'Hogguer fait paraître une brochure „Renseignements sur la Dobrodja, son état actuel, ses ressources et son avenir“, qu'on n'a pas considérée avec assez d'attention. La brochure contient la statistique des nationalités de la Dobrogea, et l'auteur déclare (p. 21—22) que les chiffres qu'il donne,

sont empruntés à Biélosercovitsch („on peut en toute confiance se servir du volumineux travail de recensement, fait par ordre de Monsieur de Biélosercovitz, ex-gouverneur de la Dobrodja“). Ceci prouve que la statistique russe était beaucoup plus détaillée que ne l'a cru M. Lucas Ionescu. Malheureusement, d'Hogguer relève les chiffres de Biélosercovitsch avec une négligence regrettable ; il ajoute aux totaux deux colonnes qui n'ont aucun rapport avec les nationalités, mais représentent les fidèles des Églises grecque et bulgare ¹⁾). Dans ses calculs, l'auteur compte donc deux fois presque la totalité de la population chrétienne et arrive à des chiffres exagérés pour le total des circonscriptions dont il s'agit. Si nous éliminons les colonnes relatives aux cultes religieux ¹⁾, voici la situation de la population de la Dobrogea d'après ce recensement antérieur à l'annexion (en face) :

Les Roumains sont donc la nationalité la plus importante de la région où la statistique a été dressée. Si la majorité roumaine est faible, n'oublions pas que la statistique est russe et que ses auteurs, par sympathie d'abord, par intérêt politique ensuite, étaient disposés à favoriser les populations slaves.

Pour le Sud de la Dobrogea annexée en 1878, nous n'avons pas de données de l'époque. En prenant pour point de départ les informations fournies par les autorités roumaines à peine installées dans la province, d'Hogguer donne pour la région où le recensement n'avait pas été fait, le chiffre de 15.825 habitants, ce qui ferait monter à 95.182 l'ensemble de la population de la Dobrogea en 1877-1879.

La situation des nationalités dans la Dobrogea méridionale n'est précisée que par la première statistique officielle roumaine du département de Constanța—1880—

1) Le tableau est reproduit avec les mêmes erreurs dans le volumineux travail de M. D. Ionescu, Dobrogea, p. 348.

2) Puisque les Bulgares apportent aussi l'argument d'une prétendue suprématie religieuse, nous donnons les chiffres indiqués dans ces deux colonnes : 23.330 habitants dans la dépendance de l'Église bulgare, 31.726 dans la dépendance de l'Église gréco-orthodoxe.

Sous divisions	Roumains	%	Bulgares	%	Turcs	Tatars	Russes	Grecs	Tziganes	Allemands	Arméniens	Juifs	Étrangers	TOTAL
	Ville de Tulcea.	1668	15.	3256	30.	300	224	3612	324	—	—	160	304	976
Circ. de Tulcea.	6539	49,	1117	8 ₅	520	464	3658	67	—	603	6175	—	—	13149
" Babadag .	2047	8 ₄	13436	55 ₄	1792	516	5085	246	63	1227	256	163	10	24241
" Kustenge.	177	2 ₂	1470	18 ₂	1388	4624	252	—	144	—	8	32	—	8095
Cernav.-Hirsova.	6028	82 ₀	440	6 ₀	264	180	296	136	—	—	—	—	—	7344
" Măcin . . .	7264	57 ₉	2161	17 ₂	1052	304	1502	56	126	—	—	75	—	12540
Sulina	444	14 ₀	36	1 ₁	96	112	1692	608	8	12	8	32	116	3164
Total des habitants.	24167	30 ₉	21916	27 ₀	4812	6424	16097	1437	341	1842	438	781	1102	79357

(Scarlat Virnav, „Situția generală a județului Constanța“, 1904); elle donne: 6.238 Roumains et 5.748 Bulgares pour la circonscription de Silistra-Nouă, 2.708 Roumains et 295 Bulgares pour la circonscription de Megidia (qui comprend l'ancienne circonscription de Cernavoda, non recensée par les Russes), 35 Roumains et 522 Bulgares, pour la circonscription de Mangalia. C'est-à-dire une majorité roumaine aussi pour ces régions du Sud.

Telle est la situation des Roumains et des Bulgares dans la Dobrogea, avant l'annexion. Et, lorsque le dr. Rizov affirme que „la Dobrogea était habitée, en 1878, par plusieurs nationalités, à la tête desquelles se trouvaient les Bulgares“, les cartes qu'il reproduit dans son propre volume lui donnent un premier démenti. Ce diplomate a la malchance de supposer qu'„un plébiscite à cette époque-là aurait constaté dans la Dobrogea une majorité bulgare“. Mais il a existé ce plébiscite! Il a existé, sous la forme d'une statistique dressée par une autorité, non pas impartiale, mais favorable aux Bulgares, et il a établi que la majorité appartenait aux Roumains. Quant à l'ancienneté de la minorité bulgare, M. Rizov n'avait qu'à s'en rapporter à M. Milétitsch, assez compétent dans la question.

Après l'annexion, il ne saurait être question d'une concurrence ethnique entre Roumains et Bulgares; dans la Dobrogea. Le nombre des Bulgares s'accroît normalement par endroits *il en vient encore de Bulgarie* (J. N. Roman, „Neamul Românesc“, Nos. 141—143, année 1918). Mais les Roumains, dans leur tendance naturelle d'expansion vers la Mer, trouvent maintenant larges ouvertes les portes de la Dobrogea. La proportion des deux populations se modifie complètement. La population roumaine submerge les autres, remplit les vides et donne à la vie de la province un essor sans exemple. Ainsi donc, en 1878, on ne nous fit point la „grâce“ de nous donner la Dobrogea, comme ose l'affirmer M. Rizov („dont on lui avait grâce“).

La Dobrogea nous a été prise par les Turcs au XIV-e siècle et, à notre tour vainqueurs, en 1878, des mêmes Turcs, nous ne fimes que la reconquérir. Les Bulgares

ne jouèrent aucun rôle ni à la perte, ni au retour de cette province à la Roumanie. Le sang de nos soldats ne fut d'ailleurs pas une rançon suffisante, puisque l'allié envers lequel nous nous étions montrés loyaux et fidèles, nous arracha une bonne partie de la vieille terre moldave. La Dobrogea nous était due parce qu'elle était nécessaire au développement normal de l'État roumain, alors qu'elle n'avait point une importance particulière pour l'État bulgare. Enfin la Dobrogea nous était due parce que le peuple roumain l'avait colonisée depuis une époque beaucoup plus reculée et dans une mesure incomparablement plus vaste que le peuple bulgare. Tels sont les faits, telle est la vérité que les volumes les plus luxueux et les sophismes plus ou moins fins sont incapables de cacher.

L'État bulgare actuel, poussé par ses tendances de conquête, veut créer de toutes pièces, outre la question ethnique serbe, turque et grecque, *une question roumaine*, qui ne sera pas de peu d'importance. Ce problème ne se posait pas avant la guerre.

Les 100.000 Roumains de Bulgarie étaient presque contrebalancés par les Bulgares de la Dobrogea et les quelques Bulgares éparpillés dans la plaine de la Valachie. A ces 100.000 Roumains les Bulgares désirent s'ajouter 220.000 Roumains de la Dobrogea, et jadis ils espéraient ajouter aussi environ 300.000 Roumains de Serbie — car la Bulgarie comptait s'emparer des territoires serbes compris entre la Morava et le Timoc —, sans parler des Roumains macédoniens. La Bulgarie se transformerait : d'État national, elle serait devenue un État de nationalités — de nationalités balcaniques ! —, où les Bulgares n'auraient plus eu la majorité. L'avenir montrera où l'idée même de cette nouvelle orientation mènera nos voisins du Sud.

Contributions à la Question de la Dobrogea

par C. BRĂTESCU, professeur à
l'École Normale de Constantza.

I.

De deux côtés de la „Balta Ialomitzei“, dans la région qui s'étend entre Fetești-Cernavoda et Călărași-Silistrie, il existe une série de villages roumains — les plus grands, les plus beaux et les plus riches en traditions, de la contrée — dont le nom révèle leur passé roumain. Ces noms rentrent dans la catégorie des doublets toponymiques. A défaut d'autres documents, on peut tirer des doublets toponymiques des conclusions sur le processus de colonisation, qui a eu lieu jadis, dans ces régions.

Il semblerait qu'il n'y a eu dans la Dobrogea qu'une direction colonisatrice roumaine, allant de la rive gauche vers la rive droite du Danube. Les doublets toponymiques des districts Ialomitza-Constantza prouvent tout aussi bien le contraire. C'est sur ce point que je voudrais attirer l'attention.

Selon qu'ils apportent plus ou moins de valeur dans l'argumentation qui aboutit à l'affirmation ci-dessus, on peut classer ces doublets en trois catégories :

1. Dans la première nous trouvons deux villages dont les noms revêtent la forme primitive dans la Dobrogea et la forme dérivée dans le district de Ialomitza : Coslugea-Coslugeni ; Satul-Nou—Sat Noieni ; ce qui prouve qu'il y a parmi les habitants des villages situés sur la rive de la Borcea des Roumains venus de deux villages situés sur la rive droite du Danube, dans la Dobrogea.

2. Une autre catégorie est formée par deux villages dont les noms sont entièrement turcs ou dérivent d'une racine turque : Beilicul et Cocargea. Ces noms confirment, eux aussi, l'existence d'une immigration de l'élément roumain de la Dobrogea dans le district de Ialomitza, mouvement causé, sans doute, par les conditions précaires de vie créées par les événements historiques en Dobrogea.

De Cocargea (Constantza) jusqu'au Danube, il y a 23 km à vol d'oiseau; il y en a 42 jusqu'à Techirghiol, sur la Mer Noire. On trouve donc une trace ancienne de l'élément roumain jusqu'au centre de la steppe de la Dobrogea. Il y a 36 km. de Cocargea (Constantza) jusqu'à son homonyme situé sur la rive gauche de la Borcea.

3. Enfin une troisième catégorie est fournie par les noms, entièrement roumains, de deux villages, Oltina et Mirleanul, que l'on retrouve également sur la rive gauche de la Borcea. Ils viennent, après les deux premières catégories, renforcer et prouver la même vérité.

Outre ces preuves évidentes nous avons le témoignage de tous ceux qui ont pu s'entretenir avec les vieillards roumains ayant habité les anciens villages roumains du district de Constantza et qui savent qu'il y a eu immigration de l'élément roumain de la Dobrogea en Ialomitza, dans d'autres villages encore; seulement, puisque ces éléments ne s'établissaient point par masses compactes, ne fondant pas de nouveaux villages, mais venant habiter les villages déjà existants sur la rive gauche de la Borcea, ils ne pouvaient donner aux villages de Ialomitza les noms des villages de la Dobrogea, d'où ils étaient originaires.

On pourrait montrer sur la carte la direction parallèle des mouvements migrateurs roumains partis du district de Constantza et aboutissant, par delà le marais, à la rive gauche de la Borcea.

J'ajoute que dans la „Balta Ialomitzei“ on rencontre des terrasses appelées *popine* ou *grădiște*, où des explorations fortuites ont mis à découvert des vestiges tels que: débris d'utensiles, âtres avec des cendres et du charbon, ossements, etc., ce qui prouve que l'élément roumain de la Dobrogea, chassé par les vagues de barbarie qui affligèrent périodiquement cette malheureuse province roumaine, trouvèrent là un endroit de refuge.

A considérer la toponymie de la Dobrogea dans son ensemble, au point de vue du nombre, les éléments turco-tatars se placent en premier lieu, les éléments roumains en second lieu; viennent ensuite, dans les régions du

Delta et dans les parages du lac Razim, les éléments russes; quant aux éléments bulgares, on ne trouve que peu de témoignages sûrs, ce qui nous instruit suffisamment sur l'ancienneté et le nombre de cette population dans notre province transdanubienne. Nous donnons plus loin la proportion des noms topiques de la Dobrogea, d'après leur origine.

Je tiens à relever ici une affirmation qui a été faite, ces temps derniers, au sujet de l'extension territoriale acquise par ce nom de „Dobrogea“ dans le parler populaire des Roumains indigènes.

Pour tout vieil habitant du pays, la „Dobrogea“ ne comprend ni le district de Tulcea, ni la plus grande partie du Quadrilatère, régions boisées connues jadis, et même de nos jours, sous le nom turc de Dêliorman, — la forêt folle.

C'est un homonyme du Teleorman de la Valachie. La Dobrogea pour l'aborigène roumain et turc c'est la steppe. Elle s'étend au Sud jusqu'à une ligne qui va de Silistrie à Baltschik, en passant près de Bâzargic, comme l'a indiqué Jireček dans son livre sur la Bulgarie, et, au Nord, jusqu'à une ligne qui relie Hirşova au lac Razim, dans la direction Ouest-Est et s'arrête là où commence le terrain montueux, jadis boisé. Près de Casimcea on rencontre une vallée qui porte le nom de „Gura Dobrogii“ (Gorge de la Dobrogea). Les vieux habitants roumains du district de Tulcea — ceux des villages de Cişlea, Beştepe, Cataloiu, etc., par exemple — disent, lorsqu'ils vont à la foire de Megidia: „J'ai été à la foire en Dobrogea“; ils considèrent donc le district de Tulcea comme ne faisant pas partie de la Dobrogea. Il s'ensuit que ce nom désigne une formation purement géographique la steppe. A l'historien d'expliquer, à l'aide de ces données, le nom, si malheureux, de la Dobrogea.

II.

Nous trouvons dans la toponymie une riche source d'arguments capables de faire valoir nos droits sur la

Dobrogea. Ces sont les premiers habitants d'une région qui donnent les noms des villes et des villages, des collines et des vallées, des lacs, cours d'eau, puits, etc. Les colons trouvent et adoptent les noms déjà fixés par les aborigènes et les transmettent aux générations futures ; il n'y a d'exception que dans le cas où les autorités interviennent — comme elles le firent en Transylvanie — pour changer les dénominations anciennes, en vue de certains intérêts, ou bien lorsqu'un mouvement colonisateur est encouragé par le gouvernement. Dans ce dernier cas, les noms topiques revêtent un caractère remémoratif, empruntant le surnom à tel personnage politique, à telle figure historique, etc. ; ils peuvent aussi revêtir un caractère symbolique. Ainsi on a colonisé la campagne de la Valachie. Les nouveaux villages portent des noms tels que : Tudor Vladimirescu, Mihai Viteazul, Gh. Lazăr, Vlad Ţepeş, Independența, etc. ; et, en considérant une carte, nous devinons tout de suite ces villages à leur forme géométrique plus ou moins régulière, aux rues qui se coupent à angle droit. C'est quelque chose de moderne, ordonné et organisé.

Eu dehors de quelques villages de fondation récente, à caractère officiel bien déterminé, ce n'est pas le cas des villages de la Dobrogea. Ici les villages se sont développés et ont grandi sur les restes des anciens, gardant avec ténacité leurs noms, l'exemple de Calachioiu, village sur le Danube, est typique en ce sens : bien qu'entièrement fondé et bâti par des vétérans roumains et appelé officiellement „Général Cernat“, la tradition de son nom était si puissamment enraciné dans tous les villages avoisinants, qu'il continua et continue aujourd'hui encore, à s'appeler „Calachioiu“.

Je possède la liste complète de tous les noms topiques de la Dobrogea, relevés dans les 738 cartes originales à 1 : 10.000. Ces cartes constituent la source la plus précieuse pour des recherches du genre de celle que je me propose de faire et qui a pour but d'établir la proportion — d'après la nationalité — des noms topiques que l'on rencontre dans la province roumaine trans-

danubienne. Il manque un certain nombre de villages roumains de fondation plus récente que la composition des cartes, mais notre source n'en est que plus précieuse et plus prouvante, puisqu'elle nous fournit la proportion des éléments nationaux et étrangers du temps de la domination turque, c'est-à-dire avant toute intervention des autorités roumaines.

Voici les conclusions :

Nous trouvons dans les 738 cartes de l'ancienne Dobrogea, 3.776 noms topiques 367 sont des noms de villages, les autres 3.409 sont des noms de vallées, collines, monticules, ravins, lacs, rivières, étangs, croix et fontaines isolées, ruines, carrières, etc.

D'après leur origine, on trouve : 2.338 noms turco-tatars, 1.260 roumains, 145 russes, 28 bulgares et 6 divers, dont 4 d'origine grecque et 1 d'origine hongroise, par un canal slavo-roumain (Varoș, près de Hirșova) ¹⁾.

Ou bien en pour-cent : 61.89 turco-tatars, 33.34 roumains, 3.84 russes (surtout dans le Delta), 0.71 bulgares et 0.22 divers.

Afin que le lecteur se rende compte par lui-même du caractère roumain des noms que l'on rencontre en Dobrogea, voici une liste de ces noms pris au hasard :

Villages Niculișel, Pisica, Văcăreni, Tichilești, Turcoaia, Frecăței, Poșta, Jijila, Satul-Nou (récemment dénommé Traian), autre Satul Nou (appelé, après 1877, C. A. Rosetti), un troisième et un quatrième Satul Nou, Luncavița, Greci, Mănăstirea Cocoșului, Sarica, Pirlita, Pantelimonul-de-Sus, Pantelimonul-de-Jos, Rachel, Pece-neaga, Băltăgești, Cochirleni, Pirjoaia, Mirleanul, Oltina, Rîmnicul-de-Sus, Rîmnicul-de-Jos, Colilia, Siriu, Groapa

¹⁾ Ce nom aurait été apporté donc par les Mocans, bergers colonisateurs venus de Transylvanie. Mais nous trouvons dans le vocabulaire du vieux roumain *varuș* (cf. turc *varuș*, faubourg — hongr. *város* ville) dont le sens exact est de „ville au dessous, en bas de la forteresse“ (*Cronica expediției Turcilor în Moreia*, éd. Iorga, pp. 18, 47), de même que le sl. *podgrad*, *podgorod*, — ce qui est précisément le cas du Varoș de Hirșova. Malgré son étymologie étrangère, *varoș* doit donc être considéré comme un nom roumain, au même titre que *Balgiul*, qui est considéré comme tel, parce que : *balgiu*, „mar chand de miel“ existe dans le vieux roumain. (cf. Șăineanu, *Infl. orient.*, II, p. 11). — N. R.

Ciobanului, Ghizdăvești, Topologul, Dăieni, Făgărașul Nou, Girliciul, Balgiul, Girlița, Ostrovul, un autre Ostrov, Galița, Alimanul, Letea, Calica, Parcheșul, Cataloiul, etc. etc.; en outre les villages de fondation roumaine plus récente : Carol I, Principele Ferdinand, Principele Carol, Carmen Sylva, Doșobanțul, Domnița Maria, Ioan Brătianu, Lascar Catargiu, Floriile, Ștefan-cel-Mare, Două Maiu, etc., etc., et des noms historiques anciens, tels que : Chilia-Veche, Sfintul Gheorghe, Măcin, Hirșova (le Carsum romain), Constanța, etc.

Il y a dans la Dobrogea des régions étendues semées de villages roumains et où il serait difficile de trouver un seul nom étranger. Dans le district de Tulcea on rencontre ces noms partout, mais par masses compactes, dans la moitié Ouest de ce district, et dans celui de Constanța, tout le long du Danube, c'est-à-dire dans les régions, précisément, où se trouvent les plus anciens, les plus importants et les plus beaux établissements humains et roumains de la Dobrogea.

De beaux noms du plus pur roumain désignent les accidents du sol et les cours d'eau. En attendant la liste complète de ces noms, qui fera l'objet d'une brochure spéciale, où toutes les affirmations ci-dessus trouveront leur vérification, voici quelques-uns, pris au hasard :

Balta Plosca, Lacul lui Roșca, Grindul Plopilor, Grindul Călugărilor, Grindul Pisicei, Grindul Galaților, Balta Ilenelor, Gura Portiței, Balta Rotundă, Lacul Siminocul, Balta Butucoasă, Valea Nucilor, Dealul Săraria, Dealul Cheia, Valea cu Liliaci, Valea Prisăcii, Dealul Pietros, Dealul Orliș-Mare, Valea Fulga, Valea Bursucilor, Dealul Piscul Sărac, Valea Adincă, Valea Ascunsă, Piscul lui Geru, Valea Puțului Popii, Movila Codrului, Pietra Roșie, Dealul Iarbă-Dulce, Dealul Mondresii, Dealul Niculițelului, Dealul Oglinda, Dealul Izvoarelor, Dealul Teilor, Valea Lupului, Movilele Gemene, Movila Răioasă, Grindul cu Arini, Valea Fagiilor, Dealul Gilma-Mare, Valea Boului, Valea Ștupinei, Pădurea Lată, Dealul Burlăcelului, Valea Frunzarului, Dealul Carpănului, Dealul Măracinos, Dealul Rătund, Dealul Drăgaica, Dealul Comorii,

Valea Stincii, Valea Crucii, Dealul cu Cunună, Movila cu Scoici, Movila Ploschiții, Valea Ulmilor, Movila Săpată, Dealul Roștii, Fintina lui Bucur, Fintinița Zmeului, Valea Moșului, Dealul Căușa Mare, Valea Tatarilor, Valea Marcului, Movila Hirtopului, Valea Călugărilor, Dealul lui Zamfiroiu, Valea la Podul-Innalt, Dealul Șerpilor, Valea lui Mogoș, Dealul Sălbatec, Valea Nucarilor, Crucea lui Agian, Dealul Bujorului, Valea Acuzima, etc., etc.

Il n'y a pas moins de 1.208 noms de ce genre, ce qui représente plus d'un tiers des 3.409 noms topiques de la Dobrogea. Cette proportion prouve avec quelle force l'élément roumain aborigène sut marquer de son empreinte nationale ces régions soumises à la domination turque.

Considérons maintenant les éléments bulgares. Je puis les mentionner tous, car ils ne sont que 28. Supposons qu'on ne nous fera pas grief d'avoir compté parmi ces 28 des noms tels que *Cerna-Voda* (— eau noire, usurpateur du turc *Cara-sou* — eau noire; la toponymie tout autour de Cernavođa est purement roumaine); *Defcea*, appelé aussi *Gheocea*; *Cerna* (qui pourrait dériver du turc *Cirna*), *Toxof* (peut-être le sure *Docuz-Sofu*), *Lipnița* (que nous connaissons parfaitement dans la toponymie du royaume), et ajoutons les noms bulgares suivants le village *Camena* (population bulgare), dans le voisinage duquel nous trouvons trois noms *Padar-nița Bair*, *Imralnița-Bair* (baïr, en turc — colline), et la vallée *Camena*; puis les villages *Le haut Dobromir* (? N. R.), *Le bas Dobromir*, puis, vers Silistrie, la vallée *Dobromir Culac* (coulac, en turc, — vallon); le village de *Mulceovă*, avec la hauteur *Muceova-Sărt* (srt, en turc — dos, échine) et avec *Mulceova inc* (inc, en turc = monticule, tumulus); les vallées: de *Ghenciu*, de *Marcu Ivan*, de *Chiru Ivan*, allée *Chirisliva* et *Dealul Chirisliva* (forme bulgarisée du turc *Chirislic*), près de *Camber*; le parc à moutons de *Sari Ivan* (sari, en turc jaune), près de *Cavgagia*; *Dealul Golio Sirt* et *Dealul Reatchi Bair* (baïr et srt, mots turcs); dans la région maritime la hauteur *Comarova* et le lac *Comarova*

(noms qui pourraient tout aussi bien avoir été donnés par les pêcheurs russes des alentours); la vallée *Dilboca* (= fosse, en bulgare) près du village *Rahman*; enfin, sur l'ancienne frontière, un monticule au nom officiel de *Gabrovitza*, et peut-être le nom du village *Prislav*, bien que ce dernier est le vieux nom slave d'un village habité aujourd'hui par des Roumains. C'est tout: 27 noms à moitié turcs, dont certains (beaucoup même; N. R.) sont sujets à discussion.

Ajoutons que dans cette classification nous avons fait rentrer dans la catégorie des noms turcs tous les noms topiques qui, partiellement du moins, se présentent sous une forme purement roumaine. Ainsi nous avons dans la Dobrogea la vallée *Cioroiu-ciari*, *Cojocaru-ciari*, la colline *Papur-ghiolgiuc-bair*; le tumulus *Gementi-iuiucler* (qui rappelle les „Movilele Gemene“ = buttes jumelles, si fréquentes dans notre Bărăgan), la colline *Mocan-iulgea-tepè* etc., ce qui montre que la toponymie turque a empiété sur la toponymie roumaine aborigène.

Les données scientifiques ci-dessus sont de nature à convaincre tout esprit clair et objectif que, sous ce point de vue encore, les droits des Roumains sur la Dobrogea sont imprescriptibles.

(„Neamul Românesc“, An. XIII, No. 52.)

La population de la Dobrogea

— D'après le recensement du 1^{er} janvier 1913 —

par Jean N. Roman

docteur en droit, ancien député de Constantza

Nous avons déjà montré que le dr. Rizov se trompe — ou veut tromper les autres — lorsqu'il affirme qu'en 1878 les Bulgares se trouvaient en tête des nationalités qui formaient la population de la Dobrogea. Les chiffres prouvent qu'avant, pendant et après l'annexion, la majo-

rité fut toujours détenue par les Roumains, malgré l'infiltration ininterrompue d'éléments bulgares, venus de Besarabie et de Bulgarie dans les deux districts de l'ancienne Dobrogea, à partir de 1828.

La majorité actuelle des Roumains dans la Dobrogea n'est d'ailleurs pas contestée par le dr. Rizov et autres protagonistes de la „Grande Bulgarie“; elle est seulement qualifiée d'„artificielle“, et l'aveu consenti à contre-cœur, toujours enveloppé de mille réticences, se garde bien de donner la moindre précision, le plus petit chiffre, quand ce ne serait que pour ne pas nous laisser croire à une écrasante supériorité, mais pour nous montrer qu'en fin de compte, les deux populations ont à peu près la même importance.

Pour trancher l'équivoque et informer le public avec la précision voulue, nous avons recours à l'éloquence brutale des chiffres.

Le recensement effectué par la Direction de la Statistique du Ministère des Domaines, le 1-er janvier 1913 — dernier recensement général, — indique, à cette époque-là, dans la Dobrogea, une population de 380.430 habitants, dont 209.571 dans le département de Constantza et 170.859 dans celui de Tulcea.

Il résulte de ce tableau que :

Au commencement de 1913, il y avait dans la Dobrogea 216.425 Roumains (129.086 dans le département de Constantza et 87.339 dans celui de Tulcea) et 51.149 Bulgares (24.377 dans le département de Constantza et 26.772 dans celui de Tulcea);

Du total de 98.249 „citadins“, 50.160 étaient Roumains (30.929 dans le département de Constantza et 19.171 dans celui de Tulcea) et seulement 7.592 Bulgares (1.738 dans le département de Constantza et 5.854 dans celui de Tulcea); et du total de 282.181 „villageois“, 166.326 étaient Roumains (98.157 dans le département de Constantza et 68.168 dans celui de Tulcea), 43.557 Bulgares (22.639 dans le département de Constantza et 20.918 dans celui de Tulcea);

NATIONALITATE	Dép. Constanța			Dép. Tulcea			Dobrogea			%
	Urbaine	Rurale	Totale	Urbaine	Rurale	Totale	Urbaine	Rurale	Totale	
1 Roumains . . .	30.929	98.157	129.086	19.171	68.168	87.339	50.100	166.325	216.425	56,0
2 Bulgares	1.786	22.639	24.371	5.845	20.918	26.772	7.592	43.557	51.149	19,4
3 Russes	279	2.070	2.349	1.050	22.960	35.510	10.829	25.030	35.859	9,4
4 Tatars	2.050	18.159	20.209	221	920	1.141	2.271	19.070	21.350	5,9
5 Turcs	4.900	10.038	14.938	2.648	2.511	5.159	7.548	12.544	20.092	5,3
6 (Trecs .	4.136	1.095	5.231	4.393	375	4.768	8.529	1.470	9.999	2,6
7 Allemands	465	5.115	5.580	330	1.784	2.117	795	6.899	7.697	2,0
8 Juifs	1.031	71	1.602	2.752	219	2.971	4.283	290	4.573	1,2
9 Tziganes	206	630	836	500	1.927	2.427	706	9.557	3.263	0,9
10 Arméniens	1.886	535	2.421	673	97	770	2.559	635	3.194	0,8
11 Italiens .	456	138	594	127	1.207	1.334	583	1.345	1.928	0,5
12 Autrichiens	236	19	255	345	570	915	581	1.39	1.170	0,3
13 Hongrois	588	227	815	116	54	170	704	281	985	0,3
14 Gagoultzi		54	54	6	886	892	6	9.0	946	0,3
15 Albanais	299	153	452	79	34	113	378	187	565	0,1
16 Serbes	87	126	213	94	44	138	181	170	351	0,1
17 Polonais	58	55	113	38	13	51	96	68	164	0,1
18 Autres nations	205	38	243	216	50	266	421	88	509	0,1
19 Inconnus	79	126	205	5	1	6	94	127	211	0,1
TOTAL	50.128	159.443	209.571	48.131	122.738	170.859	98.249	283.181	380.430	100

Dans les deux départements les Roumains se trouvaient à la tête de la population urbaine et rurale, alors que les Bulgares se plaçaient en *deuxième* rang, en ce qui concerne la population rurale; en *quatrième* rang dans le département de Tulcea et en *sixième* seulement dans celui de Constantza, en ce qui concerne la population urbaine ;

Les Roumains, qui fournissaient 56,9% de la population totale de la province, étaient plus nombreux que *tout le reste* des habitants de différentes origines, pris *en bloc*, alors que les Bulgares, qui ne donnaient que 13,4% de la population, ne représentaient *pas même le quart* de la population roumaine.

Examinons maintenant la structure ethnique des villes de la Dobrogea, en 1913.

Le tableau ci-dessus donne, par nationalité, et dans l'ordre de l'importance numérique la population des 14 villes de l'ancienne Dobrogea (7 dans le département de Constantza et 7 dans celui de Tulcea). Il indique aussi quelle est la répartition de la population d'après la nationalité, l'importance numérique, le domicile (population urbaine et rurale), dans les deux départements de l'ancienne Dobrogea et dans toute la province, et donne le pourcentage de chaque nationalité.

Ainsi donc *les Roumains détiennent une grande majorité dans 11 de 14 villes des l'ancienne Dobrogea, et parmi elles les capitales des deux départements; leur nombre est supérieur à la moitié de la population urbaine de toute la province.* Les Russes sont en majorité dans les petites villes de Chilia-Veche et de Mahmudia; les Grecs, dans Sulina. *Seuls les Bulgares n'ont de majorité dans aucun centre de la Dobrogea.* A Babadag, siège de leurs „Congrès“, centre de leurs agissements, leur nombre est de moitié inférieur à celui des Roumains. A Tulcea, qu'ils aiment à faire passer pour une citadelle bulgare, les Roumains et les Russes sont plus nombreux qu'eux; à Constantza, ils arri-

VILLE	NATIONALITES										TOTAL
	Rou- mains	Russes	Grecs	Bul- gares	Turcs	Juifs	Armé- niens	Tatars	Autres nations		
Constantza . .	15,663	211	3,170	940	2,451	1,266	1,507	277	1,721	27,201	
Cernavodă	3,844	22	164	129	759	153	105	40	527	5,743	
Cuzgun . .	1,474	—	7	26	35	—	34	—	28	1,604	
Hirşova .	2,845	7	96	105	853	22	8	14	40	3,990	
Mangalia .	740	17	299	173	843	5	27	145	90	1,929	
Megidia .	3,329	22	357	206	312	69	164	1,574	219	6,252	
Ostrov .	3,034	—	43	159	57	16	46	—	51	—	
<i>Dep. Constantza .</i>	30,929	279	4,136	1,738	4,900	1,531	1,886	2,050	2,679	50,128	
Tulcea,	7,344	5,621	1,066	4,019	601	2,033	288	74	741	21,727	
Babadag . .	2,271	132	65	1,217	313	168	148	36	346	4,686	
Chilia-Veche .	847	1,994	13	31	—	56	1	—	3	2,945	
Iscocsa . .	2,268	807	89	108	681	74	—	11	74	4,112	
Mălmunđa .	828	919	2	67	17	65	—	100	10	2,018	
Macin .	3,828	17	181	357	715	68	12	—	107	5,286	
Sulina .	1,785	1,060	2,977	55	311	288	284	—	587	7,347	
<i>Dep. Tulcea</i>	19,171	10,550	4,393	5,854	2,648	2,752	673	221	1,868	48,121	
<i>Dobrogea</i>	50,100	10,829	6,529	7,592	7,652	4,283	2,559	2,271	4,847	98,249	

vent en sixième rang. A Cernavoda, on compte 129 Bulgares et 3.844 Roumains, sur une population totale de 5.743 habitants. A Cuzgun, il y a 26 Bulgares sur 1.604 habitants; à Chilia-Veche, 31 sur 2.945; à Mahmudia, 67 sur 2.018; à Sulina, 55 sur 7.347... Et ainsi de suite!

Ces chiffres sont on ne peut plus caractéristiques, en ce qui concerne la „haute culture“ attribuée par M. Rizov et autres „patriotes“ bulgares à leurs frères de la Dobrogea, „haute culture“, qui, si elle avait existé, eût brillé dans des centres organisés, pourvus d'écoles, de bibliothèques, de théâtres et autres institutions de ce genre.

Si l'on rapproche le montant de la population bulgare donné par la statistique de janvier 1913 — 51.149 — de celui que nous indique la statistique de 1903 — 41.978 —, on trouve que dans cet intervalle de dix ans la population bulgare augmenta de 9.271 âmes, c'est-à-dire de presque 23%!. Si maintenant l'on compare ce même chiffre de 51.149 à celui de 24.915, donné par la statistique de 1880, l'augmentation, dans l'intervalle de 33 ans, est de 26.243 âmes, c'est-à-dire de plus de 105%!! Enfin, en plaçant le même chiffre à côté de celui de 5.970 (= 1.194 familles de 5 membres), indiqué par J. Ionescu de la Brad, nous trouvons, dans l'intervalle de 62 ans, une augmentation de la population bulgare de 45.179 âmes, soit 756% environ!!!

Quelles que fussent les qualités prolifiques que l'on serait disposé à attribuer à la race bulgare, les proportions fantastiques de cette augmentation dans la Dobrogea ne sauraient s'expliquer uniquement par l'excédent du chiffre de naissances sur celui des morts, — bien que cet excédent se soit sextuplé depuis l'annexion. Bon gré mal gré, il faut donc admettre l'existence d'un perpétuel courant de pénétration qui porta les Bulgares de Bessarabie et de Bulgarie vers les départements de l'ancienne Dobrogea. Songez, en effet, à quel chiffre serait montée, dans ce dernier siècle, la population de la Bulgarie, si elle multipliait dans ces fabuleuses proportions! D'ailleurs l'augmentation des autres nationalités, dans la Dobrogea, est à peine sensible, exception faite, bien entendu, pour les

Roumains venus de l'autre rive du Danube, comme cultivateurs, fonctionnaires, etc, Ainsi, dans l'intervalle de dix ans, écoulé entre 1903 et 1913, le nombre des Russes monte de 31.119 à 35.859; celui des Grecs de 9.919 à 9.999; celui des Juifs de 4.384 à 4.573; celui des Arméniens de 2.951 à 3.194. Certaines nationalités sont même en baisse, par suite des émigrations. Ainsi, on comptait 8.210 Allemands en 1903 et 7.697 seulement, en 1913, par suite du départ de certaines familles pour l'Amérique. Il en est de même des Tatars, qui n'ont cessé d'émigrer, individuellement et par petits groupes, en Anatolie, où on leur donne des terres dans la région d'Angora et d'Eskichehr. Ils virent leur nombre baisser de 29.476 en 1880 (ils étaient alors plus nombreux que les Bulgares, qui ne comptaient que 24.915 âmes !) à 25.368, en 1903 et à 21.350, en 1913.

Vu l'accroissement constant de la population de la Dobrogea en général, et vu la proportion de l'augmentation de l'élément roumain, en particulier, nous pouvons affirmer, sans crainte de nous tromper, qu'en août 1916, à la veille de notre entrée en action, la population totale de la province atteignait le chiffre de **420.000 habitants**, dont plus de **60%** de population roumaine.

L'éloquence infailible de ces chiffres nous renseigne sur la province que l'on voulait arracher à la Roumanie pour la donner à la Bulgarie et nous édifie, en même temps, sur la conception de justice qui présida à la paix conclue à Bucarest, au printemps de 1918.

(„Neamul Românesc“, an. XII, no. 166.)

Sur l'École et l'Église roumaines en Dobrogea, avant l'annexion roumaine

par N. JORGA, professeur à l'Université de Bucarest

Les précieuses informations données par l'instituteur C. Teodorescu dans les „Convorbiri didactice“ de 1877 (pp. 206 et suiv. ; 272 et suiv.) montrent à quel point les débuts de l'enseignement roumain en Dobrogea furent le résultat spontané d'une longue évolution historique, qui se développa d'elle-même, sans la moindre suggestion venue de la rive gauche du Danube.

Des écoles roumaines qui, „par manque de fonds et de personnel, fonctionnaient irrégulièrement“, existaient vers 1870, entretenues par les paysans, dans les villes de Tulcea, Hirşova, Măcin, Ostrov et Mahmudia, ainsi que dans les villages de Dăieni, Somova, Jijila, Gîrlăciu, Groapa Ciobanului, Peceneaga, Greci, Satul Nou, Hagi-ghiol, Văcăreni, Niculiţel, etc., où „l'élément roumain était compact“ Les instituteurs étaient pris parmi les prêtres, les moines et en général tous ceux qui avaient reçu quelque éducation ; le programme d'études était vieux et se résumait dans la lecture de la Bible ; on y employait, naturellement, l'alphabet slavon — l'ancien alphabet slavon, et non le bulgare. Il y avait un très grand nombre de villages dont les habitants roumains parlaient un dialecte très proche du moldave, qui avait gardé des mots slavons et turcs. On observait dans les villes l'existence d'un courant *de bulgarisation des noms*, surtout par suite des mariages conclus entre Roumains et Bulgares ; M. Teodorescu cite le cas d'un Ivanciu Burlacov, autre fois Ion Burlacu ¹⁾. Le quartier bulgare dénationalisait autour de lui.

¹⁾ Bourlacov est l'orateur qui demanda au congrès de Babadag „le retour de la Dobrogea à la mère-patrie“, c'est lui qui publie le journal d'agitation pour la Dobrogea à Sofia, comme mandataire du Conseil National....

En ce qui concerne l'école de Tulcea, l'auteur cite comme premiers professeurs, vers 1860—1870, Jean Ejloteiu, „dascălul Toluța”, C. Anurian, séminariste de Brăila, avec six classes de Bucarest. Il Costescu, séminariste d'Ismail, du temps où nous y étions les maîtres. Ces deux derniers furent envoyés par le savant évêque Melchisedec. Le meilleur instituteur, un homme fort savant, un des chefs du mouvement de 1848 en Transylvanie mais vieux usé par les vices, fut Nicolae ou Nifon Bălănescu, qui venait du monastère de Caldărușani.

Les écoles roumaines de la Dobrogea furent fondées, non par nous, mais par Ismail Bey lui-même (le moutessarif de Tulcea), qui estimait les Roumains, sujets pacifiques, travailleurs et honnêtes; de plus, ajoute Teodorescu, ils se trouvaient en nombre considérable plus grand que toutes les autres nationalités chrétiennes considérées séparément, et même prises, en bloc. Ismail Bey envoya sa contribution, augmenta la somme souscrite par les commerçants de Tulcea et chargea Bălănescu de fonder des écoles dans tous les villages roumains.

Il n'aurait pas réussi, étant données les conditions primitives de la province, mais les Mécans de Tulcea voulurent, absolument, avoir leur école, pour l'opposer, à l'école grecque fondée en 1860 à peine et à l'école bulgare, encore plus jeune. Une communauté scolaire s'est donc constituée, à la manière turque, avec un Transylvain, Manea Giuglea, à sa tête.

Malheureusement, le moine n'était pas un homme de toute confiance, en ce qui concerne le maniement des fonds. Au cours d'un voyage en Macédoine, les Roumains macédoniens apportèrent leur obole pour la jeune école roumaine, il jugea bon de s'approprier la somme. Il se vit obligé de quitter la Dobrogea, mais y retourna, comme instituteur, à Macin, de 1873 ou 1874 à 1880. A sa mort, ses papiers et le grand dictionnaire latin-roumain que lui avait demandé le prince Știrbei et dont il n'avait point achevé la publication, furent versés aux archives du tribunal local. Manea Giuglea, le Mécain intrépide qui avait consacré sa vie et sa fortune à l'école

roumaine, était mort, un an auparavant. Le comité scolaire, composé de Basile Sotirescu, le prêtre A. Negru, Sava Dimitriu, Vasile Avramescu, Démètre et Pierre Darie, continua de fonctionner. Si l'évêque grec Denis faisait opposition à l'école roumaine, le Métropolitte schismatique bulgare, Grégoire, qui résidait à Tulcea depuis 1870, lui prêtait son appui, *pour arriver à s'imposer, grâce aux Roumains*; il offrit même, pour le fonds des écoles roumaines, le tiers de ses revenus; sans cependant tenir sa promesse. Ce ne fut que plus tard, lorsque les Roumains furent accusés de former des „comités“ d'agitation, semblables aux „comitadschis“ bulgares, et de vouloir, par l'introduction de l'alphabet latin, transformer les „Moldaves orthodoxes“ en „Roumains catholiques“, qu'intervint le consul roumain Stoianovici, que la Roumanie avait obtenu, enfin, d'envoyer à Tulcea.

Le même auteur nous fournit, à une autre occasion, des renseignements relatifs à l'Église roumaine en Dobrogea, avant l'annexion (p. 363 et suiv.).

A Babadag, les Roumains se font construire leur église en 1828, sans l'intervention de personne, des Bulgares surtout, dont il n'y avait pas un seul dans cette ville; reconstruite en 1856, cette église conserve son caractère national. Plus tard, le Métropolitte Grégoire, déjà cité, donne l'ordre d'officier en slavon et impose une éphorie composée de Bulgares venus de Russie.

Quant à Tulcea, Teodorescu remarque que l'ancienne ville fut entièrement détruite au cours de la guerre russo-turque de 1828—1829.

La ville fut reconstruite sur l'emplacement fixé par les Turcs et colonisée avec les paysans qu'on avait fait venir des villages „turcs“ des bouches du Danube; d'où les noms de „Beştepeni“ et de „Prislăveni“ donnés aux habitants de deux faubourgs de Tulcea, habitants originaires de Beştepè et de Prislav. L'église St. Nicolas, des Beştepeni, était roumaine; son soutien fut, dès le début, le riche commerçant Nedelcu Gişcă. L'église russe a été fondée après, et, finalement, l'église bulgare. L'église roumaine fut reconstruite, avec trois tours, au moyen

d'une souscription à laquelle participèrent d'autres nationalités chrétiennes également. La querelle entre les partisans de l'évêque grec et ceux du Métropolitite bulgare eut pour conséquence la fermeture de notre église; cet état de choses se maintient jusqu'au commencement de la guerre (1877).

Avec un zèle admirable, les habitants s'étaient cotisés et avaient fait construire à „Prislăveni“ l'église „Sfinții Impărați“, où officiait l'instituteur C. Andrian ¹⁾.

1) Pour les conditions dans lesquelles les Russes poussèrent en 1828 les Bulgares à se révolter, afin d'obtenir des institutions semblables à celles de la Valachie, voy. Hurmuzaki, *Documente*, XIII, pp. 76, 77, No. 100. En 1829, à Bucarest, les Bulgares demandent aux Russes de ne pas les abandonner; leur députation était composée „en partie de Grecs et de fils de Grecs“; p. 220, No. 358.

3-ème PARTIE

DOCUMENTS ET TÉMOIGNAGES

Nouveaux éclaircissements sur la Dobrogea

par N. IORGA

Les notes publiées par M. Guşu dans le journal „România“ (No. 345), d'après la communication verbale de quelques vieillards bulgares, sont fort intéressantes.

Ces témoins oculaires, qui ont pris part aux colonisations bulgares, reconnaissent être venus du côté de Trnovo, après la guerre russo-turque de 1806 — 1812; par groupes de plusieurs familles, par „clans“, ils sont allés se fixer en Bessarabie. Lorsqu'on astreignit la génération suivante au service militaire, elle passa dans le Nord de la Dobrogea, *qui formait un tout, un ensemble avec le Boudschac*, la véritable Dobrogea s'étendant au Sud.

L'histoire connaissait ces faits. Mais elle ne savait pas quels étaient, à cette époque-là (1833—1834), les villages véritablement roumains. Outre Niculiţel, Jijila, Luncaviţa et Peceneaga, il y avait encore Văcăreni, Gazvanul, Samoşa, Ienisala, alors appelé Cetatea, Satul-Nou, Isaccea elle-même et d'autres.

Les Bulgares viennent s'établir autour des villages tatars — comme ils firent ces derniers temps en Macédoine — pour s'étendre ensuite et usurper la place de leurs maîtres; cela leur fut d'autant plus facile ici, qu'ils avaient des fonds, l'argent gagné au cours de vingt ans et plus, passé en Bessarabie.

Voici le nom des villages tatars, avec, entre parenthèses, le nombre des familles qui y ont trouvé asile: Ienichioiu, Stanulei (?), Congaz (6), Başchioiu (8), Ciamurlia-de-sus, appelé aussi Ali bey, d'après le nom du bey turc qui en était propriétaire (10), Eschibaba (40 habitants), Beidaud (Bey²Daoud, le bey Daoud ou David) est habité par des Gagovtzi, Grecs chrétiens qui ont adopté la langue turque:

ces derniers, après avoir accompagné les Bulgares en Bessarabie, revinrent avec eux dans cette nouvelle patrie.

Les deux vieillards, Ivan Ganev d'Eschibaba et Dinu Ivanov de Ceamurlia-de-sus, âgés, en 1892, le premier de 112 (?) ans, le second de 90, affirment que plusieurs séries de ces colonisateurs sont parties plus tard de ces deux villages, surtout à l'époque où l'ingénieur russe Masaslski les appela pour leur distribuer des terres, „1881—84“ (ne serait-ce pas plutôt 1877?).

Au moment de l'expansion bulgare venue du Nord — comme je l'ai déjà dit et répété, — c'est-à-dire il y a quatre-vingt ans à peine —, on parlait, dans le pays, le roumain et le turc.

Ces témoignages apportés par un homme qui n'est ni ethnographe, ni historien, qui n'est même pas au courant des recherches faites à ce sujet, ont la valeur des meilleurs documents.

(„Neamul Româneș“, An. XIII, No. 50).

La question de la Dobrogea

(nouveau témoignage)

par P. Panaitescu.

Dans ce qui a été publié ces derniers temps pour la défense de nos droits ethniques et historiques sur la Dobrogea, on a oublié un témoignage fort important et significatif. Ce sont les souvenirs de voyage du moine Parthénus, qui a traversé la Dobrogea en 1839, pour aller, à travers la Bulgarie, au Mont Athos. Une traduction de ces souvenirs a été donnée par l'archimandrite V. Puiu, dans une petite brochure parue en 1910 (Impr. Vălenii-de-Munte). Puisque cette brochure n'est point connue du grand public, puisqu'elle n'est pas mentionnée dans le volume de M. Iorga : „Droits nationaux et politiques des Roumains dans la Dobrogea“, je crois utile de donner ici quelques passages de ces notes, relatifs à notre Dobrogea.

Le moine Parthénus, après avoir séjourné pendant quelque temps dans certains couvents de Moldavie, tra-

verse en 1839 la Dobrogea, en route pour le Mont Athos. De Brăila, il passe à Măcin (p. 38). Il y voit „une église située hors de la ville, misérable baraque en bois, barbouillée de boue, à toiture en tuiles, trouée d'un côté; elle n'est même pas surmontée d'une croix et n'a point de cloche“ (p. 30). D'autres sources mentionnent également l'église roumaine de Măcin, et nous apprennent qu'elle possédait des livres religieux apportés de Valachie; il en est de même de celle d'Azaclău (N. Iorga, „Droits nationaux et politiques“, p. 78). „Mais“, poursuit Parthénus, „dans la ville les paysans sont très bons et font un excellent accueil aux étrangers. Ces paysans, appelés Roumains, portent le costume bulgare et parlent la langue-valaque« (p. 39). Les „chalvars“ bulgares — larges pantalons portés par les Turcs — étaient empruntés aux Turcs et ne sauraient être invoqués comme une preuve de l'influence bulgare.

Parthénus demande aux habitants pourquoi leur église est tellement misérable. „Ils répondent les larmes aux yeux „Dieu soit loué! Nous sommes bien contents de l'avoir; car nous avons bien du mal à la garder contre les Turcs, qui veulent y mettre le feu; ailleurs, les pauvres habitants n'ont même pas une église comme la nôtre. Les Turcs sont bien mauvais; un des nôtres (donc un Roumain) a voulu refaire le toit; les Turcs l'ont pendu à Babadag ils ont incendié l'église“ (p. 39).

La destruction de l'église de Babadag, relatée par Parthénus, est confirmée par M. A. Guşu („Neamul Românesc“, 6 mars 1918): „Les vieillards racontent que notre église de Babadag a été incendiée en 1835“, quatre ans avant le voyage de Parthénus par conséquent. D'ailleurs Camille Allard parle, lui aussi, des Roumains de Babadag, à l'occasion de l'expédition de Courbet (1854) dans la Dobrogea méridionale (N. Iorga, „Droits nationaux, etc.“, p. 82).

Avant de quitter Măcin, Parthénus s'informe auprès des habitants sur la meilleure route à suivre pour aller au Mont Athos. Ces derniers lui répondent qu'il y a deux routes: l'une „à travers les montagnes“ — donc par le centre de la Dobrogea, — qui „passe par de nombreux

villages turcs“, l'autre côtoie le Danube „*la seconde sur le bord du Danube, jusqu'à Roustschouk; on n'y rencontre que des nôtres, des Roumains. Au delà de Roustschouk vous rencontrerez des Bulgares*“ (p. 40).

Ce précieux récit nous apprend donc que tout le rivage du Danube, de Măcin à Roustschouk, était roumain. Les Bulgares ne sont même pas mentionnés dans la région Silistrie-Turtucaia, mais seulement au-delà de Roustschouk.

Parthénus choisit la route roumaine. Il raconte: „Je suis ensuite arrivé dans un village roumain, où j'ai pu me reposer, manger et boire“. Le voyage continue tout le long du Danube: „Les paysans sont bons et accueillants comme je n'en ai jamais rencontré au cours de mes voyages“ (p. 40). Il parle aussi des prêtres: „Leurs pieux et dignes prêtres nous recommandaient souvent auprès des habitants et nous offraient la meilleure hospitalité; ils allaient jusqu'à nous laver les mains et les pieds; tellement ils étaient accueillants aux étrangers“. Mais „en neuf jours je n'ai vu que trois églises, et celles-là si pauvres, si misérables, que je ne saurais le dire“. La cause de toutes ces misères était la cruauté des Turcs: „à l'intérieur nulle image peinte, rien que des icônes de papier; quant à l'iconostase, il ne saurait en être question; les vêtements des prêtres sont d'une étoffe ordinaire. Mais il y a un ou plusieurs prêtres pour chaque village“ (p. 41).

Parthénus pose cette question: „Pourquoi ces contrées sont-elles si riches et leurs habitants si misérables?“ On lui répond: „Dieu nous est dur et nous punit. Depuis des siècles *notre pays* est sur la frontière et les guerres sont fréquentes dans ces régions: tout les dix à douze ans nous avons une nouvelle guerre. A peine réparons-nous un peu nos pertes, à peine nous mettons-nous à élever du bétail et à cultiver nos jardins, que la guerre déssole à nouveau le pays“ (p. 42).

C'est le souvenir de la guerre de 1828, lorsque les Russes saccagèrent la Dobrogea (N. Iorga, „Droits nationaux“, p. 69), et de celles de 1806—1812, 1787—1792 et 1768—1774, cette dernière terminée par la paix de Kaniardschi (en Dobrogea).

„Dès lors“, poursuit le récit, „tous ceux qui en ont la possibilité, s'enfuient en Valachie“ (p. 42).

C'est ce qui confirme un fait, déduit déjà par M. Brătescu, de la toponymie de la province, (voy. plus haut), à savoir : il y a eu émigration des Roumains de la Dobrogea en Valachie.

L'auteur continue en ces termes : „Si les Turcs capturent ces fuyards, ils les emmènent en Turquie ; ils prennent nos troupeaux, ils mettent le feu à nos maisons et saccagent nos jardins. Ceux qui, après une guerre, ont la vie sauve, retournent à leurs foyers, disent les paysans ; ils reconstruisent leurs chaumières sur les ruines et recommencent à travailler“ (p. 42) :

Cette persévérance prouve que nous avons à faire, non pas à des émigrants, mais à des habitants attachés, malgré tout, à la terre, à cette terre qu'ils aiment parce que, de père en fils, pendant de longs siècles, ils l'habitèrent et y peinèrent.

On ne saurait d'ailleurs soutenir que ces Roumains fussent des émigrants, car l'émigrant émigre pour chercher de meilleures conditions de vie, ce qui n'était point le cas pour la Dobrogea.

Mais il n'y avait pas seulement les guerres et les pillages :

„D'autres malheurs nous frappent fréquemment. Après chaque guerre la peste fait rage ; alors nous abandonnons, nous quittons tout et nous fuyons chacun de notre côté ; nous craignons de nous approcher les uns des autres. Dieu nous envoie souvent ce fléau pour nous mettre à l'épreuve. De plus, les Turcs sont bien méchants, bien cruels, dans ces régions ils nous oppriment, nous ruinent et brûlent nos églises ; ils volent les objets précieux, là où ils les trouvent, et détruisent nos images saintes ; nous ne pouvons nous plaindre à personne le Pacha ne veut pas nous recevoir, Constantinople est loin, et nous n'avons pas le moyen d'y aller. Aussi, résignons-nous à tout supporter ; mais Dieu aura pitié de nous et enverra la Russie pour nous sauver du joug turc“ (p. 42).

Aujourd'hui, un autre joug, encore plus affreux, pèse sur ces malheureux : „Aussi, résignons-nous à tout supporter ; mais Dieu aura pitié de nous et enverra..... nous sauver....“.

(«Neamul Romănesc.»)

Contributions à la question de de la Dobrogea

par A. Petrescu-Malcoji

La lecture de l'étude de M. Brătescu sur la Dobrogea m'a encouragé à apporter une contribution à cette question. Elle concerne les relations des Bulgares avec la Quadrilatère et prouve, une fois de plus, qu'il y a eu émigration récente des Bulgares, du Sud vers le Nord.

Le caractère national d'une région se reflète surtout dans les villages, là où l'homme est attaché à la terre. En vertu de la loi d'organisation du Quadrilatère (1914) et en vue d'établir les droits de propriété rurale, tous les détenteurs de terres furent obligés à justifier leurs droits.

J'ai eu l'occasion de rédiger de nombreux mémoires dans lesquels je suivais, à l'aide des documents officiels, la transmission de la propriété.

Or, à propos de tout acte de propriété portant aujourd'hui un nom bulgare, on observe toujours le même fait : depuis quinze ans et très rarement depuis plus de trente-cinq ans, ils indiquent comme dernier propriétaire un Turc.

Tous les actes rédigés d'après les normes bulgares ne remontent pas à plus de trente ans. Antérieurement à cette date, on ne trouve que des actes turcs de Constantinople, qui portent des noms turcs et confirment le droit de jouissance pour certains lots de terre (voir Ioan N. Roman, „Studiu asupra proprietății rurale din Dobrogea“).

Dès que la justice roumaine s'installa dans le Quadrilatère, une véritable avalanche de procès de revendi-

cation assaillit les magistrats et les avocats: les plaignants étaient invariablement les Turcs. La justice — jusqu'à la suspension provisoire de ces procès — donna toujours gain de cause aux plaignants; personnellement, je passai trois transactions favorables aux clients turcs.

On peut en conclure que d'importantes colonies de Bulgares originaires des Balkans sont venues se fixer ici, sous les auspices du gouvernement bulgare, au cours des trente dernières années.

Ces Bulgares, pour devenir propriétaires, forcèrent les Turcs à vendre leurs terres à des prix où l'hectare monte à 1000 levas, ou à s'enfuir abandonnant leurs biens aux usurpateurs. Enfin, si ces malheureux s'avisèrent de se plaindre à la justice bulgare, celle-ci, „par raison d'État“, leur faisait clairement comprendre qu'ils n'avaient qu'à se résigner.

Aujourd'hui on rencontre des villages bulgares où il n'existe plus un Turc, mais où on ne voit pas une croix dans les cimetières.

Si les récentes statistiques bulgares donnent pour le Quadrilatère une proportion de 45% population bulgare, on peut imaginer quelle fut la situation il y a vingt à trente ans.

Bien que les villes changent facilement leur physionomie — par la centralisation des fonctionnaires, du commerce, enseignes, etc., — les villes du Quadrilatère ressemblaient fort peu par l'aspect aux villes bulgares. À Bazargic la moitié de la population était turque et détenait presque toute la propriété urbaine et tout le commerce.

Les propriétaires et les commerçants bulgares n'ont point d'ancêtres enterrés dans les cimetières du Quadrilatère; ils n'ont même pas de parents dans le commerce, étant de la première génération adonnée à ce genre de travail. Leurs parents furent des paysans colonisateurs, rapidement enrichis aux dépens des Turcs; quant au commerce, il se réduit à la pratique de l'usure, qui n'a, elle aussi, d'autre but que d'arracher au Turc son dernier coin de terre et son dernier denier.

Enfin, si l'on rencontre, çà et là quelques vieux villages, ils furent fondés par les bergers transylvains, venus à la recherche des belles prairies. Les gros propriétaires roumains sont nombreux, tels : Gayrilă, qui possède plus de 2.000 hectares à Duvanivasi, Cornăteanu à Eschiselo, etc. tous, ils ont leurs ancêtres enterrés dans ces régions.

En dehors des riverains du Danube, qui sont Roumains, l'élément chrétien ancien est représenté sur le littoral, de Chabla-Cavarna à Gargalic-Balcio, par les actes de propriété qu'on trouve dans les registres des tribunaux bulgares (certains doivent être versés au Ministère des Domaines roumain) tel aussi celui que fournissent les cimetières du Quadrilatère. D'ailleurs, on peut mesurer l'importance de l'influence nationale bulgare dans ces régions à écouter les enfants bulgares parler le turc dans les rues de Bazargic, langue qu'ils apprennent chez eux de la bouche de leurs parents, car la langue officielle et nationale du Quadrilatère était le turc.

J'ai eu jadis l'occasion d'assister à une discussion entre deux Bulgares qui se haïssaient. Comme je demandais à l'un d'eux la cause de cette haine, il me répondit: „Mais je suis originaire des Balkans; lui, c'est un chop“. Les Balcaniques et les «chops», ont colonisé le Quadrilatère. Les premiers, d'humeur plus douce, haïssent les seconds, qui sont méchants. Mais ni les uns, ni les autres, ne sont originaires du Quadrilatère.

Nouvelles contributions à la

question de la Dobrogea

par N. ROȘCULEȚ,

maire de Mangalia.

Dans la circonscription de Mangalia, il n'y a que deux villages où l'on rencontre des Bulgares : Tuzla et Copucchi.

Ils s'y sont fixés peu à peu, à mesure que les Turcs émigraient. A Tuzla on rencontre aujourd'hui encore quel-

ques Turcs, à Copucei, les Bulgares, sont venus s'établir à côté des Roumains.

Il y a certains faits qui prouvent d'une manière irrécusable que l'établissement des Bulgares dans ces villages est tout à fait récent. Ainsi, toutes les fois qu'à la mort d'un Bulgare, il était question d'instituer une tutelle, on rencontrait les plus grandes difficultés, parce que, les individus dont il s'agissait étant mariés en Bulgarie, on se trouvait dans l'impossibilité d'avoir les certificats de mariage. Les certificats de naissance des enfants plus âgés étaient, eux aussi, en Bulgarie.

Ces affirmations peuvent être facilement contrôlées dans les dossiers des communes respectives.

Il existe, en outre, dans la circonscription de Mangalia, deux à trois parcs à moutons dont les propriétaires bulgares sont originaires de Cotel (Bulgarie). Et, soit dit en passant, le fameux docteur Racowski n'est point originaire de la Dobrogea; c'est également à Cotel (Bulgarie) que les autorités roumaines pourraient trouver son certificat de naissance.

Citons en revanche parmi les notables de Mangalia la vieille famille roumaine de Florea Iacob, qui s'était fait construire, dans le plus pur style roumain ancien, une maison, qu'un peintre de valeur, M. Damian, s'est plu à nous montrer.

D'autres vieilles familles roumaines de Mangalia sont celles des Dănilă, Buzatu, Giuglea, etc.

Voici enfin un fait caractéristique: dans le petit village d'Ilanlic, situé sur l'ancienne frontière, il existe une vieille famille roumaine, Dan, qui, à la suite de liens de parenté noués avec les Gagoytzi de là-bas, a, depuis longtemps, oublié sa langue maternelle pour adopter le turc. Mais elle a gardé le souvenir de son origine et affirme que ses ancêtres partirent de Transylvanie pour venir se fixer ici. Les membres de cette famille ont également conservé la physionomie de leur race, étant d'un teint plutôt roux, alors que les vrais Gagoytzi sont tous bruns.

Dans la circonscription de Mangalia les Bulgares sont donc en nombre insignifiant; leur fixation est de date

toute récente, la plupart n'étant point nés, ni même mariés sur notre sol ; par contre, les Roumains et avec eux, à Ilanlic, les Gagovtzi, constituent l'élément plus ancien de la population chrétienne.

A mesure que l'on s'éloigne de la Mer pour se rapprocher du Danube, les villages roumains sont de plus en plus grands, à traditions de plus en plus anciennes : les habitants savent que leurs ancêtres les plus lointains ont vécu sur ce sol.

(„Neamul Romănesc“, an. XIII, No. 98.)

La Dobrogea d'hier et celle d'aujourd'hui

par le dr. N. Sadoveanu

La Dobrogea, prise par nous aux Turcs, en 1878, avait l'aspect d'une véritable steppe. Je citerai à cet égard les paroles de Mirza-Saïd-Pacha.

Après la guerre de 1854, les Tatars, chassés par les Russes, obtinrent du Padichah l'autorisation de venir se fixer dans la Dobrogea ; en grand nombre, commandés par Mirza, ils entrèrent dans cette province et s'établirent surtout dans les régions comprises entre Gura Dobrogii et Asarlic-Alfatlar.

Deux ans après, Saïd-Pacha envoie son rapport sur la province et la situation des Tatars, au Grand-Vizir.

Il écrit :

„Toute la Dobrogea, mais surtout la partie qui s'étend jusqu' au-delà d'Asarlic, présente tous les caractères de la steppe : on ne trouve l'eau qu'à 60—80 mètres de profondeur. La végétation fait presque complètement défaut, et celle qui existe appartient à la flore des steppes ; le terrain est accidenté et les collines couvertes de roches. On ne voit pas un arbre aussi loin que porte la vue, mais ce qui attire l'attention ce sont les innombrables troupeaux de toutes les espèces animales, les chevaux

surtout — le cheval de Dobrogea, célébré par le poète — chèvres, bêtes à cornes et par dessus tout les brebis des espèces les plus variées.

„Puis toutes sortes de bêtes féroces, loups, renards, loutres, etc. Des oiseaux aigles, outardes, cygnes, faucons, canards de Barbarie, etc. De nombreux reptiles et surtout des vipères. Les vents soufflent, pour ainsi dire, en permanence et avec la plus grande violence ; l'hiver commence en octobre, et jusqu'au mois de mars le vent du Nord ne cesse pas de souffler. La neige tombe rarement, mais, lorsqu'il vient, une tempête de neige, les pauvres gens ne sortent plus de leurs maisons, car, serait-il *pélivan*, l'homme ne résisterait pas, et les croyants le trouveraient le lendemain glacé, sur le bord de la route.

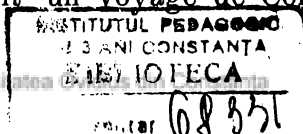
„Pendant l'été, c'est le vent du Sud qui fait rage ; bien que moins fréquent, il souffle avec une grande violence, jetant bas les minarets. Ce vent est parfois si chaud, que la respiration en est gênée. On affirme que pendant les fortes tempêtes du Sud, on a vu tomber dans l'atmosphère des grains de sable pareils à celui du désert africain. Et il n'est pas d'été où ce vent ne souffle au moins une fois dans la Dobrogea. Les Roumains l'appellent *Sărăcilă* (de *sărăcie* = indigence, misère), car il suffit qu'il souffle pendant une demi-heure en mai, au moment où le blé est en fleur, pour brûler et détruire toute la récolte.

„Par suite de ces diverses circonstances, les villages sont situés au fond des vallées, où ils sont protégés par les hauteurs.“

Le passage le plus intéressant du rapport concerne la population. On parle longuement de la population musulmane formée de Turcs, Tatars et Circassiens ; puis de Roumains, Gagovtzi et Lipovans ; mais *pas un mot sur les Bulgares*.

La conclusion est : „Pluies extrêmement rares, vents continuels, étés si chauds que toute plante cultivée serait brûlée“. Mirza-Pacha est d'avis qu'on pourrait réserver la Dobrogea pour le pâturage, le fourrage et l'élevage du bétail. Telle était la Dobrogea que nous annexâmes.

En mai 1888, j'ai fait un voyage de Constantza à



Cara-Omer: pas trace d'une route; sur plus de 60 km., pas un coin de terre labourée; végétation luxuriante — une orgie de mauvaises herbes —; des milliers de troupeaux, du bétail de toute espèce, oiseaux sauvages, etc.

Je n'ai pas rencontré un arbre; j'avais fait provision d'eau; pas un village, sinon, au fond des plus profondes vallées, les ruines de quelques maisons habitées par des Circassiens, qui, à l'époque de la domination ottomane, vivaient de vols et de pillages, raison pour laquelle le gouvernement roumain leur refusa la permission de se fixer dans la Dobrogea.

Pourrait-on, dès lors, ne point s'étonner qu'une domination roumaine de quarante années à peine eût réussi à transformer cette steppe en un véritable jardin! Car, si, avant nous, on ne rencontrait pas un sillon tracé, aujourd'hui, au contraire, il ne reste pas un coin de terre non cultivée. Des voies de communication partout; des routes reliant presque toutes les communes; des villages qui font plaisir à voir, des écoles pour filles et garçons, de belles églises, etc., etc.

Je ne parle pas du progrès réalisé dans les villes, dans Constantza notamment, qui relie l'Orient éloigné à l'Occident civilisé. C'est là qu'aboutit la ligne de l'Orient-Express Paris-Bruxelles-Constantza; c'est de là que le voyageur d'Occident s'embarque sur nos vaisseaux pour aller en Asie Mineure et en Égypte.

On y voit de magnifiques travaux, œuvres de civilisation européenne, le port avec les silos et leurs multiples annexes, les conduites de pétrole et d'innombrables réservoirs de pétrole, de benzine, etc.

Les Bulgares, cette race touranienne, lèvent des prétentions sur la province de notre grand Voévode Mircea, affirmant qu'elle leur a appartenu jadis.

Au point de vue de la domination, la Dobrogea fut successivement grecque, romaine, byzantine, génoise, roumaine, turque, mais *bulgare jamais*.

Nos proverbes s'inspirent toujours de la plus haute sagesse, et vous entendrez bien souvent un Roumain dire, avec amertume: „pe cine nu-l lași să moară, nu te lasă

să trăiești“ („celui que tu empêches de mourir, t'empêchera de vivre“)...

Bien que jeune à cette époque-là, je me rappelle fort bien comment, deux ans avant la guerre de 1887, les Bulgares persécutés par les Turcs cherchaient refuge dans notre pays. Des milliers de chariots bondés de femmes et d'enfants stationnaient tout le long du Danube. J'ai assisté à des scènes touchantes: nos braves paysans, pris de pitié, les logeaient et les nourrissaient. Ils abandonnaient aux Bulgares leur si modeste et si étroite maison, et eux, les Roumains, avec leurs femmes et leurs enfants, se contentaient de quelque grenier.

Ils mangeaient leur „mămăliga“, et le peu de farine de blé, jalousement gardée au fond d'un sac, pour les grands jours, ils la sacrifiaient aux enfants bulgares.

Combien de ces enfants aujourd'hui, devenues femmes, combien de leurs filles, en tout cas, versèrent de l'eau bouillante et arrachèrent les yeux à nos blessés de Tur-tucaia!

Nous protégeâmes toujours le peuple bulgare en aidant ses débuts difficiles, car, non seulement nous ne protestâmes point, au nom de l'équilibre balcanique, contre l'annexion de la Roumélie, mais nous fîmes tout pour la faciliter. En 1885, lors du conflit serbo-bulgare, nous accordâmes à la Bulgarie plus que notre appui moral, estimant, dans notre générosité, qu'il est injuste de semer des obstacles sur la route d'un jeune peuple désireux de se développer.

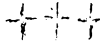
Chez nous, les Bulgares furent toujours les bienvenus; nous leur fîmes, si l'on peut dire, les honneurs de la maison. Certains montèrent l'échelle jusqu'aux plus hautes dignités de l'État. Quant à la situation économique, tout le monde sait qu'en Olténie surtout les plus belles propriétés des plus riches départements étaient ou bien affermées, ou bien définitivement vendues, à des Bulgares.
Nomina odiosa.

Parmi les souvenirs des temps jadis, j'évoque les paroles de Stranski, alors ministre des Affaires Étrangères à Sofia: parlant en public, il nous dit, à nous, Roumains,

qui nous trouvions là: „C'est à vous que nous devons l'existence, car, sans vous nous continuerions de dormir aujourd'hui encore, comme nous le fimes pendant des siècles“. Caravélov, le président du Conseil, et Niki-forov, le commandant suprême de l'armée, étaient, tous les deux, d'accord. N'oublions néanmoins pas, non plus, les paroles de l'octogénaire Ismaïl-Efendi, qui nous disait: „Hékim-bachi (médecin-chef), il n'y a pas au monde de peuple plus ingrat que le peuple bulgare“.

Plions pour le moment devant la fatalité et le règne de la force, mais, confiants dans les destinées de notre patrie, attendons l'avenir.

(„Neamul Romănesc“, 1918).



Les Roumains de la Dobrogea

par **G. Murgoci,**

professeur à l'Université de Bucarest

La statistique de la population du département de Tulcea nous permet d'établir bon nombre de données ethnographiques et de tirer certaines conséquences au sujet de la fixation des Roumains dans la Dobrogea. Alors que les Bulgares forment un rassemblement compact au Sud de Babadag et dans quelques villages éparpillés, tels Cerna, Başchioiu, Congaz, etc., les Roumains forment, tout le long du Danube, une masse ininterrompue, qui s'étend au loin vers l'intérieur, avec pénétration d'éléments intercalés parmi les Bulgares et les Turcs. Il faut reconnaître qu'une bonne partie de la population roumaine est venue après 1878, après l'émigration des Turcs surtout, mais les fondations roumaines sont beaucoup plus anciennes — séculaires — et plus importantes que les fondations bulgares, qui ne datent que du commencement du XIX-e siècle. J'énumérerai quelques-unes des circonstances naturelles qui favorisèrent, dans ces temps reculés, la pénétration de

l'élément roumain dans la Dobrogea, au cœur des régions boisées de Tulcea.

La steppe—la véritable Dobrogea, comme l'a indiqué avec raison M. Brătescu (voy. ci-dessus) — a toujours eu une population moins dense que les régions montagneuses boisées du Nord; ceci est vrai pour toutes les steppes notre Bărăgan, le Boudschac bessarabien, les steppes russes, qui, aujourd'hui encore, sont les régions les moins peuplées. A certaines époques, après les guerres et les épidémies surtout, la steppe de la Dobrogea s'est même trouvée entièrement dépeuplée, comme nous indiquent les récits des nombreux voyageurs ou explorateurs de la province. Je rappelle les descriptions et la statistique de J. Ionescu de la Brad, faites, sur l'ordre du Grand-Vizir, après la guerre de Crimée. Même à ces époques-là, le rivage du Danube possédait une population compacte presque exclusivement roumaine.

La région boisée du Nord de la Dobrogea a attiré et fixé une population plus nombreuse, non seulement tout le long du Danube, mais aussi dans les vallées qui descendent des montagnes. Je connais ce coin du Nord-Ouest de la Dobrogea, même avant 1878, et je sais les liens de parenté, les alliances qui unissent les habitants des deux rives du Danube; je puis confirmer la plupart des affirmations faites par M. Brătescu, dans sa contribution à ce volume. Les anciennes émigrations, ainsi que celles antérieures à 1878 (je ne parle pas des émigrations à cette date), allèrent de la rive gauche (département de Brăila et Bessarabie) vers la rive droite du Danube, c'est-à-dire des steppes de Brăila et du Boudschac vers la région boisée de Tulcea. Ce mouvement trouve une explication géographique: Dans la plaine de Brăila, cette vieille „raia”¹⁾ turque, la densité de la population a toujours été supérieure à celle de la population du Bărăgan de l'Ialomitza. En effet, non seulement cette plaine est coupée par de nombreux cours d'eau: le Sêreth, le Buzău, l'Ianca,

¹⁾ Province peuplée par des chrétiens, mais soumise à la domination turque.

Călmățuiul, Sărata (le Bărăgan n'est arrosé que par le Călmățuiu et la Jigălia), dont les rives attirèrent depuis longtemps une nombreuse population, mais, encore, l'eau souterraine s'y trouve à quelques mètres du sol, alors que dans le Bărăgan elle est généralement à plus de 30 m. de profondeur. D'autres conditions favorables attireraient également les populations des régions montagneuses vers la plaine de Brăila, d'où elles passaient en Dobrogea: ainsi l'existence de la ville et du port de Brăila, qui n'a pas son équivalent dans l'Ialomitza, puis le fait que le lit du Danube se rétrécit ici en un seul bras, ce qui facilitait le passage du fleuve.

Une autre circonstance importante à ce point de vue est l'attraction exercée par la pêche — florissante à proximité du port de Brăila — et par l'élevage du bétail, sur la population du marais ¹⁾ de Brăila. Bien que ce dernier soit plus rapproché des bouches du Danube que le marais de l'Ialomitza, les plateformes (*grinduri*) sont ici mieux dessinées et davantage peuplées. On y trouve la trace de l'emplacement d'anciens villages, et, plus récemment, de véritables villages ont été fondés sur les immenses plateformes d'Ibis, de Vilciu, Stoienești, Frecăței, Bou, Mucuraia, Blasova, Titcovu, Canalul Măcinului, etc. Il y a en face de Brăila, sur la rive droite, le village d'Azacław, et plus bas le village de Pisica, de tous temps habités par une population presque exclusivement roumaine.

Les habitants du marais de Brăila, ainsi que la population des deux rives du Danube, s'occupent de l'élevage du bétail; en effet, la région était particulièrement favorable au bétail, et les taxes de pâturage insignifiantes. C'est également vers les marais du Danube que les Mocsans, descendus des montagnes du Muscel, de la Prahova du Buzău, du Rimnic et de Vrancea, conduisaient leurs troupeaux. De nombreux habitants des villages de la plaine et du marais de Brăila, ainsi que des deux bords

¹⁾ Région comprise entre les deux bras du Danube et séparant la Dobrogea du département de Brăila: marais de Brăila et du département de l'Ialomitza, marais de l'Ialomitza.

du Danube, étaient de ces Mocans fixés là pour toujours ¹⁾; j'en ai connu beaucoup, dans mon enfance, et à l'occasion des recherches géologiques que je fis dans la Dobrogea et dans la plaine de Brăila.

Au temps de la domination turque, les relations des habitants des deux rives du Danube avec les habitants du marais étaient également très étroites: non seulement le marais ne constituait point un obstacle à ces relations, mais il fournissait de nombreuses occasions de travail commun et de cohabitation. Voici un exemple caractéristique

Les plateformes (*grinduri*) du marais de Brăila ne sont pas bien hautes, de sorte qu'aux crues du Danube, à l'époque de la fonte des glaces ou des pluies de printemps, elles sont entièrement couvertes par les eaux du fleuve, qui emportent tout. Les éleveurs font alors appel aux habitants du rivage pour les aider à retirer leur bétail et à le sauver. Le marais du bras droit du Danube est encore plus favorable à l'élevage, car les plateformes y sont plus hautes, et l'accès de la voie ferrée y est plus facile, le rivage de la Dobrogea étant élevé et fort rapproché, par endroits, du Danube. Enfin les collines boisées du Nord de la Dobrogea constituent un excellent abri pour le bétail qu'on fait sortir parfois du marais, pendant les hivers rigoureux, lorsque la steppe est ou bien entièrement couverte de neige, ou bien d'une sécheresse absolue.

L'élevage du bétail étant une très vieille occupation des populations roumaines, d'autre part les incidents du genre de celui que je viens de relater se produisant fréquemment dans le marais et la Dobrogea voisine (et d'autant plus facilement qu'on y pratiquait la transhumance), nous avons là l'explication de la pénétration et de

¹⁾ Mon père était originaire de Bisoca (Rimnicul-Sărat); fixé premièrement et marié à Stăncuța, sur le Danube, il est allé plus tard s'établir à Brăila; pendant des dizaines d'années il fut éleveur de bétail à Bou, village situé en face d'Ostrov (Dobrogea). Ma mère, originaire de Dîrstele Brașovului, fut élevée par son beau-frère (éleveur de bétail également), fixé à Stăncuța, et Mocan originaire de Intorsătura Buzăului. De nombreux membres de la famille étaient des Mocans fixés sur l'un ou l'autre bord du Danube et qui s'occupaient de l'élevage du bétail dans le marais.

la fixation de l'élément roumain sur la rive et les collines de la Dobrogea, sans parler du passage habituel qui se fait d'une rive à l'autre de toute rivière.

Dans les quelques monographies de certains villages du département de Tulcea on a parlé des anciens établissements de Mocans ou des habitants venus des départements de Brăila, Covurluiu, et Bolgrad, jusqu'au coeur de la région montagneuse de Tulcea. Un cas particulièrement intéressant nous est fourni par le village de Sabangia, situé sur les bords du lac Razim et fondé par quelques Mocans et habitants venus de la plaine de Brăila. Je n'ai pas sous la main les dates bibliographiques et le matériel recueilli au cours de mes excursions dans ce département, mais j'espère pouvoir revenir sous peu sur cette question.

Je tiens cependant à rappeler qu'en étudiant la Dobrogea, en 1864, le géologue autrichien Peters y a fait des recherches ethnographiques ; or il affirme, à plusieurs reprises, que les Roumains sont beaucoup plus nombreux que les Bulgares. Il faut ajouter encore que Peters a longtemps séjourné chez Țircă, de Hirșova, consul autrichien chargé des intérêts des Mocans habitant la Dobrogea et la „Balta“.

Pour notre Constantza

par C. Brătescu, professeur à
l'École Normale de Constantza

Puisque, dans l'évolution économique des États modernes indépendants, la nécessité d'une sortie à la Mer, d'un port où puisse se faire l'échange des marchandises avec le reste du monde — phénomène semblable à la libre respiration des poumons sains dans l'air pur et vivifiant — est aujourd'hui un axiome, nous tâcherons de montrer que, à ce point de vue encore, arracher la Do-

brogea, donc le port de Constantza, à la Roumanie, c'est l'étouffer.

La côte bessarabienne mesure, des bouches du Dniester jusqu'aux bouches de Chilia, 148 km. de longueur.

C'est une côte uniforme, formée par une étroite bande sablonneuse, qui a fini par isoler de la Mer les anciens golfes, aujourd'hui transformés en hâvres; des dunes, des lacs très étendus, mais très peu profonds, qui ne permettent l'accès qu'aux petites embarcations des pêcheurs, enfin un fond de Mer ensablé sur une grande distance. Ces conditions rendent vaine toute tentative de la technique moderne de créer ici une base pour notre flotte commerciale, soit en construisant un port direct à la Mer, soit en tâchant de donner du fond à quelque hâvre. En effet, sur le littoral, les courants déterminés par les vents prédominants de Nord-Est portent les sables des bouches du Dniéper et du Dniester vers la côte de la Dobrogea et comblent ce que la technique réussirait à creuser. La Mer Noire, d'autre part, n'étant pas soumise au régime du flux et du reflux, rien n'empêche ici le sable de se déposer et d'obstruer les bouches des fleuves et les golfes, de sorte que la côte de la Bessarabie sera toujours impropre à la navigation.

La côte de la Dobrogea roumaine, du bras du Vieux-Stamboul jusqu'à Ianlic, sur la frontière du Quadrilatère, mesure 273 km. de longueur. Sur 211 km., la côte est basse, marécageuse et sablonneuse, en un mot aussi inaccessible que la côte bessarabienne. Ce n'est que sur 62 km. — 15⁰/₀ de sa longueur totale — que la côte est plus haute, avec un fond de Mer un peu plus profond.

Mais, ici encore, dès les époques préhistoriques, le sable a obstrué les anciens golfes, qui se trouvent aujourd'hui isolés de la mer; ici encore les sédiments des bouches du Danube, portés par les courants de Nord-Est du littoral et déposés tout au long de la côte, relèvent le niveau du fond de la Mer; ici encore le flux et le reflux ne viennent pas balayer les dépôts accumulés à l'entrée des anciens golfes. Ce sont des côtes abruptes d'argile, appuyées seulement à leur base à des rochers

sarmatiques et hautes, par endroits, de plus de 40 mètres. Les nappes d'eau souterraine, glissant entre les couches imperméables et allant se verser dans la Mer, provoquent l'éboulement des couches supérieures et donnent aux côtes l'aspect désagréable qui désolait le malheureux poète latin exilé à Tomis. Soixante-deux kilomètres de côte élevée, inutilisable pour la navigation!

L'hiver engourdit Sulina, aux bouches du Danube; Mangalia, où les Génois avaient construit un port artificiel au moyen de gros blocs de pierre, aujourd'hui enfoncés dans le sable, suffit à peine aux petites embarcations turques et grecques qui viennent chercher les céréales des régions avoisinantes. Seule Constantza, bâtie sur une pointe de pierre qui s'avance dans la Mer et tourne un golfe auquel notre travail donna assez de fond et le consolida, constitue un point de contact entre le territoire roumain et l'étendue des Mers. Sur la route Odessa-Varna, Constantza seule peut recevoir les gros bâtiments de commerce.

Donc, d'un bout à l'autre des 422 km. côtiers auxquels a eu accès la race roumaine, on ne rencontre qu'un seul port, un seul point, une seule sortie maritime vers le reste du monde,—et on veut la lui arracher!

On ne saurait imaginer une plus sombre destinée. Qu'on y réfléchisse, et qu'on tire les conclusions qui s'imposent. Et, si l'on a pu dire avec tant de vérité que „la Dobrogea est le poumon de la Roumanie“, nous la ravir, l'arracher du corps de notre patrie, au mépris de tous les droits, au mépris de l'humanité, c'est véritablement nous étouffer.

(«Neamul Romănesc», an. XIII, No. 94.)

SUR „L'ANCIENNÉTÉ“ DE L'ÉTABLISSEMENT DES BULGARES DANS LA DOBROGEA

par JEAN N. ROMAN

docteur en droit, ancien député de Constantza

En parlant de „l'ancienneté“ des Bulgares dans la Dobrogea, nous ne pensons pas, bien entendu, à leur invasion de 678, car cette invasion n'a aucun rapport avec l'origine de l'élément bulgare actuel de la province.

Il est en effet parfaitement, historiquement établi que les hordes d'Asparuch traversèrent la „Scythia Minor“ sans l'organiser ou la dominer, en pillant et en dévastant seulement, pour se diriger ensuite vers le Sud, vers ces Balkans où elles passèrent au christianisme, se slavisèrent et vécurent, au cours des siècles, de la vie que l'on connaît tantôt pliées sous la domination de l'Empire d'Orient, tantôt tourmentées par un désir d'indépendance et des velleités impérialistes, tantôt enfin esclaves des Turcs. En ce qui concerne le moyen-âge, il ne saurait être question d'un élément ethnique bulgare dans la Dobrogea, où les Bulgares avaient depuis longtemps disparu et où l'élément roumain seul se maintenait encore sur la rive droite du Danube en effet, les Turcs colonisèrent la province avec des Turcs et des Tatars, comme ils le firent dans toute la Bulgarie orientale d'aujourd'hui, jusqu'au-delà de Roustschouk et de Varna. Aussi les revendications des Bulgares sur la Dobrogea, *fondées sur l'invasion de 678*, n'ont pas plus de poids que celles qu'ils pourraient faire valoir sur les plaines du Volga, où ils passèrent également et auxquelles ils doivent peut-être leur nom.

Il est de même parfaitement, historiquement établi que l'actuel élément bulgare de la Dobrogea a son origine dans les colonisations, beaucoup plus récentes, de la première moitié du siècle dernier. Dans le département de Tulcea les Bulgares vinrent se fixer après la guerre de 1828, en quittant le Boudschac — la Bessarabie méridionale —, où les Russes les avaient antérieurement fait venir dans le département de Constantza ils pénétrèrent, peu à peu, originaires des Balkans et surtout de Cotel; il en fut de même pour le Quadrilatère. D'ailleurs, il y a une vingtaine d'années, on pouvait rencontrer en Dobrogea de vieilles gens qui se rappelaient parfaitement l'arrivée et la fixation de nombreux Bulgares dans les deux départements de l'ancienne province et qui racontaient des choses intéressantes sur l'aspect physique, sur la physionomie ethnique de la province, au temps de leur enfance et de leur jeunesse.

Mais ce serait se tromper grossièrement que de croire que les Bulgares qui habitent actuellement la Dobrogea s'y sont tous fixés à une époque aussi reculée que 1828 ; en fait, ils s'y sont établis en grand nombre à des époques plus récentes ; *beaucoup même ne sont venus qu'au cours de la domination roumaine*, après 1878 et surtout après 1882 ; de sorte que, s'il y a eu immigration des Roumains de Roumanie en Dobrogea, il y a eu aussi une immigration concomitante et ininterrompue, qui porta les Bulgares du Boudschac et de la Bulgarie dans cette province roumaine.

Comment expliquer cette infiltration de l'élément bulgare en Dobrogea ?

C'est qu'on avait donné aux habitants, anciennement établis, de trop grandes étendues de terre cultivable.

En effet, lors du lotissement et de la vente des terrains—loi du 3 avril 1882—, le corps des ingénieurs chargés de ces travaux fit preuve vis-à-vis des Bulgares d'une générosité condamnable et complètement dépourvue de tout esprit de prévoyance. Dans les régions habitées par les Bulgares la population étant peu dense et les terrains plus qu'abondants, on leur imposa l'achat de lots de 100 hectares, alors qu'eux-mêmes ne demandaient qu'un, deux ou trois lots, chacun de dix hectares au maximum. Certains allèrent même jusqu'à protester contre cette „persécution“, — leurs plaintes existent encore, — mais on ne voulut point les écouter !... La terre n'avait certes pas la valeur que lui donnèrent les quarante années de travail et de sécurité, assurée par la vie sociale que nous instaurâmes dans la Dobrogea. L'État lui-même vendait au prix de 90 lei l'hectare, payables en vingt et trente ans. L'achat des terres dans la Dobrogea passait pour une opération risquée, les acheteurs craignant de n'en pas tirer la valeur des termes (3.50 et 4.50 lei par an et par hectare). Les Bulgares, chargés de lots de cent hectares, et ne trouvant pas à proximité la main d'œuvre nécessaire, pensèrent aux parents pauvres de Bessarabie et de Bulgarie ; ils leur proposèrent de venir en Dobrogea, ce que ceux-ci acceptèrent avec empressement. Une autre catégorie de „persécutés“,

les pères de famille qui avaient des filles à marier, firent venir leurs gendres d'au-delà les frontières. Ces derniers ne se montrèrent pas moins empressés, car les jeunes gens bulgares ne se laissent pas facilement séduire par le vain sentimentalisme du gars amoureux de notre poète Coşbuc, qui déclare

Que l'on me dise ce qu'on voudra,
Mais, pauvre comme elle est,
Je serais bien aise d'en faire ma femme.

Il ne vient jamais à l'idée du jeune Bulgare une question comme celle-ci :

A quoi bon richesses,
Bœufs et vaches,
Si ta femme n'est point à ton goût ?

Presque toujours le „futur“ Bulgare est un jeune homme fort sensé, qui, décidé à se marier, se montre volontiers indulgent aux charmes de la „future“, pourvu qu'elle lui apporte beaucoup de „terre“ ! La terre c'est son suprême désir, et c'est pour lui le charme irrésistible du mariage. Il n'est donc pas étonnant de voir l'abondance de la terre de Dobrogea aux mains des Bulgares provoquer des alliances avec leurs compatriotes de Bulgarie et de Boudschac, et par suite un courant de pénétration vers la province roumaine, véritable „terre promise“, où le dr. Rizov se montre tout indigné de voir venir aussi des laboureurs roumains non-propriétaires sur la rive gauche du Danube.

* *

Il y a dix à douze ans, je vis venir chez moi, à Constantza, une quarantaine de Bulgares d'Asarlîc, village sur l'ancienne frontière méridionale de la Dobrogea. Ils m'expliquèrent qu'on les avait rayés des listes électorales communales sous prétexte que le 11 avril 1877 ils n'habitaient point la Dobrogea, en tant que „sujets ottomans“, condition requise par la loi du 9 mars 1880. Ils étaient venus récemment de Bulgarie à Asarlîc et s'y étaient fixés et mariés, et, grâce à la „protection“ d'un ancien maire, ils avaient été inscrits sur les listes électorales. Mes

clients reconnaissaient ces faits, mais ils ajoutaient, avec une naïve candeur, qu'ils se considéraient comme d'assez „vieux“ habitants de la Dobrogea, puisqu'ils y étaient depuis quatre, ou cinq ans, certains même depuis dix ans. Ils ne comprenaient pas pourquoi „le maire leur en voulait et les persécutait“ Je leur expliquai que le maire était hors de cause, que la loi exigeait un séjour plus prolongé et que je ne pouvais me charger de les défendre en justice, car leurs appels n'étaient point défendables; je leur conseillai même de ne pas avoir recours à d'autres avocats, car ils ne feraient que dépenser vainement leur argent; l'un d'eux me demanda s'il ne pourrait „déclarer qu'il se trouvait depuis une date plus reculée dans la Dobrogea“. Je lui répondis que le Tribunal exige des preuves sérieuses et qu'il serait d'ailleurs déplorable pour lui d'être convaincu de mensonge... Après de longues discussions, je réussis à les convaincre et, volontiers économes, ils se présentèrent devant le Tribunal sans prendre d'avocat. Ils déclarèrent tous, loyalement, la date de leur arrivée de Bulgarie — la date la plus reculée était 1896 — et ils répétèrent avec insistance qu'ils „étaient mariés et avaient des terres à Asarlic“ Le Tribunal, bien entendu, a rejeté leurs appels. Ils me remercièrent de leur avoir évité une dépense inutile et ajoutèrent qu'ils ne comprenaient pas tout de même pourquoi on leur faisait cette injustice seulement à eux, alors que dans leur village, tout comme dans les villages voisins, la plupart des Bulgares venus, eux aussi, de Bulgarie, seulement depuis quelques années, étaient cependant citoyens roumains, inscrits sur les listes électorales, prenant part aux élections, mariés et possédant des terres dans la région. Je ne pouvais rien répondre, car je savais cette observation fondée, et je me bornai à regretter que la même „injustice“ ne fût point faite à tous.

* * *

Le procès du dr. Rakowski, rayé lui aussi, comme on sait, des listes électorales, me permit d'apprendre certains détails sur l'ancienne vie des Bulgares en Dobrogea,

que me communiqua de vive voix mon collègue Athanase Rainoff, avocat à Constantza (dont j'apprends avec regret la mort). Il tenait lui-même ces détails de ses parents et amis plus âgés. Rainoff défendait Rakowski, en plaidant indirectement *pro domo*

„J'estime“, disait-il, „que Rakowski est citoyen roumain selon la loi, c'est-à-dire citoyen de la Dobrogea, par l'annexion; citoyen au même titre que moi et que tous les Bulgares enrichis du département de Constantza. Rakowski est né à Cotel en Bulgarie, c'est la vérité. Mais moi aussi je suis né à Cotel, de même que tous les Bulgares de notre âge, dont les parents se sont alors trouvés dans les mêmes conditions économiques et sociales. On ne saurait cependant tirer nulle conclusion de ces faits, car il faut tenir compte de la situation de la Dobrogea à l'époque où nous vîmes le jour. On ne connaissait point alors ici, ni organisation, ni sécurité. Des bandes de malfaiteurs parcouraient les villages et les fermes, pillaient, massacraient, assassinaient les malheureux qu'ils soupçonnaient d'avoir de l'argent. Ils ne craignaient personne et, souvent, on était réduit à traiter avec leurs chefs pour avoir la vie sauve et quelque tranquillité. Nos parents possédaient en Dobrogea des terres, des troupeaux et leurs gens. Ils venaient habiter le pays pendant les quelques mois de travail de l'année, vivant de la vie de leurs serviteurs et de leurs bergers, pour se cacher et ne laisser nulle trace de leur présence. Ce n'est pas exagérer que de dire qu'ils ne passaient pas deux nuits au même endroit; souvent même ils avaient à se méfier de leurs propres serviteurs. Aussi ne pouvaient-ils songer à établir leurs familles en Dobrogea, car, même dans les petites bourgades, comme Mangalia, Megidia et Kustendsché, on ne pouvait jouir d'aucune sécurité.

„Nos parents habitaient donc Cotel, d'où nous sommes originaires. Ils y passaient tout l'hiver, rentrant à l'automne de la Dobrogea, après la tonte des moutons et après avoir tout arrangé pour l'hiver. Il est donc naturel que nos mères nous aient donné le jour à Cotel. D'ailleurs, nés en Bulgarie à Cotel, ou en Dobrogea, nous éti-

ons, dans tous les cas, sujets turcs. Nos parents avaient, on ne saurait le nier, des liens en Dobrogea sinon un domicile, du moins une résidence. De sorte que nous remplissons les conditions requises par la loi et sommes des „citoyens de la Dobrogea“, d'autant plus qu'après l'annexion et le retour de l'ordre et de la sécurité, nos familles sont venues s'établir ici.“

Ce plaidoyer était, certes, d'une judicieuse habileté. Mais la Cour de Cassation en jugea autrement, lors du procès de Rakowski.

Ce qui nous intéresse particulièrement ce sont les précisions données sur l'origine de nombreux notables bulgares du département de Constantza et des gens qu'ils y employèrent et qui devinrent ensuite des habitants fixes et des citoyens de la Dobrogea, ainsi que les indications précieuses sur la vie sociale de la province, avant l'annexion.

* * *

En résumé, avant 1828 l'élément bulgare ne se montra en Dobrogea que d'une manière sporadique et disparate : quelques commerçants, quelques ouvriers dans telle ou telle ville. A partir de 1828, de Bessarabie ils commencent à arriver dans le département de Tulcea, où ils s'installent aux environs de la ville du même nom et dans la région du lac Razelm ; et de Bulgarie ils viennent s'établir dans le département de Constantza, tout le long de sa frontière Sud. Enfin la moitié au moins de l'actuelle population bulgare de la province ne s'est constituée que par une infiltration ininterrompue de date récente, en grande partie postérieure à l'annexion et surtout à 1882. Cette infiltration fut favorisée par le rétablissement de l'ordre et de la sécurité en Dobrogea, par l'abondance des terres copieusement mises à profit par les Bulgares, par notre tolérance, enfin, poussée jusqu'à l'incurie et à l'imprévoyance.

Telle est la vérité sur l'„ancienneté“ de l'établissement des Bulgares en Dobrogea.

(«Neamul Românesc», an. XIII, No. 163.)

IV-e PARTIE

RECENSIONS, etc.

Les prétentions bulgares sur la Dobrogea

par ALEX. LĂPEDATU

Membre de l'Académie Roumaine

Depuis longtemps, mais surtout depuis que les armées russo-roumaines se virent obligées, vers la fin de l'année 1916, d'abandonner aux ennemis le sol de la Dobrogea, les Bulgares revendiquent hautement la possession de cette province. Bien que nous soyons dans l'impossibilité de lire tout ce qu'ils écrivent à ce sujet dans la presse bulgare, allemande et même neutre, nous n'ignorons point les arguments qu'ils apportent à l'appui de leurs prétentions. Ces arguments ne sauraient, en effet, différer de ceux que développe la littérature historique et politique bulgare. Or, nous connaissons parfaitement cette littérature et nous pouvons lui opposer nos arguments, d'autant plus facilement qu'ils se trouvent résumés et exposés, avec la compétence et l'autorité voulues, dans la récente publication de M. Iorga: „Droits nationaux et politiques des Roumains dans la Dobrogea“ (Jassy, Imprimerie de l'État, 1917, 91 pages).

Cet ouvrage qui ne vise nullement à la polémique, mais constitue un travail rigoureusement scientifique, fournit au publiciste comme à l'homme politique les principaux arguments susceptibles de faire valoir nos droits, nationaux et politiques, à la possession de la Dobrogea. En outre, il présente une interprétation et des conceptions historiques précieuses pour la cause roumaine. Pour prévenir la propagande bulgare, il est donc nécessaire de répandre, de faire connaître le plus possible le livre en

question, dans ses lignes générales aussi. C'est dans cette intention que j'ai écrit ces pages avant de montrer, dans ce qui suit, quelle est la valeur des prétentions bulgares sur la Dobrogea, au point de vue de la domination politique du passé, de la vie historique de la province et des rapports ethniques.

I. La domination politique du passé.

A partir de la fin du VII^e siècle, lorsque les hordes d'Asparuch anéantirent presque complètement l'œuvre d'organisation et de civilisation réalisée par les Roumains en Dobrogea, et jusqu'au commencement du XIV^e siècle, époque où les Turcs s'emparèrent de cette province — aucune des formations politiques bulgares du Sud du Danube ne fut capable (M. Iorga l'indique d'une manière tout aussi claire et succincte qu'irrécusable) d'accomplir un travail d'organisation et de culture capable de remplacer l'organisation romaine disparue. En effet, ni le premier Empire bulgare de Preslav (679—969), ni le troisième, de Trnovo (dynastie roumaine des Asénides ; 1186—1393), — il ne peut être question du second, fondé loin, à Ochrida — n'exercèrent en Dobrogea, sauf pour la région Varna-Silistra, une domination effective capable de donner une influence ethnique et nationale marquée. Aussi, nul vestige de l'élément slavo-touranien dans la toponymie et dans l'ancienne physionomie ethnique de la province, nulle trace historique d'une vie spécifiquement bulgare dans toutes les recherches archéologiques et historiques qui y furent faites.

Non seulement les Bulgares ne possédèrent pas effectivement la Dobrogea et ne marquèrent de leur empreinte ni sa physionomie ethnique, ni son évolution historique, mais ils n'exercèrent même pas une domination politique nominale, telle qu'on la concevait parfois au moyen-âge. Il est, en effet, parfaitement établi qu'au cours de l'existence des trois Empires bulgares (679—1393), cette domination appartient aux anciens maîtres de la province, les Byzantins. Leur domination s'étendait, non seu-

lement aux villes et aux places du littoral et du Danube, qu'ils exploitèrent économiquement grâce à leur puissante flotte, et qu'ils tinrent, du point de vue religieux, sous la dépendance du Patriarcat de Constantinople, mais même à l'intérieur de la province, où ils envoyèrent à certaines époques — au XI^e siècle, par exemple, — leurs fonctionnaires et leurs commandants militaires. Ce n'est qu'après avoir perdu leur flotte (1200 environ) et après l'arrivée des Turcs dans la Péninsule balcanique, que les Byzantins se virent obligés de renoncer à la domination politique de la Dobrogea; ils la cédèrent, en ce qui concerne le littoral et le Bas-Danube, aux Génois (seconde moitié du XIII^e siècle); quant à la province elle-même, ils la donnèrent en fief, sous le titre de Despotat, d'abord à Dobrotitsch — dont elle emprunta le nom —, puis à Mircea-le-Vieux (seconde moitié du XIV^e siècle).

Des mains des Byzantins, ou, si l'on veut, de celles de leurs Despotés, la domination politique de la Dobrogea passa aux Turcs. Ces derniers en usèrent surtout au point de vue militaire, en construisant de nouvelles forteresses et en y établissant, pour les défendre et y séjourner, des garnisons et de nombreuses colonies venues de différentes régions de l'Empire; ces colonies jalonnaient la route militaire qui coupait la province du Sud au Nord, comme au temps des Romains. Nous montrerons plus loin dans quelle mesure cette colonisation et cette militarisation transformèrent la physionomie ethnique de la province et influencèrent son évolution historique pendant cinq siècles. Notons seulement, puisque nous ne parlons maintenant que de la domination politique, qu'en 1878, lorsque la domination turque prit fin, entre le Danube et les Balcans, la Dobrogea, par suite de diverses considérations politiques et économiques, fut accordée aux Roumains; elle leur appartenait d'ailleurs, en fait, car au cours des siècles ce sont les Roumains qui ont fourni une vie historique à cette province; elle leur appartenait aussi de droit, car ils étaient les seuls héritiers des Romains, auteurs du premier travail d'organisation et de civilisation de la Dobrogea.

En ce qui concerne ce droit d'héritage, les Bulgares se placent à un point de vue opposé au nôtre. Attribuant aux formations politiques balcaniques le caractère et le rôle des États occidentaux du moyen-âge, qui créèrent à l'intérieur des frontières de l'ancien Empire d'Occident des organisations d'État parfaitement déterminées, et plus tard des civilisations proprement nationales, nos adversaires soutiennent que leurs Tzarats de Preslav et de Trnovo ont exercé, non seulement une domination politique, mais une domination complète, réelle, effective, sur tout le territoire compris entre le Danube et les Balcans, donc aussi sur la Dobrogea. Et cela d'une manière ininterrompue, tant que durèrent les Empires bulgares de 679 à 1393, date à laquelle le dernier de ces Empires tomba au pouvoir des Turcs. C'est pourquoi, à la liquidation de la domination ottomane dans le Nord de la Péninsule balcanique, la Dobrogea devait être donnée au jeune État national bulgare, comme l'avait décidé la Conférence des ambassadeurs de Constantinople (1876). C'est donc contre la décision du Congrès de Berlin, qui accorda la Dobrogea à la Roumanie, que s'élèvent les Bulgares, surtout depuis que l'exagération de l'idéal pan-bulgare créa le courant de mégalomanie politique dans lequel se complaisent depuis quelques quinze ans nos ennemis du Sud du Danube.

Or M. Iorga a montré dans ses ouvrages historiques, ce qu'il ne fait que résumer dans le volume cité, à savoir : dans les circonstances où ils ont été fondés, avec les buts qu'ils ne cessèrent de poursuivre au cours de leur existence, les Tzarats bulgares n'ont pas eu et ne pouvaient point avoir le caractère et le rôle des États occidentaux du moyen-âge. Ils n'ont point, comme ces derniers, pris possession des forteresses en les reconstruisant, ils n'ont point peuplé les villes et les villages, en colonisant, et ils n'ont point travaillé les terres, en faisant le partage. Et il n'y a pas un témoignage ethnique ou historique qui vienne prouver le contraire. De plus, ces Tzarats n'ont pas eu, comme les États d'Occident, des frontières bien déterminées, et des moyens propres d'admini-

stration, susceptibles de remplacer la domination politique des Byzantins, les anciens maîtres de la province. Aussi la domination byzantine réussit-elle à se maintenir, plus ou moins effectivement, jusqu'à la conquête de la Dobrogea par les Turcs. En effet, le but poursuivi par le premier Tzarat bulgare, celui de Preslav, ne fut point de fonder un État en dehors, à côté, de l'Empire byzantin, mais d'usurper, de se substituer à ce dernier; et, lorsqu'il fut prouvé que pareille substitution était chose impossible, ce Tzarat n'eut plus de raison d'exister. C'est ce qui se passa également avec le troisième Tzarat, celui de Trnovo, à cette seule différence que, lorsqu'on se convainquit, une fois de plus, que Constantinople était inaccessible, on dirigea les visées de conquête vers le Sud, sur Thessalonique. Le Nord, la Dobrogea, resta encore en dehors de toute domination bulgare.

En ce qui concerne les décisions de la Conférence des ambassadeurs de Constantinople invoquées par les Bulgares comme un témoignage du bien-fondé de leurs prétentions, elles ne sauraient être interprétées comme telles. Ces décisions et ces clauses avaient en vue, non pas les intérêts politiques de l'État bulgare lui-même, mais ceux de l'Empire russe, pour qui, en 1878, cette grande Bulgarie, comprise entre le Danube et la Mer Égée, entre l'Adriatique et la Mer Noire, était, *non pas* l'expression ethnique et nationale du jeune État bulgare, mais l'instrument politique déguisé de la domination russe dans les Balkans. C'est une vérité historiquement incontestable et incontestée. On ne saurait donc en faire un argument à l'appui des prétentions bulgares en Dobrogea, ce que nos ennemis, inspirés, non pas par la logique de l'histoire, mais par opportunisme politique, avouent eux-mêmes aujourd'hui. Certain désormais d'avoir assuré à la Bulgarie la possession de cette province, Radoslavov, le président du Conseil bulgare, s'exprime comme il suit dans une interview accordée au critique militaire américain Emerson („Vossische Zeitung“ du 25 janvier): „que la Russie nous ait aidés à nous libérer... c'est un fait historique; seulement elle ne le fit point pour des

raisons altruistes, mais dans l'unique but d'user de notre pays pour parvenir à Constantinople et aux Dardanelles".

Nos adversaires écartent donc eux-mêmes les derniers arguments historiques invoqués par leurs acteurs et leurs politiciens à l'appui des prétentions bulgares sur la Dobrogea. Si nous faisons cette constatation, c'est uniquement pour prouver que par opportunité politique ou peut aujourd'hui interpréter certains événements historiques dans un sens opposé à celui qu'on leur donnait hier. D'ailleurs, dans la discussion de leur droits à la possession de la Dobrogea, les considérations sur la domination politique passée n'ont pas la valeur qu'on leur assigne généralement. En premier lieu, en effet, une discussion engagée sur ce terrain deviendrait facilement oiseuse, car notre point de vue, aussi fondé et justifié qu'il soit historiquement et scientifiquement, ne sera jamais adopté par nos adversaires. En second lieu, ce ne sont point ces considérations qui décident aujourd'hui du bien-fondé des revendications nationales d'un peuple.

II.

La vie historique de la province.

Décideront uniquement les conditions ethniques culturelles et sociales—passées et surtout présentes—des pays et des provinces réclamées. A ce point de vue, en Dobrogea, comme dans toutes les régions que nous possédons actuellement ou que nous revendiquons dans l'avenir, notre cause est surabondamment justifiée.

La première œuvre, sérieuse et étendue, d'organisation et de culture accomplie dans la Dobrogea est due, on le sait, aux Romains, par dessus la vieille civilisation grecque, ils avaient étendu ici leur admirable domination, qui avait tour à tour appelé à la vie historique tant de riches et de belles provinces de la République et de l'Empire. Les moyens dont nos ancêtres usèrent pour donner à la Scythie Mineure la civilisation du monde

ancien, furent ceux qu'ils avaient déjà employés ailleurs, et qu'ils appliquèrent plus tard en Dacie. En dehors des fonctionnaires établis dans les villes et les places déjà existantes, en dehors des soldats qui se tenaient dans les camps, de nombreuses colonies rurales, venues d'elles-mêmes ou envoyées par le Gouvernement, se fixèrent dans les villages — *vici et pagi* — qui s'élevèrent bientôt — comme l'attestent les recherches historiques et archéologiques — dans toute la Dobrogea, du Danube à la Mer; les nouveaux maîtres de la province firent si bien, que la population dace, plus ou moins romanisée, après avoir d'elle-même passé de la rive gauche sur la rive droite du Danube, alla peu à peu s'établir dans ces villages, à côté des colonies.

Ces colonies romaines, romanisées ou en train de se romaniser, réussirent, sous la puissante autorité des maîtres du monde, à créer et à maintenir autour des villes d'origine et de civilisation grecques une œuvre d'organisation et de culture qui dura, en se développant sans cesse, jusqu'à ce que les invasions des barbares la troublèrent d'abord, l'anéantirent ensuite. Au début, cette organisation, ce travail revêtait un caractère gréco-romain; peu à peu il se présenta sous un aspect pur romain. En effet, à mesure que les conditions de vie de la province devenaient plus difficiles, par suite des invasions barbares de plus en plus fréquentes et violentes, le vieil élément grec des villes et des forteresses, et, avec lui, la civilisation qu'il représentait, se retira dans les métropoles et dans les endroits moins menacés. C'est pourquoi, à partir d'une certaine époque, toute la vie de la Scythie Mineure fut représentée au point de vue ethnique-économique, moral et politique presque exclusivement par une population rurale, romaine ou romanisée, qui, grâce à son énergie et à ses vertus, résista jusqu'à la fin du VII^e siècle aux assauts destructeurs des barbares, dans les forteresses de l'intérieur du pays.

Attachée à la terre par le travail de tant de générations, la population romaine de la Dobrogea ne quitta point la province, lorsqu'à la suite de l'invasion des Bul-

gares d'Asparouch, la domination effective de l'Empire cessa de s'y exercer; comme l'avait fait la population de la Dacie, quelques siècles auparavant, elle resta sur place. Car, M. Iorga l'a fort bien dit, la Dobrogea ne fut pour les Bulgares qu'un „couloir“ de passage. Cette population dut cependant se résigner à vivre dans les villes et les places situées sur le littoral et sur le bord du Danube, villes et places épargnées par les barbares, mais désormais condamnées à déchoir: elle garda toutefois la tradition de la vie romaine et le caractère ethnique de la race, dont le seul élément étranger fut, de même qu'en Dacie, le vieil élément slave, greffé sur le tronc thraco-romain. Ainsi donc, par le même processus d'assimilation et d'adaptation, les mêmes éléments ethniques, dans des circonstances historiques à peu près identiques, ont donné, des deux côtés du Danube, en Dacie et en Scythie Mineure, la même race, absolument distincte et du monde barbare du Nord-Est et du monde slave du Sud-Ouest *la race roumaine.*

Depuis le commencement du VIII^e siècle, jusqu'à nos jours, les Roumains de la Dobrogea, qui puisaient des forces toujours nouvelles dans les réserves fournies par leurs frères de la rive opposée du Danube, créèrent et entretenirent toute la vie économique de la province; en effet, les „mocani“ des montagnes menaient tous les ans leurs troupeaux vers ces plaines, et ceux d'entre eux qui s'y fixaient, comblaient les vides laissés par le temps et les vicissitudes dans les rangs de la population aborigène. Ce sont les Roumains qui furent laboureurs, pêcheurs et éleveurs de bétail. C'est grâce à eux et à leur travail que les villes et les places du littoral et du bord du Danube continuèrent à exister, dans la mesure, bien entendu, où il leur fut possible d'exister. Car ni les Turcs, venus dans la première moitié du XV^e siècle, ni les Tatars, qui se sont montrés dans la seconde moitié du XVI^e siècle, ni les Bulgares, venus en dernier lieu, au cours du XVIII^e et surtout du XIX^e siècles, ne pouvaient fournir qu'une faible partie du travail accompli par la population autochtone. Les Turcs, en effet, ne furent, dans cette

province, que soldats et maîtres, les Tatars, par leur nature, étaient plutôt enclins aux pillages qu'au travail ; quant aux Bulgares, leur nombre fut toujours considérablement inférieur à celui des Roumains.

En ce qui concerne la vie religieuse, la population roumaine de la Dobrogea a toujours eu une situation bien nette. Elle ne fut jamais dans la dépendance de la hiérarchie ecclésiastique des anciens empires bulgares, ni même dans celle des évêchés grecs qui la remplacèrent : elle a toujours été plus ou moins subordonnée au Patriarcat de Constantinople. Plus exactement, jusqu'à l'arrivée des Turcs en Dobrogea, l'Église roumaine de la province était placée sous l'autorité des évêchés grecs du littoral et sous celle de l'évêché de Vicina (XIV^e siècle), créé, pense M. Iorga, pour faire opposition au Siège du Métropolitain de Silistrie, tombé dans la dépendance des derniers Tzars bulgares ; après l'arrivée des Turcs, elle fut attachée à l'évêché de Brăila, dont l'autorité s'étendait sur toutes les régions militaires du Bas-Danube, commandées par le pacha de Silistrie et ensuite par celui de Babadag. Cet état de choses dura jusqu'en 1828, date à laquelle, la place de Brăila et toute la contrée environnante (la raia de Brăila) revenant au patrimoine national, l'évêché de Brăila disparaît. Désormais, il n'avait plus raison d'exister. En effet, en relation depuis des siècles avec leurs frères de la rive opposée du Danube, les Roumains de la Dobrogea n'allaient sûrement pas chercher ailleurs leurs prêtres et leurs livres de messe, maintenant que les Voévodes de Valachie entretenaient la Métropole de Silistrie et que les Bulgares venaient se réfugier eux-mêmes chez nous...

Enfin, au point de vue politique même, la population autochtone de la Dobrogea joua un rôle important jusqu'à l'arrivée des Turcs. En effet, si, après avoir perdu la domination effective de la province, l'autorité byzantine ne la récupéra jamais que d'une manière sporadique et incomplète, la population indigène ne pouvait vivre en dehors de toute organisation politique, administrative et militaire. Les chroniques byzantines parlent de l'existence

dans divers centres de la Dobrogea de certains chefs qui rappellent ceux que l'on rencontre ailleurs, dans l'Empire, dans le Pindé roumain, par exemple, et qui se trouvaient également placés à la tête de certains territoires politiques, administratifs et militaires, impossibles d'ailleurs à délimiter dans la Dobrogea on ne rencontre, à vrai dire, ces chefs—dont certains portent des noms slaves (mais non bulgares), d'autres des noms roumains—qu'au XI^e siècle. Mais, vu l'organisation traditionnelle qu'ils représentent à cette époque-là, M. Iorga est d'avis qu'ils existèrent antérieurement à cette date. Ils existèrent jusqu'au temps de Dobrotitsch, qui donna son nom au pays; à ce moment-là, la Dobrogea reçut une organisation plus complète et plus militaire, pour recevoir une autre, plus roumaine, au temps, de Mircea l'Ancien.

Après l'établissement des Turcs dans la Dobrogea, le rôle politique local de la population indigène fut considérablement réduit. Refoulée par les nouveaux maîtres de la province, cette population se retira dans les vallées proches du Danube et s'isola d'eux. En revanche, elle resserra davantage ses relations avec les Roumains de la rive gauche et s'orienta politiquement sur eux. Aussi, pendant les XV^e et XVI^e siècles, toutes les fois que les Voévodes de Valachie font, dans la Dobrogea, des incursions contre les Turcs, ils y emmènent de nombreux groupes de population roumaine. D'autre part, à cause du régime turc, cette population passe souvent le Danube, pour chercher refuge chez ses frères de la rive gauche du fleuve. Plus tard, au XVII^e et XVIII^e siècles, les luttes entre Roumains et Turcs ayant cessé et des relations plus pacifiques s'établissant entre les uns et les autres, les Roumains de la Dobrogea nouèrent, eux aussi, des rapports politiques, sociaux et même militaires, plus durables et plus étroits, avec les Turcs. Ces rapports, naturels, étant données les nouvelles circonstances historiques, se traduisent d'une manière étonnamment intéressante et riche, dit M. Iorga, dans la poésie populaire de la Dobrogea, qui, il faut bien le remarquer, ne mentionne pas une seule fois les Bulgares, ces derniers colonisateurs de la province.

C'est ce qui prouve, une fois de plus, qu'au point de vue politique et social, comme au point de vue économique et cultural, ils jouèrent un rôle insignifiant dans ce pays.

En résumé, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, ceux qui ont donné, sous le triple rapport : économique, intellectuel et politique, une vie historique à la Dobrogea, ce furent d'abord les Roumains, puis leurs descendants, les Roumains ; quant aux Bulgares, comme nous allons le voir, ils sont venus relativement fort tard, sont restés toujours en minorité par rapport à la population indigène et à la population turco-tatare, et ne laissèrent nulle trace distincte et durable, caractéristique de leur nationalité, sur la terre qu'ils revendiquent aujourd'hui sans aucun droit.

III. Les rapports ethniques

Alors que l'ancienne population grecque du littoral, retirée, lors des invasions, dans les métropoles et les endroits plus sûrs, a disparu, en laissant tout au plus derrière elle (de l'avis même de M. Iorga), ces curieux chrétiens turcisés du nom de Găgăutzi, la population roumaine garda intact, au cours des siècles, son caractère national, malgré les contacts et les pressions ethniques qu'elle eut à subir. Car, à considérer la physionomie ethnique et la nomenclature géographique de la province, dans le passé et dans le présent, rien n'atteste que les Bulgares — les premiers avec lesquels les indigènes sont venus en contact (VII^e siècle) après la constitution du peuple roumain — se soient infiltrés parmi eux, ou que les Petschénegues et les Cumans, venus plus tard (XI^e et XII^e siècles) aient pu exercer une influence plus marquée qu'en Dacie, par exemple. Il en fut de même des Turcs venus au XV^e siècle, car leur colonisation autour des villes-fortes et tout au long de la grande route militaire de la Dobrogea se fit, comme nous le verrons, par dislocation, et non par superposition.

En effet, à l'arrivée des Turcs, la population indigène, bon gré, mal gré, quitta ses foyers et se fêta, pour

ne point se mélanger avec eux. Elle se dirigea, non pas vers le littoral aride ou isolé du reste de ses frères : elle aurait disparu ou se serait dénationalisée, comme les Găgăutzi déjà cités, mais vers les vallées plus fertiles du Danube, où la poussaient et l'instinct de conservation de la race et les liens séculaires qui l'unissaient à ses frères de Valachie. Ce fait résulte clairement de la nomenclature géographique de la province. En effet, alors que les localités voisines des forteresses ou de la grande route militaire ont des noms presque exclusivement turcs, les localités proches du Danube ont des noms surtout roumains, — des noms roumains de formation ancienne (époque du contact avec les Slaves ; suffixes *ina* et *ova*) et non de formation nouvelle (suffixes *ești* et *eni*). Les exemples donnés par M. Iorga sont concluants.

La retraite de l'élément roumain vers le Danube, frontière de la Valachie, eut pour conséquence d'augmenter sa capacité de résistance ethnique, pendant la période difficile de l'établissement et de la consolidation de la domination turque en Dobrogea. En revanche, à cause de la politique belliqueuse menée par les princes roumains contre les Turcs — XV^e et XVI^e siècles —, cet élément fut soumis par ses maîtres à un régime plus rigoureux que d'ordinaire. D'où les émigrations dont nous avons déjà parlé et qui eurent pour conséquence la diminution numérique, donc l'affaiblissement, de la population roumaine. Les Turcs en profitèrent pour accroître leur puissance en Dobrogea, en y faisant venir, vers la fin du XVI^e siècle, de nombreuses colonies de Tatars originaires de Crimée ou du Boudschac. Heureusement, l'affaiblissement de l'élément autochtone fut passager. Peu après, en effet, on instaurait en Roumanie le régime du servage, ce qui eut pour conséquence de rétablir la situation ethnique antérieure de la Dobrogea, privés de terres, serfs de la glèbe, les paysans de Valachie cherchèrent une vie plus libre et moins onéreuse sur la rive droite du Danube, où on ne leur demandait que la dîme et où il y avait encore des terres, écrit M. Iorga, indépendantes de toute administration supérieure et libres de toute redevance antérieure.

Le résultat de ses émigrations, parfois fort importantes, fut d'accroître, donc de raffermir, la population roumaine de la Dobrogea ; puis, lorsque nos rapports avec les Turcs devinrent plus pacifiques, au commencement du XVIII^e siècle, les Roumains de la Dobrogea entrèrent, eux aussi, en relations plus étroites et plus durables avec les maîtres de la province. Ces relations — économiques, sociales et politiques —, qui eurent un écho dans la poésie populaire, n'altèrent aucunement le caractère ethnique de la population roumaine ; la différence des cultes, la différence de la situation sociale et politique annihilèrent les influences qui auraient pu s'exercer réciproquement entre les deux nationalités, au cours des siècles de vie commune. Les Turcs vécurent et restèrent Turcs, comme les Roumains vécurent et restèrent Roumains. Les voyageurs venus en Dobrogea, aux XVII^e et XVIII^e siècles, confirment ce fait. Ils ne connaissent que ces deux races, totalement distinctes l'une de l'autre. Ce n'est que par ignorance et confusion que certains mentionnent les Bulgares. En effet, dit M. Iorga, „à considérer les documents, la logique de l'histoire et même la nomenclature“, rien ne confirme, jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e siècle, la présence de l'élément bulgare dans la Dobrogea, — bien entendu, par groupes ethniques plus importants.

L'immigration et la fixation des Bulgares dans la Dobrogea est en relation avec la décadence de l'élément musulman, à la suite des guerres russo-turques des XVIII^e et XIX^e siècles. En effet, la Dobrogea étant le théâtre de ces guerres (exception faite pour les deux premières : 1711 et 1739), la population turque et tatare subit d'énormes pertes, ce qui créa des vides ethniques qui attirèrent et facilitèrent de nouvelles colonisations. Les Bulgares voisins en profitèrent particulièrement, car, soumis par les Turcs à un régime de domination abrutissante, ils cherchaient refuge, non seulement dans les régions plus épargnées du Nord-Ouest de la Mer Noire et dans celles largement ouvertes aux colonisations par le gouvernement impérial russe, mais encore dans cette Valachie soustraite

au pouvoir discrétionnaire des pachas, et même dans la Dobrogea où, à la suite des coups répétés dont elle fut frappée, la domination turque, un peu adoucie, était plus supportable que dans les territoires bulgares du Sud.

Aussi, la première émigration et fixation plus importante des Bulgares dans la Dobrogea a eu lieu après la guerre de 1769-1774, lorsque certaines localités abandonnées par leurs anciens habitants musulmans furent occupées par les chrétiens nouveaux venus. Je dis: la première, car l'affirmation des auteurs bulgares d'après laquelle leurs compatriotes seraient venus en Dobrogea aussi vers 1752—1754, n'est aucunement confirmée par les documents. Bien au contraire, les rapports diplomatiques de l'époque parlent d'une intense émigration bulgare au Nord du Danube jusqu'à Odessa, contemporaine et postérieure la guerre russo-turque de 1806—1812, et d'une autre encore plus intense, consécutive à la paix d'Andrinople (1828); à cette époque-là, la population bulgare du Sud du Danube, réveillée par la propagande russe, qui voulait l'arracher à la terrible domination ottomane, cherchait et demandait partout refuge, — en Russie, en Roumanie, dans la Dobrogea dévastée et plus que jamais dépeuplée, à la suite de la guerre dont elle venait d'être le théâtre.

La majorité de l'actuelle population de la Dobrogea n'est point fournie par les descendants de ces colonies; il y en a eu d'autres, plus tardives, après 1830. Les auteurs bulgares, historiens et ethnographes, relèvent eux-mêmes ce fait. Ainsi, dans le département de Tulcea, de nombreux Bulgares, précédemment fixés dans la Bessarabie méridionale, préférèrent revenir et s'établir ici sous la domination turque, que de servir dans les armées du Tzar Nicolas Pavlovitch, lors de l'institution du service obligatoire en Russie. Quant au département de Constantza, les terres plus fertiles et plus libres de notre Dobrogea attirèrent les ainsi-dits „Tourlacs“ de la Bulgarie septentrionale.

Les ethnographes bulgares reconnaissent d'ailleurs que l'origine des Bulgares de chez nous est récente. Voici ce que dit M. Milétitsch: „A partir de la vallée de Prova-

dia, à partir du bord de la Mer... jusqu'au Danube; je n'ai pu trouver nulle région à population indigène bulgare", et plus loin: „croire à l'existence dans la Dobrogea d'une vieille population bulgare, ce serait vouloir nous tromper nous-mêmes“

Ce n'est que dans la première moitié du XIX.^e siècle que la Dobrogea prend sa physionomie ethnique actuelle. C'est alors que les colonies bulgares viennent s'établir dans les vides laissés par la population musulmane partie; c'est alors qu'arrivent aussi la plupart des Russes et des Allemands que nous rencontrons aujourd'hui encore dans la province. Enfin, un mouvement continu et lent y amena un grand nombre de bergers et de laboureurs roumains, venus de la rive opposée du Danube, de Mocans de Transylvanie surtout, qui occupèrent les terres et les foyers abandonnés par les Turcs et accrurent la force et l'importance de la population roumaine de la Dobrogea. L'élément roumain resta — comme l'indique Allard dans ses précieuses notes sur la Dobrogea — le plus important élément de la province: 3.600 familles roumaines et 1.194 bulgares en 1850! Les auteurs les plus compétents qui ont étudié la Dobrogea avant 1877—78 constatent l'infériorité des Bulgares par rapport aux Roumains. Citons l'ethnographe Lejean, et le géologue Peters. Le premier, „le connaisseur le plus profond des choses balcaniques“, dit M. Iorga, écrit dans son *Ethnographie* „la race bulgare n'a qu'une faible minorité dans la Dobrogea“; le second n'admet pas, entre 1865 et 1867, plus de 25.000 Bulgares dans toute la province.

Après l'annexion et malgré les colonies bulgares qui continuèrent à se fixer ici immédiatement après la guerre de l'Indépendance—M. Romański le dit lui-même,—les conditions ethniques évoluèrent à notre avantage; nous continuâmes d'être, et nous le sommes aujourd'hui, d'après la statistique de 1914, en majorité par rapport à la population totale de la province, avec les Bulgares, les Tatars, les Russes, les Allemands, les Grecs, les Arméniens, les Juifs et les autres, et en majorité écrasante par rapport à la population bulgare. Les chiffres que notre dernière

statistique accordent aux Bulgares, citoyens roumains, ne sont en rien diminués. On peut s'en assurer par la lecture du livre du savant bulgare le professeur Ichircov, qui dit entre autres: „ce serait nous tromper grossièrement que de croire — comme on le fait souvent — à l'existence d'une population bulgare supérieure à 50.000 habitants dans la Dobrogea“

* * *

Il est donc parfaitement établi que, sous tous les rapports — économique, intellectuel et politique, — la Dobrogea a toujours appartenu et appartient de droit, aujourd'hui encore, à la population indigène roumaine, qui, par la vitalité caractéristique de la race, a su conserver intact, au cours des siècles, son caractère ethnique national et sa prépondérance numérique et qualitative par rapport aux autres nationalités — colonisées (Turcs, Tartars) ou immigrées (Bulgares, Russes, Allemands et autres). C'est au mépris de ces évidences historiques et de ces réalités ethniques que les politiciens de Sofia revendiquent la domination d'un pays où les leurs ne se sont fixés, pour la plupart, qu'au dernier siècle, fournissant une population qui n'atteint que le tiers de la population roumaine et le sixième de la population totale.

RÉPONSE à M. ICHIRCOV

par I. BRĂTESCU, professeur

Il m'est tombé sous les yeux deux brochures récentes sur la Dobrogea: 1) Dr. A. Ichircov, „La Dobroudja et les revendications roumaines“ Lausanne 1918 et la seconde Prof. Dr. A. Ichircov, „La Bulgarie et la Dobroudja“, Berne, 1918, toutes deux en langue française, imprimées en Suisse, par une et même personne, qui signe pourtant de deux manières différentes: Ichircov et Ichircof.

Ces brochures comprennent, en abrégé et sans documentation basée sur les sources, la série de tous les arguments par lesquels les Bulgares revendiquent leurs droits sur la Dobrogea. Nous désignerons la première brochure par I et la seconde par II. La première est une réponse à des articles de notre compatriote de Suisse, le dr. N. P. Comnène —, dont nous ne connaissons pas les écrits par suite de l'isolement où nous nous trouvons, et envers lequel le professeur bulgare affecte certains airs de supériorité conciliante, qui n'est pourtant pas motivée par la valeur de sa réponse.

Le contenu de ces brochures est d'ailleurs très pauvre en dates, soit par ignorance des sources, soit par leur omission intentionnée; par contre il est riche en contrefaçons et en affirmations fausses, avec ou sans intention.

Nous prions les lecteurs de nous excuser pour la longueur de ce chapitre qui nous permettra de motiver notre appréciation.

Selon le professeur dr. Ichircov, le nom de Dobrogea „ne se rencontre pas du tout dans les anciens livres et cartes, ce n'est que pendant la guerre de Crimée, qu'il est devenu familier en Occident“ (II, p. 1).

Nous connaissons la source française où cette affirmation apparaît pour la première fois et d'où probablement M. Ichircov a puisé ses informations; mais il est avéré qu'en plus d'autres sources, nos chroniques du XVII^e et XVIII^e siècles mentionnent la Dobrogea; qu'un agronome roumain, Ionescu de Brad, a écrit pour le gouvernement turc une étude très intéressante sur la Dobrogea avant la guerre de Crimée et que la première mention de cette province, en rapport avec le Despote dont elle tire son nom — comme la Bessarabie vient des Bessarabes et la Bogdanie du prince Bogdan — se trouve également dans une source romaine, à savoir dans la titulature du prince Mircea „Terratum Dobroticîi Despotus et Tristrii Dominus“

M. Ichircov affirme encore „qu'il y a des cas où le nom de Dobrogea s'applique à toute la Bulgarie danubienne“ et il cite à l'appui le géographe turc Hadschi-

Kalfa, XVII^e siècle, lequel cependant indique comme frontière occidentale de cette province une ligne qui descend approximativement de Silistrie vers le Sud, suit précisément la limite entre la steppe et la forêt de Déliorman, ce qui d'ailleurs est exact (II, p. 5). Mais alors où est la preuve que „toute la Bulgarie danubienne“ se nommait Dobrogea, attendu que par la Bulgarie danubienne tout le monde comprend la rive droite du fleuve en Bulgarie, jusqu'au-delà de Vidin, jusqu'à la rivière du Timoc ?

Il est évident que M. Ichircov confond ici le nom de Dobrogea avec celui de „Bardschan“, Borchan, Berdschan, Bèrdan, qui, en effet, était donné par les écrivains arabes du moyen-âge aussi bien à la Bulgarie qu'à la Dobrogea, jusqu'à ce que Édrisi (XIII^e siècle) eut le premier distingué trois régions entre les Balkans et le Danube Bardschan pour la Dobrogea, la Germanie pour la Bulgarie moyenne et la Géturie pour la Bulgarie occidentale et la Serbie.

M. Ichircov ajoute ensuite „cette limite — celle de Hadschi-Kalfa — correspond mieux à celle qui borne les terres de Dobrotitsch (II, p. 5). En ce cas, si le nom de la Dobrogea dérive de Dobrotitsch, que reste-t-il de l'affirmation, qui n'est d'ailleurs certifiée par aucun document, que ce nom était donné à toute la Bulgarie européenne, vu que Dobrotitsch n'a même pas régné sur Silistrie et d'autant moins sur les régions de la Bulgarie qui se trouvent à l'Ouest de cette ville ?

M. Ichircov affirme encore que les Roumains ont étendu, après 1913, le nom de Dobrogea aussi sur le Quadrilatère entier (II, p. 6), ce qui est faux, vu que personne n'a songé à donner le nom de Dobrogea au Déliorman, à la région des forêts de Déliorman.

Ces dates étaient nécessaires, vu que M. Ichircov lui-même commet l'erreur de confondre en un seul nom la Dobrogea roumaine et le Quadrilatère annexé en 1913, et cela surtout lorsqu'il a intérêt à présenter ses dates statistiques. „Pour la deuxième fois le nom de cette province a fait le tour de l'univers entier, avec la rapidité

de la foudre, en automne 1916, à la suite de cette inoubliable avalanche foudroyante des troupes bulgares contre les Roumains, qui a donné, aux armes bulgares contre les Roumains la gloire immortelle de la prise de Turtucaia, avec 30.000 prisonniers et une proie de guerre considérable" (II, 1). Nous admirons le style, envisageant avec calme la satisfaction sauvage avec laquelle M. Ichircov savoure la gloire à bon marché des armes bulgares, et nous passons outre.

Les Bulgares ont dans la Dobrogea—affirme-t-il—des droits géographiques, historiques, ethnographiques, politiques, économiques et culturels. Un facétieux serait tenté d'ajouter: astronomiques, biologiques, pathologiques, etc., etc.

I. — Quels sont les droits géographiques?

La constitution géologique de la Dobrogea est la même que celle de la Bulgarie orientale danubienne, à l'exception de la région de collines du Nord, mais qui diffère aussi des régions voisines d'au-delà du fleuve; la surface, le sous-sol et le régime hydrographique sont identiques: le manque d'eau du Déliorman est une caractéristique de la Dobrogea (II, p. 6). Le climat continental de la Bulgarie danubienne persiste dans la Dobrogea également, avec la différence que le froid y est plus dur et les vents plus violents (II, p. 6). Enfin la végétation et la faune de la Dobrogea sont les mêmes que celles de la Bulgarie danubienne orientale (II, 7). Et, avec ces soi-disant arguments géographiques, M. Ichircov croit avoir convaincu et passe plus loin, comme si le climat de la Dobrogea, région intercallée entre la Valachie et la Mer, ne devait naturellement être plus pareille — comme elle l'est de fait — à celle de la Roumanie voisine, avec laquelle elle se trouve sur le même parallèle, et comme si le manque d'eau et la formation de steppe de la Dobrogea ne caractériseraient pas également la Bessarabie et le Bărăgan!

Mais, quelle valeur peuvent avoir de tels arguments? Que peut-il résulter pour l'unité du peuple français, par exemple, du fait qu'en France autre est la constitution géologique du bassin de Paris, autre celle de la présqu'île.

de Bretagne, autre celle du Massif central, autre celle des monts Jura, des Vosges, des Alpes et des Pyrénées? Quelle importance peut-il y avoir pour l'unité du peuple allemand ou du peuple anglais dans la diversité de constitution géologique de leur territoire national? Que peut-il résulter pour l'unité du peuple espagnol du fait qu'il y a dans ce pays trois climats différents: le climat méditerranéen, océanique et continental? Et le peuple roumain ne vit-il pas depuis des siècles dans la montagne recouverte de forêts et plus froide, aussi bien que dans la steppe brûlée par le soleil du Barâgan? Que la Dobrogea ait un climat un peu plus différent que le Nord et l'Ouest de la Roumanie à cause de l'influence de la Mer Noire, c'est tout aussi vrai que la constatation d'une différence de climat entre la Dobrogea et le bassin de Sofia ou les hauteurs des Balkans.

De telles innocentes constatations de géographie physique ne peuvent fournir des arguments pour une domination politique.

Nous nous serions réjouis si M. Ichircov avait pu tirer certaines conclusions de l'emplacement géographique de la Dobrogea également. Mais ici l'argument se serait tourné contre lui. En effet, tandis que pour la Bulgarie la Dobrogea a une position excentrique, latérale, isolée, pour la Roumanie elle n'est que la prolongation naturelle vers les ports de la Mer. Intercallée entre le Danube et la Mer Noire et pénétrant profondément vers le Nord dans le corps du territoire roumain, elle tombe dans le centre même vers lequel se dirigent toutes les rivières des Carpathes, par les vallées desquelles, en commençant par les ancêtres Daces, et jusqu'à nos jours, l'élément humain a descendu des montagnes jusqu'au bord de la Mer, et par cela donc elle a été prédestinée à entrer dans la zone d'expansion de la nation roumaine, qui trouve ici et seulement ici ses ports naturels à la Mer.

A défaut de considérations sérieuses, M. Ichircov se contente de nous servir encore un soi-disant argument géographique, affirmant que la Dobrogea se trouve à la même altitude au-dessus du niveau de la Mer que la

Bulgarie orientale (II, 7). Argument faux et ridicule, comme si Dieu avait décidé que toute nation doit vivre à une altitude déterminée, selon une certaine constitution organique des poumons. Pour ce qui nous concerne, nous, Roumains, nous pouvons tout aussi bien respirer dans les Carpathes roumains qu'au bord de la Mer roumaine de la Dobrogea.

II. Les Bulgares ont aussi des droits historiques dans la Dobrogea, affirme le docteur A. Ichirkov.

Vers l'an 660, conduits par leur khagan Asparouch, ils se sont installés dans la Dobrogea du Nord, où ils ont fait ériger des fortifications „grandioses“ autour de Niculitel, étudiés dernièrement par leur archéologue, M. Schkorpil. Sous Constantin le Pogonate (668-685); Asparouch se déclare indépendant et délimite son État vers le Sud en creusant entre le village de Cochirleni et Constantza un vallum connu sous le nom turc de Keutschuk-Guermé.

Les Roumains le nomment le Petit Troïan. Asparouch était le maître en Bessarabie également, où il creusa aussi un vallum, un „limés“, dit M. Ichirkov, pour délimiter les frontières de son pays.

La Dobrogea a été le noyau de l'État bulgare, et entre les années 805 et 895 tout le territoire entre le Pruth et la Theiss s'est trouvé sous la domination bulgare. Beaucoup de nations ont traversé la Dobrogea par la suite, mais aucune, pas même les Turcs, n'ont pu y fonder un État, et, après chaque libération, la Bulgarie danubienne a exercé sa puissance politique sur la Dobrogea, où la population bulgare a atteint „le plus haut degré de civilisation“ (I, pp. 6—7).

Oh, affirmations téméraires d'une science dépravée! M. le professeur Ichirkov croit-il donc qu'il ne se trouvera dans tout l'Occident européen aucun connaisseur qui, avec un sourire de pitié, lui dira vous mentez! Quelle sorte de science est donc celle qui peut insulter la vérité d'une manière si barbare?

M. Schkorpil, le savant archéologue bulgare, dans ses explorations récentes en Dobrogea, n'a-t-il donc pas foulé également les ruines de la forteresse qui se trouve

sur la colline située à l'Ouest de Niculețel, là où le vallum finit? N'a-t-il donc pas connaissance des études numismatiques de M. le professeur Moisil, qui a recueilli dans ces parages, non seulement des monnaies roumaines, mais aussi des monnaies de princes roumains? M. Schkorpil a-t-il découvert dans toute la Dobrogea une seule monnaie bulgare ancienne? Et, pour ce qui est du „Petit Troïan“ de Cochirleni-Constantza, ne croit-il donc pas qu'il serait bon de connaître également les travaux de son collègue de même spécialité, feu l'archéologue roumain Gr. Tocilescu, publiés en 1900, sous le titre de „Fouilles et recherches archéologiques dans la Roumanie“? Car, en vérité, il y est dit qu'entre Cernavoda et Constantza il y a trois vallum dont le premier, qui est aussi le plus ancien, est dénommé „Le petit vallum de terre“, a son front vers le Sud, n'est accompagné que par des tumuli, et est l'œuvre d'un peuple barbare qui n'est autre que celui des Daces, tandis que les deux autres sont romains, à savoir: „le grand vallum de terre“, accompagné de châteaux en terre et ayant son front vers le Nord, est l'œuvre de Trajan, tandis que le „vallum en pierre“, accompagné de châteaux en pierres, et ayant son front également vers le Nord, est probablement l'œuvre de Constantin, qui a rebâti en 319 aussi la ville de Civitas Tropaeensium, d'Adam-Clissi.

Si M. Schkorpil désire avoir la preuve de l'ancienneté du „Petit Troïan“, il peut l'avoir de visu tout près de Constantza, là où les trois vallum s'entrecroisent, de sorte que le grand troïan en terre, ainsi que le vallum en pierre passent au dessus de l'ancien troïan dacique; il peut encore en avoir la preuve à proximité du Danube, à 2 km. à l'Ouest de la colline du père Oprea, à partir d'où le côté Sud ou Grand Troïan est creusé dans le vallum dacique, fait qui est encore une preuve que c'est celui-ci qui est le plus ancien. Pour ce qui est des vallum bessarabiens, nous nous demandons: quel est celui d'Asparouch? Est-ce celui de la limite des lacs bessarabiens ou bien celui de Leova-Chircăiești, au sujet de l'origine duquel aucune mention documentaire ne se trouve nulle

part¹⁾ Quelle sorte de science est donc celle qui affirme dans le vague et ne produit aucun document ?

Nous ne pouvons assez nous étonner comment un historien de l'importance de Monsieur le professeur Ichirkov ose affirmer que ni les Turcs n'ont pu fonder un État en Dobrogea — il ne peut d'ailleurs même pas être question d'un État dans cette province, mais uniquement d'une domination politique, — alors que même les élèves des écoles savent que depuis le prince Mircea-le-Grand et jusqu'à Charles I-er la Dobrogea s'est trouvée, pendant presque cinq cents ans, sous la domination turque, période pendant laquelle, selon toutes les sources connues, l'élément bulgare a manqué presque totalement, et ce n'est qu'au XIX.^e siècle que des fuyards, venus d'un peu partout, s'y sont rencontrés, comme nous le démontrerons en temps opportun. Nous ne pouvons, d'autre part, saisir à quelle époque le peuple bulgare a atteint en Dobrogea „le plus haut degré de civilisation“ est-ce sous les khagans primitifs, pillards, sous ce Bagal, fils de Bagatour, dont on a conservé une stèle, à inscription grecque, donnant son nom, à Chabla, sur la rive de la Mer, ou bien est-ce sous Dieu sait quel autre khagan de Preslav, ou est-ce sous la domination roumaine, après 1878 ? Et, enfin, ce degré de civilisation est-il „le plus haut“ également par rapport à la civilisation actuelle de la Bulgarie moderne ? A celle de Sofia ?

Mais la terre de la Dacie est remplie de vallum. On a affirmé, d'autre part, dans une autre brochure, également dépourvue de documentation, que la tranchée de Novac, qui traverse en son long toute la plaine de la Valachie, est aussi bulgare. En serait-il de même alors de la „petite tranchée“ qui se trouve plus au Sud, parallèlement au Danube ? Étant donné, d'autre part, que M. Ichirkov affirme que les Bulgares ont dominé jadis toute la Dacie, du Pruth à la Theiss, nous serions étonné

1) Voy aussi la *Revista istorică*, année 1919, nos. 1 — 2, article du même auteur.

que les trois vallum géants de la plaine de la Theiss ne soient également bulgares ! Mais il y a également un „vallum de Trajan“ vers Kiev ; les hordes bulgares ayant traversé l'Ukraine, ne sommes-nous pas en droit de conclure que ce vallum également.

Et il y a aussi des canaux sur la planète Mars... Mais cela suffit.

La Dobrogea — affirme M. Ichirkov — „n'a jamais cessé de faire partie du royaume (*sic*) de Bulgarie, aussi longtemps qu'un État bulgare, indépendant a existé“. Nous ajoutons qu'il y a eu dans l'indépendance et la domination bulgare des lacunes qui ont duré pendant des siècles entiers, sous les Byzantins et surtout sous les Turcs. Les Roumains ne peuvent affirmer des droits sur la Dobrogea que sur la base de quelques „titres douteux“ dont se sont parés „certains Voévodes valaques“, tel que : „prince de Silistrie“ ou bien „seigneur des deux rives du Danube jusqu'à la grande Mer“ titres entièrement „fictifs“, qui „gonflent, remplissent d'orgueil un peuple dont l'histoire présente „un si petit nombre de pages glorieuses“. Alors que les pauvres Bulgares s'exténuaient dans des combats contre les Turcs, le prince Mircea réussissait à prendre possession provisoirement de Silistrie, ainsi que l'a fait en 1913 Charles I-er également ; et, si les Roumains pouvaient être plus modestes, ils devraient plutôt avoir honte de telles conquêtes, au lieu d'étaler leurs prétentions historiques sur la Dobrogea ! Et, d'ailleurs, quels sont les hauts faits accomplis par ce Mircea ? Alors qu'il s'est contenté de traverser le Danube avec ses armées, puis de s'en retourner, les souverains bulgares du premier royaume (679—1018) ont été pendant longtemps, non seulement les maîtres de la Roumanie actuelle, mais aussi les maîtres de la Transylvanie et ont exercé „une influence considérable sur les destins de la nation roumaine, s'il est permis de parler d'une nation roumaine à cette époque“ (I. 7, II, 5).

Afin de démontrer combien peu importante est l'histoire des Roumains — et cela pour que nous ne puissions rien dire de la valeur sous-médiocre de l'histoire

bulgare — M. Ichirkov en donne un résumé succinct jusqu'au règne du prince Mircea, uniquement d'après M. J. Bogdan, omettant les combats héroïques d'Étienne-le-Grand et de Michel-le-Brave; puis, afin d'écarter l'affirmation de B. P. Hasdeu disant que les Turcs ont conquis la Dobrogea sur les Roumains, il cite „le plus célèbre historien roumain moderne“, M. Iorga, d'après un article de jeunesse, mal compris, paru dans la „Grande Encyclopédie“ alors que M. Iorga s'est prononcé catégoriquement et définitivement sur nos droits nationaux en Dobrogea dans son ouvrage: „Droits nationaux et politiques des Roumains dans la Dobrogea“, Jassy 1917, dans lequel l'absurdité des prétentions bulgares sur cette province est mise en évidence. Que nos lecteurs veuillent bien noter combien nos voisins bulgares sont généreux en qualificatifs flatteurs pour nos savants chaque fois qu'ils espèrent en extraire un passage qui puisse leur servir, et quelle trivialité ils prouvent dans le choix d'insultes grossières à l'adresse du peuple roumain lorsqu'il fait obstacle à leurs prétentions absurdes.

Des droits géographiques, des droits historiques... Évidemment! Mais les Bulgares ont également des droits ethnographiques sur la Dobrogea,

„Les Bulgares et les Turcs“ — dit M. Ichirkov, — les premiers à partir du VII^e siècle (?), les seconds à partir du XVII^e, forment le noyau de la population de la Dobrogea“ (II, 8), et il affirme ailleurs que „la légende d'une population autochtone en Dobrogea doit être écartée, tant par les Roumains que par les Bulgares“ (I, 9), et, plus loin: „La plus grande partie de la population bulgare d'aujourd'hui date exactement de cette époque (1828—29). Cependant une population bulgare compacte habitait la Dobrogea aussi antérieurement, fait constaté par un grand nombre de documents historiques“ (II, p. 9).

C'est en vain que l'on cherche une conviction sincère et logique dans ces lignes confuses et remplies de contradictions; car, si nous devons renoncer à la légende de l'autochtonie des Bulgares actuels dans la Dobrogea,

alors comment soutenir encore que ce sont eux qui forment le noyau de la population de cette province dès le VII-e siècle; et, si la majorité des Bulgares datent de 1828, comment admettre encore que la population bulgare compacte habitait antérieurement la Dobrogea? Nous serions très satisfaits de connaître ce grand nombre de documents historiques qui prouvent l'existence de cette masse compacte de Bulgares, vu que dans nos recherches constantes et de longue date dans cette question nous n'avons pu découvrir quelque chose de ce genre.

De fait, la vérité est la suivante: alors que feu l'agronome roumain Ionescu de Brad faisait, en 1850, ses excursions agricoles en Dobrogea, envoyé par le gouvernement ture, il n'y trouva que quelques villages bulgares, eux aussi de date toute récente, à savoir depuis la guerre de 1828. Des villages qui aujourd'hui sont désignés comme bulgares, étaient tures en 1850. Dans la Dobrogea les Bulgares sont presque en totalité venus de Bessarabie, et ceux de Bessarabie, selon les études russes faites sur les colonies de cette région, sont tous arrivés comme émigrés des Balkans, et principalement de Roumélie et de Macédoine. Ce n'est que dans le Quadrilatère qu'ils sont venus, à peu d'exceptions près, directement de Bulgarie. Nous sommes en mesure aujourd'hui de préciser l'époque quand chaque village dobrogien a reçu sa population bulgare. Elle n'est pas antérieure au XIX^e siècle. Avant ce siècle les Bulgares n'apparaissent que sporadiquement ici et là, et ils n'ont pas réussi à laisser dans la toponymie de la province aucune trace, alors que la guerre de 1828 à elle seule nous a supprimé toute une série de villages roumains aux noms les plus beaux, comme Stincile, Crucea, Straja, Martina, Minjina, Fintina Nedelii, Roșești, Caladuca, Zăvalul, Hășănești, etc.. à côté desquels apparaissent aussi deux noms de villages grecs, probablement gägäutzés — Amofalchi et Mico-menti — et aucun nom bulgare plus ancien. Personne ne peut établir une continuité entre la masse du peuple bulgare et les îlots disséminés bulgares de la Dobrogea roumaine dans les derniers cinq cents ans, attendu qu'entre elles

il y a encore la masse écrasante de l'élément turc, qui forme encore de nos jours la majorité de la population dans le Quadrilatère et plus au-delà jusqu'aux Balcons.

III.

Et, lorsque M. Ichirkov affirme sérieusement que „les Bulgares s'étendent, avec de minimes interruptions, en une vague puissante, des Balcons jusqu'à Tulcea, vague dont les dernières ondes se sont répandues jusqu'au-delà du Danube dans les plaines de la Bassarabie“ (II, p. 8) il nous vient envie de sourire devant cette abondance de style avec laquelle il veut voiler la vérité; et, lorsque — d'après M. Romanski — on porte le nombre des Bulgares de la Dobrogea roumaine à plus de 70.000 (I, p. 16), nous disons exagération! Et, lorsqu'il affirme que la statistique du baron de Hogguer, de 1880, donne pour la Dobrogea 28, 9% Roumains et 32, 1% Bulgares (I, p. 10), nous l'accusons de falsifier les sources; et, lorsque, à la même page, il reconnaît qu'en 1908 le pourcentage des Roumains s'est élevé à 52, 5% de la population totale (I, p. 10), nous trouvons qu'il y a contradiction avec ce qu'il a soutenu plus haut, à savoir que „les Bulgares s'étendent avec de minimes interruptions en une vague puissante des Balcons jusqu'à Tulcea“ et, lorsqu'il affirme que le nombre des Roumains avant 1878 était insignifiant: presque 12,000, et que tous sont venus de Roumanie ou de Transylvanie (II, p. 8), comme s'il laissait entendre que ses Bulgares sont autochtones, nous le réprimandons pour ignorance des sources et manque de probité scientifique, car le baron d'Hogguer lui-même nous donne pour cette année le chiffre de 24.167 Roumains, sans compter ceux de la sous-préfecture de Mangalia et une partie de la sous-préfecture de Silistrie enfin, quand il soutient que „les Bulgares ont toujours été plus nombreux (I, p. 9), nous lui demandons avec insistance la preuve de son affirmation, attendu que toutes les sources qui sont en notre possession montrent le contraire et nous démontrent encore, en ce qui concerne la statistique, que ce n'est qu'à partir de 1850 qu'à des considérations de

cette nature sont possibles, et en 1850 les Bulgares, imitant leurs devanciers de 1818, commençaient à peine à s'installer dans les villages turcs abandonnés, tandis que les Roumains habitaient de longue date les régions avoisinant le Danube et le massif forestier du district de Tulcea. Les villages de Straja et Dăieni peuvent être trouvés dans les sources trois siècles, avant notre époque selon la tradition, Somova et Niculițel seraient encore plus anciens. Minjina, Calăduca, Stincile, Martina, Crucea, etc., aujourd'hui disparus, Oltina, Turcoaia, Pirjoaia, Mirleanul, Cataloiul, Parches, Văcăreni, etc., sont d'une époque que nous ne pouvons encore identifier, tandis que Pece-neaga nous mène à l'époque des invasions barbares.

Si M. Ichirkov croit devoir renoncer à la légende de l'autochthonie des Bulgares en Dobrogea, légende qui n'a jamais existé — et nous voudrions le voir ne pas y renoncer, car nous exigeons immédiatement la preuve —, nous ne pouvons, par contre, renoncer à l'idée honnête de l'autochthonie d'une partie des Roumains dobrogiens.

A la veille de la guerre européenne, nous, Roumains, dépassions le pourcentage de 54% de la population de la Dobrogea roumaine, tandis que les Bulgares n'avaient qu'à peine 13%.

M. Ichirkov accuse M. Comnène de représenter sa carte ethnographique comme presque exclusivement roumaine et affirme que le groupe bulgare de Babadag compte 55 villages situés à droite et à gauche de la route qui relie Constanța à Babadag, Tulcea et Isaccea. (I, p. 16). Pourquoi laisse-t-il croire que ces villages sont purement bulgares, alors que dans le district de Tulcea, où les Bulgares sont plus massés, il n'y a que seize villages ayant une majorité bulgare? Croit-il que l'Occident n'a pas à sa disposition des cartes et des études pour s'orienter en ce qui concerne les rapports ethnographiques de la Dobrogea roumaine et du Quadrilatère et qu'il peut lui débiter, sans recevoir un qualificatif pénible pour une réputation scientifique — s'il croit l'avoir —, tout ce qu'une passion non dominée peut lui dicter?

Est-ce que nous ne connaissons pas combien peu

nombreux et de récente arrivée sont les Bulgares du Quadrilatère, même en n'invoquant que les études de Jireček et de Milétič? Ne savons-nous pas, basés sur la statistique bulgare même, qu'aujourd'hui encore les Turcs sont ceux qui forment la majorité de la population dans la Bulgarie orientale?

Dans la Dobrogea les Roumains ont la majorité absolue aussi en tant qu'à ancienneté: outre les dates données par les sources historiques, les ballades et les cantiques de Noël nous font remonter au moyen-âge, à l'époque où les Francs — soit les Génois et les Vénitiens — chargeaient le produit du travail roumain de la Dobrogea.

M. Ichirkov peut-il croire plus longtemps qu'après cinq cents ans de domination turque, qui a chassé jusqu'au dernier vestige des éléments bulgares qui se seraient trouvés dans la Dobrogea, on peut encore prétendre des droits sur cette province, où la petite minorité de Bulgares, de 13^o/_o, disséminée le long de la route de son émigration, n'a pas une ancienneté dépassant un demi-siècle, et pour quelques villages seulement un siècle?

M. Ichirkov ne se gêne pas de mentir et d'affirmer que „les Roumains n'ont pas une statistique officielle de la Dobrogea par nationalités“ à cause du même motif pour lequel „jusqu'en 1909 ils n'ont pas introduit un régime constitutionnel dans la Dobrogea“ (I, 11), alors que justement cette province, et spécialement le district de Tulcea, possède la meilleure statistique annuelle, par nationalités, de tout le royaume de Roumanie?

Mais les Bulgares ont encore des droits politiques en Dobrogea. Les étrangers l'ont dénommée „la Bulgarie orientale“ la „Bulgarie maritime“ plus souvent que la Dobrogea (II, p. 11) Eh bien? Quelle valeur peut avoir ce nom, employé à tort, alors que l'élément bulgare manquait presque totalement? „Au temps du firman impérial de 1870 la Dobrogea entrait dans les limites de la juridiction de l'exarcate bulgare“ (II, p. 11 et I, p. 12). Eh bien? Mais est-ce que l'on oublie l'ancien évêché de Vicina, au XIV^e siècle, qui n'était pas bulgare et dont la juridiction s'étendait sur la Valachie orientale égale-

ment? A-t-on oublié que la Métropole „de la forteresse de Distr“ a été bâtie par un prince roumain, le prince Grégoire Ghica? Oublie-t-on que autant cette Métropole que les églises roumaines de Bogaz-chioiu (aujourd'hui Cernavoda) et de Babadag étaient entretenues grâce aux donations des princes valaques au XVII^e et au XVIII^e siècles, à une époque où les Bulgares étaient plongés dans le sommeil de l'esclavage?

Oublie-t-on qu'à côté de cette juridiction éphémère de l'exarcât bulgare de 1870 il existait en Dobrogea aussi une organisation ecclésiastique grecque? Oublie-t-on que les Bulgares n'ont pas élevé un seul monastère dans la Dobrogea, alors que les Roumains en ont élevé avant la guerre de Crimée même? Que les églises des villages bulgares ont presque toutes été bâties après 1877? Que seuls les Roumains ont obtenu des Turcs l'autorisation de construire leur églises avec des clochers et qu'ils préféraient une Eglise indépendante à une juridiction étrangère qui violait leur droit d'employer leur langue dans leur prières?

M. Ichirkov rappelle encore que „à la suite de la décision de la conférence des ambassadeurs à Constantinople en 1876—77 la Dobrogea entrait dans la province orientale autonome de la Bulgarie“ (I, p. 12 et II, p. 11) et que lors de la déclaration de la guerre russo-turque de 1877 pour la libération de la Bulgarie, la Dobrogea était considérée comme destinée à faire partie intégrante de cette principauté. Le prince Tscherkaski lui-même, chef de l'administration civile en Bulgarie, avait fait un projet-programme en ce sens (II, 12). Ne parlons plus des dispositions russes dans les Balcons! Car quelle valeur avaient les droits roumains dans la Bessarabie et dans la Dobrogea pour un État comme la Russie de 1877?

Et encore un argument: „les célèbres patriotes révolutionnaires bulgares“ Basile Lewski, Étienne Karadscha et le pope Chariton, ainsi que d'autres, ont choisi comme champ d'action la Dobrogea au même titre que les autres territoires bulgares“ (II, p. 11).

Mais, pour l'amour de Dieu, Braila et Bucarest ont également été des lieux de refuge en vue de la renais-

sance politique bulgare de la fin du XIX^e siècle. Les Bulgares n'auraient-ils pas des droits également sur ces villes? Et pourquoi ces comitadschis balcaniques de la Dobrogea roumaine n'ont-ils abouti à aucun résultat? Serait-ce parce qu'ils y ont trouvé trop de Bulgares? Qu'étaient-ils venus chercher de la Macédoine ensanglantée dans les patriarcales et douces campagnes de la Dobrogea?

Il est faux qu'Étienne Karadscha était originaire de la Dobrogea. Nous ne le connaissons pas: Son origine de ce pays est de la même nature que l'est celle de l'agitateur balcanique d'une époque postérieure, Rakowski.

Je n'insiste pas sur les droits culturels. Les Dobrogiens souriraient à ce non-sens. La culture donnée dans les écoles bulgares de Tulcea et de Babadag par des professeurs propagandistes envoyés de Bulgarie et tolérés par le gouvernement roumain jusqu'à la période de leurs agitations malades ne dépassait pas le niveau d'élémentaires manuels didactiques.

IV

Je n'insiste pas sur les prétentions de M. Ichircov que „tout ce qui est balcanique dans la vie religieuse, sociale et économique des Roumains, est certainement et avant tout bulgare“; que les Roumains ont emprunté aux Bulgares leur alphabet et de nombreux mots slaves et qu' „aucun des Balcaniques n'a protesté contre la séparation orgueilleuse du peuple roumain de ses voisins péninsulaires“ (II, p. 50), vu que ces affirmations exagérées ont reçu la réponse méritée de la part de M. Iorga, dans ce recueil même, et parce qu'elles ne concernent pas les droits sur la Dobrogea et sur la Dacie.

Mais les Bulgares ont aussi des droits économiques dans la Dobrogea. Cette terre „pourrait gagner une importance toute particulière pour une route de l'Adriatique, qui, partant de Tulcea et passant par le centre de la Bulgarie, relierait l'Europe orientale au littoral adriatique et offrirait la possibilité aussi pour d'autres relations plus occidentales“ (I, p. 15). *Risum teneatis!* „La Bulgarie a intérêt

à créer à Tulcea un marché de céréales, afin de s'émanciper par cette voie de la tutelle roumaine en ce qui concerne l'exportation des céréales par la voie du Danube. Le commerce d'exportation danubien de la Bulgarie en 1912 représentait 31,15% de la totalité du commerce d'exportation. Il consistait surtout dans l'exportation de céréales transbordées à Galatz et Brăila à bord de bateaux pouvant tenir la Mer, puis exportées ensuite comme marchandises roumaines" (I, p. 14). Les Roumains n'ont pas besoin de la Dobrogea — affirme M. Ichirkov — pour leur économie, vu que l'on n'exporte que fort peu de céréales par Constantza, et cela précisément à l'époque où le Danube ne gèle pas.

M. Michsicov, un autre savant de Sofia, professeur de statistique, observe que l'importance du Danube pour le commerce de la Bulgarie dépasse l'importance de Constantza pour le commerce de la Roumanie et, en ce cas, „l'intérêt de la Bulgarie d'émanciper son commerce danubien de l'influence de Brăila et Galatz dépasse l'intérêt de la Roumanie de conserver Constantza" (I, p. 14).

Les Roumains doivent être satisfaits de perdre Constantza, nous assure M. Ichircov, vu que, par ce fait, les ports de Brăila, Galatz et Soulina prendront une plus grande extension. Et si, malgré cela, ils auront besoin de Constantza, la Bulgarie est prête à leur faire „les plus grandes concessions pour leur commerce extérieur et intérieur" (sic) par cette voie (I, p. 13). Si le Danube gèle parfois l'hiver, les Roumains n'ont qu'à en briser la glace, et tout s'arrange ainsi à merveille! Peut-on imaginer quelque chose de plus admirable? Nous transportons nos céréales des confins de la Moldavie et du fond de l'Olténie, par eau et chemins de fer, jusqu'aux bouches du Danube et à Constantza, qui est notre débouché naturel — et quel pays agricole est la Roumanie par comparaison à la Bulgarie! —, tandis que les Bulgares, qui ont Varna et Bourgas sur la Mer Noire, ainsi qu'un port à la Mer Egée, laisseront ces ports à l'abandon pour transporter leurs céréales des régions de Sofia, de la Roumélie et de la Bulgarie orientale, avoisinant la Mer Noire, où? A Tul-

cea! Pour les exporter en Occident, évidemment en vue de raccourcir le chemin et de l'économie du transport. Peut-on imaginer une solution plus intelligente et plus admirable?

Enfin les Roumains ont perdu „leur droit moral“ de garder la Dobrogea, dit — peut-être énervé par la faiblesse de ses arguments — M. Ichircov; et savez-vous pourquoi? Écoutez seulement le court historique que fait M. Ichircov:

La Bulgarie a eu envers les Roumains „une attitude extrêmement bienveillante“ (II, 19), vu que, pendant tout le cours de son histoire, jusqu'en 1913, elle n'a jamais été en guerre avec la Roumanie. Au contraire, „les Bulgares et les Roumains ont combattu ensemble pour l'indépendance bulgare“ (II, p. 20)—oh! reconnaissance!—à l'époque des frères Pierre et Asen et les rapports culturels entre la Bulgarie et la Roumanie n'ont été „considérables“ qu'au moyen âge.

Vers la fin du XIX-e siècle, „la Roumanie a offert une hospitalité constante aux Bulgares; elle est devenue une seconde patrie pour les défenseurs de la liberté bulgare. Bien plus, dans les villages et les villes de Roumanie de nombreux Bulgares se sont établis à la suite de diverses guerres russo-turques. Un grand nombre de Bulgares trouvaient du travail sur les terres des boyars. Les uns s'occupaient de jardins potagers, d'autres „sont parvenus à s'élever à un haut degré sur l'échelle sociale“ et se sont romanisés (II, p. 21). Ayez patience: malgré tout, les Roumains ont perdu leur droit moral à la domination de la Dobrogea.

L'annexion de la Dobrogea en 1877 par la Roumanie a été accueillie, „grâce au tact et à l'esprit de tolérance des Roumains pendant les premières années de leur domination, sans trop d'amertume par le peuple bulgare“ (II, p. 21), Mais, plus tard, de nombreux Bulgares ont émigré en Bulgarie, où ils sont arrivés au plus hautes fonctions. Malgré les „mesures d'oppression du gouvernement roumain contre les Bulgares de Dobrogea: fermeture des églises et des écoles bulgares, expropriation, pas un seul comité ou société ne se sont créés en Bulgarie pour la défense des intérêts bulgares dans la Dobrogea (II, p. 22). Arrêtons-nous un peu sur ce point.

L'exposé de M. Ichircov a des lacunes et des inexactitudes. Quelle peut bien être la cause pour que le gouvernement roumain, dont „le tact et l'esprit de tolérance“, si hautement loués par M. Ichircov, ait eu recours plus tard à „des mesures d'oppression“, comme: la fermeture des écoles et... des églises(!?), ainsi qu'à... l'expropriation?!

Lorsque nous, Roumains, sommes entrés en Dobrogea, les Bulgares y avaient à peine quelques écoles élémentaires, dont les plus importantes étaient à Babadag et à Tulcea. Elles ont fonctionné en paix jusqu'au moment où, après l'arrivée des professeurs comitadschis des Balcanes, elles arrivèrent à être des foyers de haine non-motivée contre nous et l'État roumain, réputé comme si tolérant. Pour ce qui est d'expropriations dans la Dobrogea roumaine, une telle mesure n'a pas existé.

Lors de la distribution des terres, les Bulgares ont été les plus favorisés,—bien plus: il y a même eu des plaintes de leur part de ce qu'on leur en ait donné de trop. Ils en ont acquis même au nom de leurs chiens! Pour ce qui est de la distribution des terres, ce ne sont pas les Bulgares, mais nous, les Roumains de la Dobrogea, qui avons à nous plaindre contre nos chefs de cette époque, car ils nous ont mis intentionnellement au deuxième plan, ayant pour devise: prouvons aux étrangers qu'ils peuvent être heureux dans notre pays! Ils payent aujourd'hui leur faute en s'attirant notre malédiction.

Si les Bulgares ont été persécutés dans notre Dobrogea, pourquoi, malgré cela, longtemps après 1878, ont-ils continué à émigrer de leur propre pays chez nous, vu que la statistique que nous avons sous les yeux enregistre tous ces hôtes non-désirables?

Telle se pose la question dans le Quadrilatère. M. Ichircov nomme la vérification des titres de propriété des Bulgares: expropriation, alors que cette mesure a été imposée à la suite des nombreuses demandes réitérées des pauvres Turcs dépossédés par des motifs d'intérêt de l'État.

Mais continuons: M. Ichircov dit qu'une harmonie

idyllique a existé jusqu'en 1913 entre la Roumanie et la Bulgarie et qu'elle n'a été troublée que par deux incidents: l'un au sujet de la possession du fort d'Arab-Tabia près de Silistrie; et le second à la suite de l'activité des révolutionnaires bulgares „macédoniens“ en Dobrogea et en Roumanie et par l'assassinat de Mihăileanu à Bucarest (1900), par les agents du comité „macédonien“ (II, p. 23). Donc: les révolutionnaires bulgares „macédoniens“ en Dobrogea et l'assassinat, d'un professeur roumain dans la Capitale même de la Roumanie par une bande d'assassins, pardon: de nationalistes „macédoniens“. Nous admirons la sereinité de l'inconscience avec laquelle le savant bulgare nous donne cette arme contre lui-même. Voilà l'explication de l'annexion du Quadrilatère à la Roumanie en 1913, que M. Ichircov qualifie comme l'acte „d'un voisin déloyal et lâche“ (II, p. 26), „qui épiait le moment pour nous surprendre les portes ouvertes“.

Quelles appréciations balcaniques!

Et, si M. Ichircov affirme que l'on ne peut avoir „aucune confiance en un voisin contre lequel on doit prendre des mesures afin de sauvegarder plus efficacement son territoire vers le N. E.“ (II, p. 27), nous étions d'autant plus dans notre droit, en 1913, pour les mêmes motifs „politiques et stratégiques“, de nous assurer une frontière de défense.

M. Ichircov cite un dernier argument: le plébiscite du „Congrès national de Babadag“ (I, p. 14), comme si nous ne savions pas quel ridicule congrès ce fut et quelle peut être la valeur pour notre question du vote des représentants d'un pourcentage de 13^o/_o de la population. Citons encore l'affirmation que les autres nationalités de la Dobrogea préfèrent également la domination bulgare à la domination roumaine! On l'a vu par les conflits entre les musulmans de la Dobrogea et les Bulgares; on l'a vu!

Que „tous les partis bulgares, à l'exception des socialistes zimmerwaldiens, qui militent pour la constitution de tous les États balcaniques en une confédération républicaine“ (II, 29) se soient prononcés pour l'annexion de toute la Dobrogea et que tous les journaux bulgares se

soient prononcés en faveur de cette solution, qui peut le mettre en doute?

C'est la moindre des choses qu'ils pouvaient faire, avec leur mentalité bien connue. M. Ichircov en est lui-même un exemple. Nous l'avons prouvé.

La population de la Dobrogea vers la moitié du XIX^e siècle, d'après un manuscrit récemment découvert

par N. IORGA

Commençons par quelques considérations générales résumant les études plus récentes sur la Dobrogea, publiées plus haut dans ce recueil.

La Dobrogea, dans les limites étroites de son territoire, a un triple caractère, qui explique le caractère différent de son développement historique et de sa population à une époque plus récente.

D'un côté il y a le littoral, dont les habitants et le sort politique sont en relation avec les vicissitudes de la domination sur la Mer Noire. A l'époque la plus éloignée il y avait ici des colonies ioniennes et doriennes. Des restes de cette ancienne population se sont conservés, avec les interruptions et les nouveaux afflux qu'on peut bien s'imaginer, à travers le moyen-âge. Quant à la domination maritime, elle appartient jusqu'au XIV^e siècle aux Byzantins, car il n'y eut jamais de flotte bulgare sur les eaux du Pont Euxin.

D'un autre côté, il y a la rive droite du Danube, qui, ici plus qu'ailleurs sur son cours à partir d'Orsova, contient la même race que celle qui a eu, dès les lointains jours des Daces et des colons roumains, avec lesquels les premiers ont dû cohabiter après la conquête de Trajan, la possession continue de la rive gauche. Si les Byzantins, maîtres, à la suite de leurs prédécesseurs roumains, des forteresses gardant cette rive, ont pu étendre une

influence politique sur les plaines yalagues d'en face, leur présence dans ces châteaux-forts n'a eu aucun effet sur la nationalité des habitants de la Dobrogea danubienne, qui ont passé par les mêmes phases que les voisins et frères avec lesquels il y eut incessamment des échanges de population.

Et, enfin, entre le littoral maritime et le rivage danubien il y a une grande route militaire, employée d'une manière tout à fait sporadique pour le commerce aussi. Cette route, d'Isaccea ou de Tulcea, par Babadag, vers cette Bazardschic que Jean Ionescu, qui visita ces régions en 1850, qualifie de Malines balcanique, à cause du centre de voies de communication qu'elle représente, n'existait pas à l'époque byzantine, où la circulation des marchandises se faisait uniquement par Mer, à cause des barbares. Elle ne fut praticable qu'au moment où les derniers des barbares demeurèrent maîtres du pays entier, du Danube à la Mer, alors que la domination des Turcs ottomans écarta les derniers restes de l'influence politique chrétienne. Pour entretenir et éventuellement défendre cette route, pour subvenir aux nécessités des voyageurs et des soldats, des colonies durent être établies : au XV-e siècle des Turcs, après 1600 des Tatars, dans les derniers temps, du côté de Bazardschic, des Arabes, mêmes (à comparer l'établissement des Circassiens musulmans dans l'intérieur de la Bulgarie). Leur raison d'être, leur garantie de conservation et même de progrès se trouvaient dans la durée de ce passage militaire et commercial qui les y avait amenés, ici comme en Macédoine et dans d'autres contrées européennes de l'Empire ottoman. Ce passage ayant cessé, la décadence commença, dès la fin du XVIII-e siècle et surtout dès le commencement du siècle dernier ; ceci explique le grand nombre de villages abandonnés qui a été constaté vers 1850, par le même Ionescu, villages qu'on retrouve en partie sur la carte de Rhigas un demi-siècle auparavant. Lorsque la Turquie moderne dut abandonner la province, plusieurs de ces colons mahométans quittèrent ses foyers ; d'autres persistèrent, mais seulement pour une déchéance qui ne put être empêchée ni par la large to-

lérance, ni par l'appui réel et sympathique de l'État roumain, qui recueillit sur ce point l'héritage des Sultans, reentrant dans les anciens droits de la principauté valaque et de la race elle-même.

Quant aux Bulgares, malgré leur présence sporadique comme guerriers sur ce territoire, ils ne s'établirent comme habitants permanents qu'à la suite des Turcs, leurs seigneurs et maîtres et, plus tard, comme fuyards devant la vengeance des mêmes, qu'ils avaient trahis en accueillant les frères russes ou, enfin, comme colons cherchant de bonnes terres fertiles à bon marché. Le même Jean Ionescu, qui, ainsi qu'on l'a remarqué, ne peut être accusé de sentiments hostiles à la race bulgare, à une époque où il n'y avait pas d'État bulgare et où personne n'avait soulevé un problème de la Dobrogea, dit tout, dans ce passage expressif d'un homme aussi bien informé que cet intendant des biens du Grand-Vizir „Les Bulgares sont venus dans la Dobrogea depuis une vingtaine d'années, abandonnant des terres ingrates pour celles bien plus fertiles qu'ils ont trouvées dans ce pays“

Ionescu trouve dans la Dobrogea méridionale, à Bazaraschic, sur 740 maisons, à peine 110 appartenant aux Bulgares (50 aux Arméniens, 140 aux Bohémiens) et dans tout le caza, contenant quatre vingt-neuf villages, 1.230 maisons turques, 143 arabes (voy. plus haut) et à peine 120 bulgares. Pas de Bulgares à Baltschic, principal port de la région, dont le beau pavé de pierre, pareil à celui de l'ancienne Trieste, était presque désert et la „magnifique mosquée“ manquait de fidèles, et à Cayarna. Mangalia n'était qu'une „ville détruite il y a vingt ans“ et les anciens remparts de marbre, — d'après le témoignage des rares habitants —, comme à Civitavecchia —, assure Ionescu lui-même —, n'offraient pas même des ruines intéressantes. Constantza (Kustendsché) était un village de pêcheurs.

Si Niculițel, au milieu d'une région charmante, gardait auprès des restes „d'une forteresse romaine que les habitants nomment Trajan“, et d'une église ayant plutôt le caractère de temple païen, sa foire, très fréquentée, le

nombre était grand des établissements ruraux détruits. Ionescu mentionne parmi ces villages qui ne vivaient que dans le souvenir des voisins, plusieurs qui avaient eu pour habitants des Roumains : Preslav, Bechtépé valaque, Dunavât, Satu-Nou, Sgrița, Cerni-chioiu, Fintina Nedelei, Minjina (un autre village de ce nom existe en Moldavie), Roșești, Caladuca, Rumbeca, Molodița, Topolog (une rivière de ce nom en Valachie), Straja (jadis un centre important ; donc il y avait eu un point de frontière roumaine, avec une garnison, au-delà du Danube), Zavalu, Stancele, Vistierul, Hășânești, Tortoman, Peștera. La couleur marquant des villages roumaine se rencontre, en dehors des villes, Tulcea, Babadag, Măcin, Isaceea, où il y a aussi des habitants appartenant à notre nationalité, à Somova, Rachel, Pisica, Luncașița, Văcăreni, Garvaș, Jijila, Taița, Niculițel, Cîlic, Hagighiol, Zabanca, Sarighiol, Zebil, „Bedje“, Cinilî, Turcoaia, Pecenega (noms féminins appartenant à une phase plus ancienne de la langue), Ostrov, Dăieni (où il y eut un conflit entre les habitants et les troupes du prince de Valachie au commencement du XVII-e siècle), Gîrliciu, Groapa Ciobanului, Topala, Seîmeni, Cochirleni, Rasova, Ienisala, „Sterin“, Zabancia, ainsi que, partiellement, à Cișla, Zatoaca, Greci, Frecăței, Salica, Hafsanlar et „Chirgila“ (Jijila?). Composée d'anciens habitants et de Mocans, de pères de Transylvanie, qui, commençant par conduire leurs troupeaux le long des vallons pierreux de la province, de l'automne au printemps, finissaient par s'y établir, cette population roumaine atteignait le chiffre de 27.611 habitants, formant 2.656 familles, en regard de 4.800 familles turques, 2.225 tatars, 2.214 bulgares (dans la région de Bazardschic aussi) et 1.092 russes („cosaques“). Les pères roumains disposaient de troupeaux se chiffrant à un million de têtes.

Un heureux hasard nous permet de contrôler sur le vif et de compléter les données de Jean Ionescu.

Il s'agit d'un petit cahier de donations faites, à partir de l'année 1859, par des habitants de différents villages de la Dobrogea, pour bâtir l'église, l'église roumaine — à une époque où dans ces contrées l'orthodoxie connais-

sait bien ces distinctions de race — d'Alibechioiu. Nous l'avons trouvé en 1912 dans l'église d'Azaclău, en face de Galatz, et aujourd'hui il fait partie des riches collections de l'Académie Roumaine. Le titre est le suivant : „Cahier pour dons pieux, avec l'aide de Dieu, au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, amen; 1859, 16 août“.

Celui qui a fait cette œuvre de piété est un de ces lettrés comme il y en avait dans la Dobrogea, bien avant l'occupation roumaine en 1878. Cet Apostol Teodorescu ou, comme il signe une fois, selon un mode qui règne en Bucovine, Teodorescul, n'avait, très vraisemblablement, jamais suivi les cours d'une école. Natif de cette province même, il apprit tout seul l'orthographe en lettres cyrilliennes, et on le voit se former une nouvelle orthographe en lettres latines, dans laquelle il emploie, comme on devait le faire plus tard chez nous, *ă* pour la voyelle au son obscurci (il ne connaît pas l'*â*), *ț* pour *tz*, *ș* pour *ch*, sans oublier l'*u* muet, qu'il représente, comme dans la manière d'écrire officielle, plus tard.

Dans des lettres écrites de cette façon, en 1862, à son ami, le prêtre Ilie (Élie), il lui parlera de son désir d'être employé à la même église, comme chantre et maître d'école, dans lequel but il faudrait demander l'assentiment des fidèles (*să faci indemnare oamenilor ca să mă tocmească, dacă li face trebuința*); en tout cas, il doit se trouver sans retard une occupation de ce genre, sinon à Alibechioiu, à Zibil, où on lui avait fait déjà des offres. Teodorescul fut en effet accepté par le prêtre, et il parle plus tard de l'„exarque“ de village, chargé de recueillir, pour le prêtre et son acolyte, le „pain“ et le salaire, et qui a négligé de le faire; il y est dit que le prêtre „est parti de Cataloiu à Alibechiu“

Les villages auxquels on s'adressa pour avoir l'argent et les matériaux nécessaires à l'édification de l'église sont les suivants, tels qu'ils résultent du catalogue des donateurs, ainsi que du sommaire qui se trouve vers la fin du cahier :

Alibechioiu, „village d'Ali-beg“, l'ancien propriétaire turc de la terre et „seigneur“ des habitants. La carte de Jean Ionescu paraît l'attribuer aux... Grecs.

Cinili, dont la population purement roumaine est attestée par le même auteur, bien qu'elle remplaçât, ainsi que le montre le nom, un groupement de Turcs ou de Tatars.

Babadag: ce centre de la Dobrogea intérieure, ce lieu de pèlerinage pour les dévots musulmans qui viennent encore prier à la tombe d'un santón, s'appelle ici, comme dans le langage du peuple Babada ou simplement, comme dans nos anciennes chroniques; Baba. Les „jardiniers de Baba“ font une offrande de 50 piastres.

Satu-Nou.

Meduncu ou *Medenchiu*; ces noms roumains viennent du vieux nom turc de Maidan-Keui. Le village n'est pas signalé par Ionescu, comme appartenant aux Roumains. Cependant il donne cent piastres.

Ortachioiu, ancien établissement de janissaires (ortacompanie).

Balabancea le nom vient du nom de personne turc: Balaban, qui a passé aussi en roumain (un Balaban faisait dans la seconde moitié du XVII-e siècle un commerce étendu en Galicie; l'intermédiaire a pu être arménien).

Cerna le nom, d'origine slave, se rencontre d'un bout à l'autre du territoire roumain, du Banat à cette Dobrogea.

Nălbantu: le nom vient de la profession des marchands ferrants et vétérinaires populaires chez les Turcs.

Văcăreni: ancienne fondation roumaine, dont le nom signifie habitants venus de Văcari, „village des vachers“.

Gherbănu: le nom roumain, qui se rapproche du nom commun *grebănu*, équivaut au nom turc de Garvan. Gherbănu est sis tout près de Văcăreni. Nous avons dans notre bibliothèque un ouvrage roumain, vers la moitié du XIX-e siècle, portant la signature d'un habitant de ce village.

Greci, ancien nid de Grecs, pêcheurs sur le Danube.

Taița, comprise par Jean Ionescu entre les villages purement roumains.

Jijila : même observation.

La ville de *Tulcea*.

Zăbala : village, d'origine turque, de Zébil.

Zafirna.

Inisela, près de Babadag, ancienne forteresse turque, bâtie par le Sultan Mohammed I^{er} : les habitants offrent du vin.

Niculitelu. Ce grand village roumain est inscrit — sans qu'on aie les noms de donateurs — avec du vin et 300 piastres de contribution.

Măcin : un seul commerçant de cette ville offre quinze piastres.

Călugăra. Un Mocan de ce village donne dix piastres.

Apcadun, c'est-à-dire, probablement, Accadoun (lar), „village des blanches dames“. Un habitant de cet endroit, Élie, est inscrit avec cent trente piastres.

Turcoaia.

Dans certains de ces villages l'administration était entre les mains de *l'icsariu*, „exarque“, et entre celles du *pirgar* on employait ce dernier nom pour désigner les magistrats des villes. Avec les sommes recueillies et les matériaux fournis par des donateurs on paie les „maistori“ de Tulcea et les artisans tziganes, ainsi que le peintre.

Par les noms desdits donateurs on peut avoir en quelque sorte une idée du caractère national des habitants de ces villages, qui, par le seul fait qu'ils contribuent à la fondation d'une église roumaine, montrent, ou bien que les paysans, pâtres et pêcheurs appartiennent à la nation, ou bien qu'ils vivent dans un groupe de majorité roumaine dont ils doivent partager les dispositions.

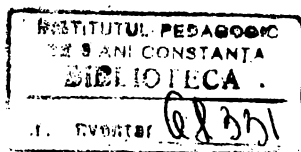
Les noms des Bulgares — on dit *Bulgariu*, et non *Bulgar*, — sont rares, plus rares que ceux des Russes dans tel établissement appartenant à ces derniers. Nous les avons notés, dans le mémoire présenté à l'Académie Roumaine, laissant de côté ces noms communs aux deux nations qui ne peuvent donc pas avoir de signification ethnique.

Car les noms des Roumains sont extrêmement nom-

breux et ils présentent parfois des formes anciennes ou des formes caractéristiques, qui rappellent la Transylvanie, comme Sămion pour Simion, Iosip pour Iosif, etc. Nous faisons suivre quelques-uns qui frappent surtout l'attention par leur aspect très populaire ou nettement archaïque : Mititelu, Tănasă, Todor, Titia, Titiana, Bălaşa, Gherghina, Vasilca, Despa, Parusia, Marina, Sanda, Dămian, Istrati, Măcari, Todosă, Zoiţa, Tasia, Mărioara, Marghioala, Mariţa, Grăpina, Nicolina, Dochîta, Şerbana, Neacşa, Istina, Schinca, Florica, Pricoche, Andonic. Dănilă, Hrăste, Căprian, Vlad, Bălăican, Sălăvăstru, Opre, Ioniţa, Dodică, Trohin, Schivu, Rusu, Neacşu, Florea, Răduş, Petran, Tirinte, Guţu, Lazur, Tatu, Macsăn, Ghergheşan, Maştei, Agachi, Dobriţa, Sohia, Domnica, Angheluşa, Tódora, Arghira, Palaghia, Uliana, Mărgărintă, Domniţa, Niţa, Măranda, Chirana, Dumitraşca, Păuna, Gaşiţa, Sevastiana, Avghinia, Frăsina, Schiva, Marga, Hapca, Oxana, Salomia, Voica, Simina, Chirilă, Chiţa, Lisaveta, Călina, Căluşa, Mira, Stanca, Muşata, Neğuţa, Drăcuţa, Jăviţa, Sora, Marţula, Corne, Rada. Dans Avram, Moisă, David, à relever ces anciens noms bibliques, particuliers à la région transylvaine des Carpathes. A Babadag même : Ichim, Baiu, Soldana, Gherghina, Vilce, Todor, Pătru, Anghelina, Drăgan, Gavrilă, Domete, Haritina, Marina, Păscălina, Panaghia, Zamfira, Anghelaş, Manoil, Iosip, Bălchina, Crăciuna, Păuna, Simina, Hrisava, Marica, Dafina, David, Caluda, Fira, Costanda, Chiriţa, Axinia, Călin, Caliţa, etc. A Taiţa, chez les Russes, à côté de noms comme Oxana, Harasăn (Gherasim), on en trouve d'autres, manifestement roumains, comme Lachira (Rahila, Rachel), Lişcu, Aniţa, Niţa, Pavăl, Gavrilă, Mihăilă, Herman, Horpina, Todosă, Neagu, Neaga, Stanca, Bratu, Biţa, Samoilă, Bogdan. A Tulcea des moines roumains, Esaie, Néophyte, figurent parmi les donateurs ; la femme d'un prêtre s'appelle Măranda, une autre femme Ravica (Rebeca), une troisième Linţa (de Hélène). Comme noms de famille, en dehors de ceux qui désignent une profession (Fierariu, Icsariu, Porcariu, Săcriariu, etc.) et de ceux par lesquels on peut reconnaître

une nation, d'autres, d'un seul intérêt de nouveauté : Chioruş, Putină, Popa, Porneiu, Spălăvarză, Zuzu, Tărcatu, Butuc, Tuzlariu, Pipirişcu, Vâlşan, Grozea, Bogdan, Şendre, Carastoian, Zorilă, Schiţă-verde, Mutălică, Găvată, Bărte, Lăban, etc. Le voisinage des Grecs, peu à peu confondus avec l'autre population chrétienne, a laissé des noms comme Haralampi, Olimbiada, Anastasă, Arión, Lionte, Crustulina, Caramfila, Conon, Polihroni, Hrusina, Mavrodi, Ivanghele, Cherachiţa, Constantina, plus des diminutifs en Cachi: Ienachi, Dumitrachi, etc. Quelques noms russés, caractéristiques, apparaissent, et on a même un Moustafa.

Quatre, cinq mentions de Bulgares comme tels, quelques groupes assez communs; et rien qui donne l'explication de cette absence en dehors du fait que, à cette époque, vers la moitié du XIX^e siècle, n'avait pas commencé encore la nouvelle immigration bulgare et que le peu d'éléments qu'il y avait dans ces villages subissait l'influence de l'ambient roumain.



LA DOBROGEA ROUMAINE

ETUDES ET DOCUMENTS

1-ère partie. — ARTICLES.

	Page
N. IORGA, Devant une carte allemande	5— 8
JEAN N. ROMAN, Le dr. Rizov et le plébiscite dans la Dobrogea.	8— 20
N. IORGA, Comment nous sommes entrés dans la Dobrogea.	21— 27
N. IORGA, Comment les Bulgares forgent des „droits“ sur la Dobrogea.	27— 30
N. IORGA, Encore un Bulgare qui nous méprise, M. le professeur dr. Lioubomir Milétitsch	31— 33
C. BRĂTESCU, La question de la Dobrogea.	34— 45

2-ème partie. — ÉTUDES.

G. VĂLSAN, La Dobrogea pour la Bulgarie et pour la Roumanie.	49— 53
G. VĂLSAN, Droits bulgares et roumains sur la Dobrogea.	54— 59
G. VĂLSAN, Droits roumains et bulgares sur la Dobrogea.	60— 80
C. BRĂTESCU, Contributions à la question de la Dobrogea.	83— 90
J. N. ROMAN, La population de la Dobrogea.	90— 96
N. IORGA, Sur l'École et l'Église roumaines en Dobrogea, avant l'annexion roumaine	97—100

3-ème partie. — DOCUMENTS et TÉMOIGNAGES.

	<u>Page</u>
N. IORGA, Nouveaux éclaircissements sur la Dobrogea	103—104
I. PANAITESCU, La question de la Dobrogea	104—108
A. PETRESCU MALCOCI, Contributions à la question de la Dobrogea.	108—110
N. ROȘCULEȚ, Nouvelles contributions à la question de la Dobrogea.	110—112
Dr. N. SADOVEANU, La Dobrogea d'hier et celle d'aujourd'hui.	112—116
G. MURGOCI, Les Roumains de Dobrogea.	116—120
C. BRATESCU, Pour notre Constantza	120—122
J. N. ROMAN, Sur „L'ancienneté“ de l'établissement des Bulgares en Dobrogea	122—128

4-eme partie. — RÉCENSIONS.

A. LAPEDATU, Les prétentions bulgares sur la Dobrogea :	131—146
I. BRATESCU, Réponse à M. Ichircov	146—166
N. IORGA, La population de la Dobrogea vers la moitié du XIX-e siècle, d'après un manuscrit récemment découvert	166—174

3p.
50



ANTICARIATUL nr. 6
LeI 50

U / 2096 / 2007